

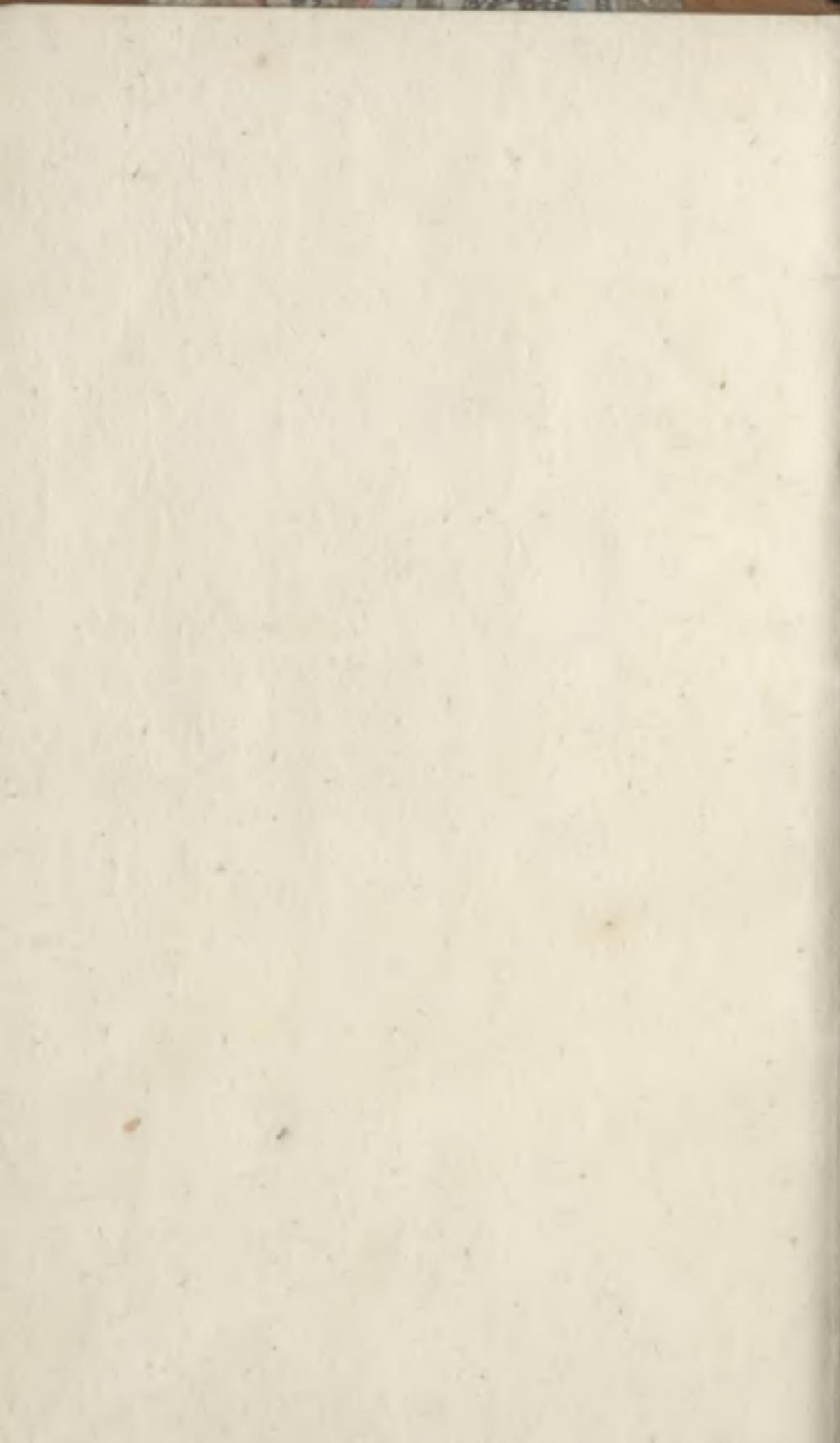


730

ABS. 1.81. 83



SCOTTISH NATIONAL LIBRARY







J. Colver sculp.

AVENTURES

DE

DONALD CAMPBELL,

DANS UN VOYAGE AUX INDES,
PAR TERRE,

*Et Anecdotes piquantes sur l'originalité
de son Guide HASSAN ARTAS;*

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR LE C. CH.***

» What is this world? Thy school, O Misery!
» Our only lesson is, to learn to suffer;
» And he who knows not that, , was born for nothing.»

YOUNG.

A LONDRES.

1799.



STRAIDIA

A V E N T U R E S

D E

D O N A L D C A M P B E L L.

Se trouve

- A Paris, chez Pougens, rue St. Thomas du Louvre N^o. 246.
- A Londres, chez J. de Boffes libraire, Gerard-Street N^o. 7, Soho, et chez Dulau et Comp. Wardour-Street, Soho Square.
- A Leipzig, chez Rabenhorst, lib.
- A Berlin, chez Mettra, lib.
- A Francfort sur le Mein, chez Esselinger, lib.
- A Manheim, chez Fontaine, lib.
- A Basle, chez Decker, lib.
- A Breslau, chez G. T. Korn jun. lib.

AVENTURES

DE

DONALD CAMPBELL.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs du capitaine Campbell pour passer dans l'Inde. — Tristes presentimens. — Il s'embarque à Margate. — Il rencontre le général Lockhart. — Son arrivée à Ostende — Bruges — Gand — Bruxelles — Liège — Aix-la-Chapelle — Juliers — Cologne — Bonn — Francfort — Augsbourg. — Son aventure au couvent des Carmélites.

Au moment où je formai le projet de passer dans l'Inde, les chagrins domestiques qui marquoient mon départ, sembloient me présager les infortunes que l'avenir me réservoir.

Par une suite d'événemens aussi malheureux qu'extraordinaires, je m'étois vu privé tout-à-coup de la plus grande

partie de ma fortune: le rang que ma famille tenoit dans le monde et mes liaisons, m'entraînoient dans des dépenses auxquelles il ne m'étoit plus possible de pourvoir; je tirois mon principal revenu de l'Inde où j'avois commandé un régiment de cavalerie, au service du Nabab d'Arcate; les communications se trouvant interceptées par la guerre qui avoit éclatée dans ce pays, ce revenu ne me parvenoit plus; mon père avoit dérangé ses affaires par une prodigalité sans bornes, et ne me payoit plus la pension qu'il m'avoit assignée. Pour comble de malheur, la mort venoit de m'enlever deux de mes enfans.

Ce fut au milieu de ces cuisans chagrins, que je pensai à me séparer de ma famille, sans espoir de la revoir de long-temps, et que je partis pour l'Inde, au mois de mai 1791.

J'étois enseveli dans de si profondes rêveries, que je me trouvai rendu à Margate, et embarqué sur le paquebot qui partoît pour Ostende, sans que je puisse rien me rappeler de ce que j'avois vu ou entendu, depuis que j'avois quitté Londres.

Je fus assez heureux pour rencon-

trer, sur le paquebot, un compagnon de voyage, dont la gaieté et les manières agréables parvinrent insensiblement à me tirer de ma sombre mélancolie; c'étoit le général Lockhart: comme il se rendoit à Bruxelles, où je devois passer, je fus charmé d'avoir jusque-là la société d'un homme aussi aimable. En entrant à Ostende, je me sentois beaucoup plus tranquille qu'au moment où je quittai Margate.

Entre Ostende et Bruges se trouve un pays plat, qui ne sauroit avoir l'agrément et la variété des sites que présenteroit un pays plus montueux; mais il est enrichi par tout ce que la main de l'art et de l'industrie a pu ajouter à la fertilité naturelle du sol. En approchant de la ville, on passe à travers deux allées de grands arbres, qui répandent, sur la route, un épais ombrage. Cette avenue magnifique forme, avec les divers objets qui l'entourent, un tableau assez pittoresque.

En entrant à Bruges, nous fumes arrêtés par une sentinelle, qui, avec le ton d'un esclave, enorgueilli de sa nouvelle autorité, nous demanda si nous avions des marchandises de contrebande, si nous étions attachés à la profession

militaire, d'où nous venions, où nous allions, avec beaucoup d'autres questions que je trouvai fort étranges, mais qui ne parurent pas altérer beaucoup le flegme de nos bons Flamands.

Comme j'allois gagner la barque qui conduit à Gand, je fus surpris de voir arriver vers moi une foule de gens qui s'emparoiert de mes valises, de mon porte-manteau et de mes autres effets; ma surprise cessa, quand j'appris que c'étoient des porte-faix qui se tenoient sur le canal pour servir les voyageurs, et qui venoient pour avoir l'honneur de porter mon bagage à la barque. Tout en s'amusant de l'empressement et de la gaieté qu'ils marquoient, je ne pouvois m'empêcher de me plaindre de la rigueur de leur sort. Chacun d'eux me demanda son salaire, quoiqu'un seul eût suffi pour ce qu'ils avoient fait entre cinq ou six. Mais je ne voulus pas faire de mécontents; ils se retirèrent tous satisfaits, bien différens des porte-faix de Londres, où, pour la moindre peine, il faut payer en patience autant qu'en argent, où la fierté de l'indépendance se lit sur leur front au milieu de leurs plus durs travaux.

J'entrai dans la barque qui partoît

pour Gand; on n'y rencontre point des gens de haut parage; mais on y voit des gens de toutes sortes d'états et de professions; ce qui forme une société agréable pour le voyageur qui cherche à s'instruire des moeurs et des usages des divers pays qu'il parcourt.

La plus agréable verdure, de belles allées d'arbres bordent toute la longueur du canal qui conduit à Gand, et laissent apercevoir au loin de vastes campagnes, où la culture est portée au plus haut degré de perfection.

Gand passe pour une des plus grandes villes de l'Europe; mais elle n'est point peuplée en proportion de son étendue; des terres labourées, des jardins, de vastes potagers occupent la plus grande partie de son enceinte; aucune ville d'Europe n'est plus avantageusement située pour le commerce: placée au point de réunion de quatre grandes rivières, elle est divisée en petites îles par un grand nombre de canaux, qui rendent le transport des grosses marchandises aussi facile que peu dispendieux. Ces îles communiquent entre elles par plus de cent ponts, qui contribuent à la beauté de la ville.

De Gand, nous allames à Bruxelles,

en poste, après nous être arrêtés un instant à Alost, qui se trouve à mi-route de ces deux villes.

Dans toute cette partie des Pays-Bas, je ne me lassai point d'admirer la beauté des routes, des rivières et des canaux : une chose qui me parut extraordinaire, c'est que depuis Ostende jusqu'à Bruxelles, ce qui forme une étendue de soixante-huit mille, malgré la richesse du pays et la beauté des sites qu'on rencontre à chaque pas, je n'aperçus ni châteaux, ni maisons de campagne, ni aucuns de ces édifices qui annoncent la demeure de l'opulence. Ma surprise cessa, quand je réfléchis que ce pays, étant presque toujours le théâtre des guerres qui ont désolé le continent, les gens riches ont dû chercher dans les villes un asile plus sûr contre les ravages et les dévastations qui en sont inséparables.

Les dehors de Bruxelles me donnèrent la plus haute idée de cette ville ; mais dès que j'y fus entré, je ne trouvai rien qui répondit à mon attente. Comme elle est bâtie sur un terrain montueux et inégal, les rues, quoique bien construites, y sont fatigantes, et ne présen-

tent rien qui puisse plaire à l'oeil du voyageur.

Cette ville, située sur le penchant d'une colline, a sept mille de circonférence; elle est très-peuplée; les places publiques y sont magnifiques, et spécialement la grande, qui passe pour la plus belle de l'Europe: on y voit des halles spacieuses qui servent d'entrepôt à toute espèce de commerce.

En quittant Bruxelles, j'eus la douleur de me séparer du général Lockhart, dont la société m'avoit été d'un si grand secours. Dès que je fus privé de cette aimable société, je retombai bientôt dans toutes les noires réflexions qui m'avoient assailli à mon départ de Londres.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit de curieux à Bruxelles, je partis en poste pour Liège; je traversai, pour y arriver, un pays riche et fertile, auquel néanmoins le retour de ma mélancolie ne me permit pas de faire beaucoup d'attention. Je poussai jusqu'à la ville d'Aix-la-Chapelle, appelée Achen par les anciens Germains, qui n'est distante de Liège que de trente-six mille.

C'est une des plus anciennes villes de la Germanie; car du temps des an-

ciens Romains, elle étoit déjà célèbre par ses eaux; elle fut ravagée par les Huns qui détruisirent tous les monumens des arts par-tout où ils pénétrèrent. Charlemagne la fit sortir de ses ruines, et y établit le siège de son empire: ce fut là que fut conclu le traité de 1663, entre la France et l'Espagne; et celui de 1748, entre la France et la Grande-Bretagne.

Les eaux d'Aix-la-Chapelle y attirent un grand nombre d'étrangers; elles sont à-peu-près de la même nature que celles de Bath, dans le comté de Somerset; mais elles ont en général plus de force et plus de chaleur; elles ne sont point agréables à boire, mais elles sont un remède efficace pour beaucoup de maladies; les bains sont tenus avec beaucoup de propreté; on y trouve d'ailleurs, et à assez bon compte, toutes les commodités qu'on peut désirer.

D'Aix-la-Chapelle, je passai à Juliers, capitale du duché de ce même nom. Ce pays abonde en grains, en bois, en charbons-de-terre et en bestiaux; il produit d'excellens chevaux, dont beaucoup passent chez l'étranger.

De Juliers, j'arrivai par un chemin uni jusqu'à Cologne. En entrant dans

la ville, je fus étourdi par le son lugubre des cloches, qui se faisoit entendre de toutes parts; je croyois que c'étoit un jour de fête; mais on me dit que ce bruit effroyable se renouveloit chaque jour. Les rues étoient remplies de moines, qui, traînant leurs longues robes noires, prenoient toutes sortes de formes pour inspirer la pitié, et alloient, demandant l'aumône, avec un ton larmoyant, qui ressembloit à celui de nos aveugles, dans les rues de Londres. Je ne vis rien à Cologne qui ne m'inspirât la tristesse et l'ennui. Aussi, je n'y fus pas plutôt une heure, que je désirai d'en sortir.

Je me rendis à Bonn, qui prend, dit-on, ce nom de la beauté du lieu où cette ville est située. Ce pays produit abondamment tout ce qui est nécessaire aux besoins du pauvre, tout ce qui peut flatter les goûts de l'homme riche; les vins sur-tout y sont excellens.

Deux routes conduisent de Bonn à Francfort; on y arrive à travers les montagnes de la Vetteravie, ou en remontant le Rhin; je préfèrai cette dernière route, et je fus récompensé de mon choix par l'agrément de voir un des plus beaux pays du monde; la terre y est

couverte des plus riches moissons, et tout y annonce l'abondance et le bonheur. Impatient de faire route, et voulant me tirer de l'espèce de solitude où je me trouvois, je ne pris point le temps nécessaire pour observer les divers pays par où je passai. Après avoir traversé rapidement un grand nombre de villes, dont je ne rappelle pas les noms, j'arrivai enfin, par Coblençe et Mayence, à la ville impériale de Francfort.

Cette ville est arrosée par la belle rivière du Mein, qui la divise en deux parties; celle du nord, qu'on appelle Francfort, et celle du midi, qui prend le nom de Saxon-Hausen, à cause des Saxons qu'on suppose en avoir été des fondateurs. C'est une ville grande, riche et très-peuplée; les magistrats et une grande partie des habitans sont luthériens ou calvinistes; les catholiques y ont néanmoins plusieurs églises: bel exemple de tolérance que les grandes puissances de l'Europe devoient s'empresser d'imiter.

En allant de Francfort à Augsbourg, je passai par un grand nombre de villes dont le nom ne mérite pas d'être cité. A l'extrémité du Palatinat et sur

le premières limites du duché de Wirtemberg, le pays est tout couvert de pins; l'argent y est si rare, que huit livres de pain blanc ne s'y payent que quatre sols.

La ville d'Augsbourg, située dans le cercle de Suabe, est la capitale de l'évêché de ce nom: elle fut bâtie douze années avant l'ère chrétienne, par Auguste César, qui, après avoir soumis tout ce pays à son obéissance, y fonda une colonie composée des Vindeles, qui descendoient des Illiriens. Ce prince donna le commandement de cette ville à Drusus, frère de ce même Tibère, qui fut depuis Empereur des Romains; elle a été si souvent ravagée par les Huns et les Vandales, qu'on n'y retrouve plus aucun vestige des anciens monumens qui l'embellissoient.

Néanmoins Augsbourg est une belle ville; les édifices publics y ont de la magnificence; on y voit de beaux morceaux de sculpture, et des canaux construits avec beaucoup d'art.

En parcourant toutes ces riantes contrées, je n'avois entendu aucun des habitans se plaindre de leur sort; tous paroisoient heureux et satisfaits. Pourquoi, disois-je, le bonheur semble-t-il

être exclusivement réservé à ces fortunés habitans? La nature ne nous a-t-elle pas fait naître pour être tous également heureux? Ne sommes-nous pas tous ses enfans? N'avons-nous pas tous un égal droit à ses bienfaits? Les biens qu'elle a départis à l'homme, avec une telle profusion, ne devoient-ils pas être le partage commun de cette grande famille, qui couvre la surface du globe?

Plein de ces pensées, je cherchois à rassembler les élémens d'un système qui pût mettre l'homme à l'abri du prestige de ses passions et de ses erreurs, qui pût l'arracher à tous les maux, à toutes les infortunes qui l'assiègent dès sa naissance. Enseveli dans une profonde rêverie, je marchois à pas précipités à travers une avenue, qui conduisoit à un couvent de Carmélites; je me vis arrivé à la porte de la chapelle, avant de m'être aperçu où je pouvois être; je pensois à revenir sur mes pas, quand je vis s'avancer vers moi un vieillard vénérable, qui me demanda, en françois, pourquoi je me retirois si vite. J'étois confus; mais ce vieillard m'inspira, au premier coup-d'oeil, une telle confiance, que je ne craignis point de de lui dire comment je m'étois trouvé

involontairement porté dans l'enceinte du couvent, et même de lui faire part des pensées qui m'occupoient.

Le bon père joignit ses réflexions aux miennes, mais avec un sourire, qui m'annonçoit autant de bienveillance pour moi, que de pitié pour mes idées. Il m'invita à voir l'intérieur de l'église, et me fit remarquer entre autres choses, un grand cadran, ayant la forme d'une Madona, qui avoit la tête couronnée de rayons et d'étoiles, et marquoit les heures avec un sceptre qu'elle tenoit à la main.

En sortant de la chapelle et passant au réfectoire, tandis que notre Madona marquera les heures, me dit-il, avec le sourire de la gaieté, je vous ferai voir quelque autre chose qui nous aidera à passer le temps plus agréablement. Après avoir dit quelques mots allemands à un frère qui nous accompagnoit, il me conduisit à sa cellule; quelques minutes après, nous vîmes arriver le même frère, tenant à la main un large flacon, deux verres, et une corbeille remplie de biscuits.

Vous savez, dit le bon père, que le couvent des Carmélites d'Augsbourg, est depuis long-temps célèbre par sa bonne

bière, et qu'il n'y en pas qui puisse lui être comparée. En effet, j'avoue que je l'eusse prise plutôt pour d'excellent Champagne, si je n'avois été prévenu; je n'en avois jamais goûté d'aussi bonne; j'en témoignai à ce bon père toute ma satisfaction.

Quand nous en eumes pris un verre ou deux: J'ai réfléchi, me dit-il, sur les idées fantastiques qui ont conduit vos pas jusqu'ici; votre esprit étoit sans doute dans le délire, et vous devez vous féliciter, que le hasard m'ait fait trouver à votre rencontre; pour vous dessiller les yeux, et rectifier l'égarement de vos idées.

Vous paraissez surpris, ajouta-t-il; mais avant que la Madona ait marqué dix minutes, je veux que vous pensiez comme moi.

Je suis animé, comme vous, de la plus pure philanthropie et du zèle le plus ardent pour le bonheur de mes semblables; mon plus vif désir seroit de les voir tous unis par les liens d'une bienveillance réciproque et inaltérable: mais l'expérience m'a démontré que je formois des vœux stériles, et qu'il n'étoit point donné à l'homme de jouir sur la terre d'un bonheur sans trouble.

Oui, nous sommes nés pour souffrir; le plus sage est celui qui sait supporter, avec le plus de résignation, les maux que le ciel lui a départis. Voyez cet homme que le faste environne, que la fortune a comblé de toutes ses faveurs; si vous descendez au fond de son coeur, vous n'y trouverez souvent que l'amertume des plus cuisans chagrins : vous êtes jeune; vous n'avez en ore cueilli que la fleur de la vie; si le ciel vous destine de longs jours, à combien de cruelles épreuves vous êtes encore réservé! Mais ne vous laissez jamais abâttre par l'infortune; ne cherchez ni dans l'estime passagère des hommes, ni dans leur foible amitié, un vain appui contre les coups du sort : que l'image sainte de la vertu soit toujours présente à votre esprit, et vous trouverez alors en vous-même et la force de triompher des plus durs revers, et la juste récompense des souffrances et des peines que vous aurez essayées pour elle.

Il me raconta ensuite qu'il avoit été attaché à l'Impératrice, dans la dernière guerre contre l'électeur de Brandebourg, depuis roi de Prusse; qu'il avoit rempli un emploi important dans son armée; qu'un faux point d'honneur lui

avoit mis les armes à la main contre un officier de son régiment, qui avoit été jusqu'alors son meilleur ami, et qu'il avoit eu le malheur de blesser à mort. Depuis ce moment, ajouta-t-il, poursuivi par les remords, j'ai fui la société des hommes; je me suis enseveli dans cette obscure retraite; j'ai brisé tous les noeuds qui m'attachoient au monde et à ses vains plaisirs; j'ai cherché la vérité; elle m'a appris à secouer le joug des passions tumultueuses, à m'élever au-dessus des caprices du sort et de l'injustice des hommes: depuis dix ans que je suis enfermé dans cette retraite, je jouis de tout le bonheur qu'un mortel peut goûter sur la terre: arrivé presque au terme de ma carrière, je n'aspire qu'au moment de me réunir à cet être bienfaisant, qui a été témoin de mes larmes, et qui a fait luire à mes yeux affoiblis l'aurore de ces jours de gloire et de prospérité qu'il a promis à l'homme juste.

Mon coeur étoit attendri de ce langage languissant et consolateur; le ton de dignité avec lequel il parloit, portoit dans mon esprit la plus entière conviction.

Je suis ravi de joie, mon fils, me dit-

il, de l'assentiment que vous donnez à mes principes : oui, bon jeune homme, vous avez le cœur droit et pur ; vos erreurs même l'attestent ; mais l'expérience vous apprendra, comme à moi, qu'il y a de la folie dans ces idées d'une perfection chimérique, que la nature de l'homme ne comporte pas : telle est notre foiblesse, que souvent nous encensons le vice et l'erreur, lorsque c'est la sagesse et la vertu que nous croyons adorer.

Alors, changeant de ton, et me regardant avec le sourire de l'amitié, nous oublions, me dit-il, que vous avez trouvé notre bière excellente ; c'est secourir les vœux de la nature, que d'user des biens qu'elle nous a départis ; je refusai, dans la crainte d'être enivré. Ne craignez rien, repartit-il, la bière de ce couvent ne porte jamais à la tête. Il fallut vider la flacon qui nous avoit été servi.

Nous conversâmes jusqu'au moment du dîner : il mêloit à tout ce qu'il disoit tant d'agrément et de gaieté, que je ne me lassois point de l'écouter. Le son de la cloche me fit lever ; il me prit par la main, et me dit d'un ton affectueux : N'oubliez jamais, mon enfant,

n'oubliez jamais le couvent des Carmélites; puisse ce souvenir, au milieu des traverses qui vous attendent, si vous vivez long-temps, apporter quelque consolation à vos peines.

Mon père, lui répondis-je, j'emporte de vous un gage qui sera toujours précieux à ma mémoire: ce sont les sages conseils que vous m'avez donnés; que ne puis-je vous témoigner ma reconnoissance, d'une manière qui réponde à l'estime que vous m'avez inspirée. Mais comme je veux aussi que vous vous rappeliez de moi, recevez, ajoutai-je, en lui présentant un anneau que je portois au doigt, recevez ce léger présent, de l'amitié; si, au milieu de mes peines, je puis goûter encore quelques instans de bonheur, c'est à vous seul que je les devrai.

Le bon père reçut cet anneau avec le plus vif plaisir, et me reconduisit jusqu'à la grande porte, en me priant de venir goûter de la bière du couvent des Carmélites, si, à mon retour, il m'arrivoit de repasser par Augsbourg.

CHAPITRE II.

*Le Tirol. — Inspruck. — Bolzano. —
Trente. — Bassano. — Venise. —
Concubinage publiquement toléré. —
Trieste. — Le capitaine Campbell
perd son domestique et son interprète.
— Il part pour Alexandrie. — Aven-
ture avec une Dame à Zante. —
Chypre. — Alep.*

EN quittant Augsbourg, nous passa-
mes par la Bavière, jusqu'au Tirol.
J'avois entendu vanter la beauté du
pays; j'étois impatient de juger si la
réalité répondoit au tableau qu'on m'en
avoit fait; mon attente ne fut point
trompée.

Nous aperçumes d'abord le fort de
Cherink, bâti entre deux rocs escar-
pés, qui séparent le Tirol de l'évêché
de Freisingen. Ce pays est défendu par
les montagnes inaccessibles qui l'envi-
ronnent de toutes parts; on ne peut
y pénétrer que par d'étroits défilés hé-
rissés de forts qui paroissent inexpu-
gnables.

Après avoir parcouru un long cir-
cuit de montagnes d'une élévatiou pro-

digieuse et d'un aspect effrayant, nous descendimes dans une vallée profonde et spacieuse: tout ce que la nature et l'art peuvent produire de plus pittoresque et de plus curieux, s'y trouve réuni. Une masse énorme de rochers qui s'élèvent jusqu'aux nues, sert d'enclos à de vastes plaines, couvertes de pâturages et de bestiaux de toute espèce. Des villages romantiques, épars çà et là, y présentent l'image de l'abondance et du bonheur. La verdoyante prairie, qui s'étend dans toute sa longueur, ressemble à un parterre enrichi des plus brillantes fleurs; elle est arrosée par la jolie rivière d'Inn, dans laquelle plusieurs petits ruisseaux viennent se jeter après avoir fait mille détours dans cette vallée délicieuse.

Je m'arrêtai un instant sur les hauteurs, pour contempler un si magnifique spectacle. Mes sens étoient plongés dans une sorte d'ivresse, que jamais toutes les merveilles de l'art ne m'avoient fait éprouver; l'orgueil du pouvoir, du prestige d'une chimérique renommée, le vain état des grandeurs et de l'opulence ne m'inspiroient plus que du mépris et de la pitié. Je ne trouvois de charmes que dans la douce

simplicité que je voyois régner de toutes parts autour de moi. Une voix secrète sembloit me faire entendre ce langage: Jeune insensé, quitte ce monde tumultueux, cette arène sanglante où l'homme fait la guerre à l'homme; renonce aux brillantes chimères, aux faux plaisirs qui, par leurs trompeuses illusions, l'écartent sans cesse du sentier de la vérité; fixe tes pas dans ce séjour; viens y apprendre, dans le sein de la nature, à être bon et heureux. Ah! oui! m'écriai-je, dans un moment de transport, qui éloignoit de mon esprit toute autre pensée, c'est ici que je veux vivre désormais; c'est ici que je veux finir mes jours: mais ce n'étoit là qu'un vain songe, dont l'illusion ne fut pas de longue durée; elle fit bientôt place aux noires réflexions qui vinrent m'assiéger en foule. Des affaires dérangées, une famille chérie dont je m'éloignois chaque jour de plus en plus, les fatigues et les dangers d'un long voyage; toutes ces douloureuses pensées jetèrent mon esprit dans la plus profonde tristesse; je tournai mes regards vers l'Être-suprême; je le priai de raffermir mon courage et de me réunir, quand mon heure seroit venue, à tout

ce qui m'étoit cher, dans un aussi heureux séjour que celui que j'allois quitter.

Je continuai ma route vers Inspruck, où nous arrivâmes quelques jours après. C'est une jolie petite ville, agréablement située; les montagnes qui l'entourent sont cultivées jusqu'à leur sommet, qui est couvert de neige, la plus grande partie de l'année. On y voit un vaste château autrefois habité par les princes de la maison d'Autriche; l'intérieur en est orné de beaux tableaux et de morceaux choisis de sculpture; il est embelli en dehors par des pièces d'eau, des statues, des jardins, des bouquets, des promenades qui conduisent, par des galeries couvertes, à cinq différentes églises.

En quittant Inspruck, nous pénétrâmes dans des montagnes d'une élévation effrayante. Nous fumes presque tout un jour à en gagner le sommet; arrivé là, le postillon me fit remarquer le lieu où l'Empereur eut, en 1520, à son retour d'Afrique, une entrevue avec Ferdinand, roi de Hongrie. On y voit une inscription qui en rappelle le souvenir. Un petit village, qui s'y est formé depuis, a pris de là le nom de Salutation.

Quoique cette montagne, appelée Brennenberg (la montagne brûlante,) soit couverte de neige, neuf mois de l'année, elle produit des grains et des fourrages en abondance.

Nous arrivâmes le jour suivant à Brixen; le pays que nous parcourûmes est très-peuplé et parfaitement cultivé. En entrant dans la vallée de Bolzano, je trouvai la température de l'air plus douce et plus agréable; tout y annonce la plus heureuse végétation.

Bolzano est une ville propre et joliment située. Les environs en sont délicieux; les vignes qui s'élèvent, enlacées en berceaux sur le penchant des collines, offrent un coup-d'oeil très-curieux.

On arrive en un jour, de Bolzano à Trente, à travers une riante vallée qu'on ne quitte qu'à regret.

L'évêché de Trente contient une étendue de près de soixante milles en longueur, et de quarante en largeur; il abonde en vin, en fruits et en pâturages. La belle rivière d'Adige qui coule du nord au midi, l'arrose dans toute sa longueur.

La situation de cette ville, au mi-

lieu des montagnes, y fait sentir une chaleur excessive dans l'été, et un froid cuisant dans l'hiver; elle l'expose aussi à d'effroyables inondations. Cette ville a été plus d'une fois détruite par les rapides torrens qui s'y précipitent du haut des montagnes, et entraînent avec eux des masses énormes de rochers. On parle à Trente l'allemand et l'italien.

Nous nous arrêtâmes ensuite à Bassano, la première ville que l'on rencontre sur le territoire du pays de Vicence, en Italie; elle est bâtie sur les bords de la Brenta qui arrose cette belle et riche partie de l'Italie si célèbre pour ses vins, ses fruits et ses bestiaux, qu'on l'appelle le jardin et le marché de Venise.

Le jour suivant nous arrivâmes à Venise: cette ville présente de loin l'aspect le plus magnifique et le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Les superbes édifices qui la décorent, semblent sortir de la mer et flotter sur la surface; la beauté des sites, l'élégance des maisons de campagne qui se multiplient à mesure que l'on avance; la forêt de mâts qui s'élèvent des différentes bases, m'annonçoient la splendeur et la richesse de la ville où j'allois entrer.

On admire, en Hollande, la hardiesse

diesse des immenses travaux, qui, resserrant la mer dans ses limites, ont conquis, à un peuple industrieux, une partie de son domaine; ici, c'est une ville bâtie dans le sein même de la mer, et dont les édifices vont cacher leurs fondemens sous ses flots; plus on approche et plus on est étonné de voir ce que l'art et les efforts de l'homme ont pu faire pour triompher de la nature, et créer une ville immense au milieu des eaux; sa situation fait sa plus sûre défense, en même temps qu'elle fournit au commerce les plus grandes ressources, par les communications promptes et faciles qu'elle procure.

Il paroît que l'emplacement où cette ville est bâtie n'étoit originairement qu'un immense marais, que la mer a depuis couvert de ses eaux. Des paysans construisirent de petites habitations sur les hauteurs que la mer n'avoit point encore envahies, lorsque les Goths, sous Alaric, et les Huns sous Attila, se répandirent dans l'Italie, et y portèrent le ravage et la désolation; les petites peuplades qui habitoient les côtes, vinrent y chercher un asile, emmenant avec eux d'immenses trésors; ils s'y établirent sur les petites îles qui étoient au

nombre de soixante et douze; la population augmentant chaque jour, ils furent obligés de jeter dans la mer des pilotis, sur lesquels ils posèrent les fondemens d'une vaste cité.

Cette ville, qui devint par la suite une des plus riches du monde, a dû sa splendeur au commerce qu'elle faisoit dans l'Inde par Alexandrie et la Mer-Rouge; depuis qu'on a doublé le Cap de Bonne-Espérance, son commerce a toujours été en déclinant.

Nulle part la licence des moeurs et la débauche ne sont portées à un plus honteux excès. Le concubinage y est publiquement toléré, ou plutôt consacré en quelque sorte par l'usage et les moeurs des habitans; la mère fait choix elle-même de la prostituée qui doit initier son fils aux plaisirs de l'amour. C'est peut-être la seule ville d'Europe qui offre l'exemple d'une aussi profonde corruption.

Les Vénitiens sont beaux et bien faits: les femmes y ont des traits réguliers, une taille avantageuse, et passent pour avoir beaucoup d'esprit: tout dans cette ville inspire le plaisir et la volupté; mais ni la beauté du climat, ni la pompe des spectacles, ni tout ce

que les femmes du monde les plus aimables pouvoient imaginer pour séduire et pour plaire ne put fixer un instant mon attention, ni dissiper ma noire mélancolie. A peine eus-je été quelques jours dans Venise, que je n'y trouvais que de l'ennui : j'attendois avec impatience la première occasion qui se présenteroit pour en sortir.

Je me disposois à aller à Latâquie, ville maritime située en Syrie, et de-là à Alep, où j'espérois rencontrer quelque caravane qui me conduiroit à travers les déserts, jusqu'à Bassora.

Je ne trouvai dans le port de Venise qu'un seul bâtiment qui prit cette route ; il appartenoit à un armateur, qui devoit y embarquer une de ses filles ; il refusa de me recevoir à bord, ne voulant pas, me disoit il, que sa fille voyageât avec un officier anglois ; il n'eut égard ni à la recommandation de Mr. Strange, notre consul à Venise, qui m'avoit comblé d'amitié pendant mon séjour, ni à celle de son épouse, qui joignit ses instances à celles de son mari, et qui m'offrit, en riant, tous les certificats de bonne conduite que je pouvois désirer.

Je me rendis à Trieste. où j'avois

appris qu'il y avoit un bâtiment prêt à faire voile pour Alexandrie. Abandonnant mon premier projet, je comptois me rendre par cette route au grand Caire; de là à Suez, d'où j'aurois pénétré par la Mer-Rouge et par la Mecque, jusqu'à Moca et Aden: arrivé à cette dernière ville, des bâtimens de la Compagnie m'auroient conduit dans les mers de l'Inde.

Je partis pour Trieste, avec le capitaine du navire, qui se trouvoit alors à Venise. Mais j'eus la douleur de voir que la cargaison n'étoit point encore faite, et qu'il me faudroit encore attendre long-temps avant de penser à partir. Ce retard me causa d'autant plus de peine, que je m'étois flatté de me mettre en route aussitôt mon arrivée; il fallut se soumettre à la nécessité, et attendre avec patience que tout fût prêt pour mettre à la voile.

J'avois emmené avec moi un domestique qui avoit d'excellentes qualités et dont j'étois très-satisfait; il étoit actif, laborieux, et m'étoit sincèrement attaché; il parloit plusieurs langues, et spécialement la langue franque, qui est fort en usage dans tout l'Orient.

Comme je croyois rester encore plusieurs jours à Trieste, je l'envoyai à

Venise, me chercher des lettres que j'attendois de l'Inde depuis long-temps: avant qu'il fût de retour, le navire se disposa à lever l'ancre: je ne savois trop si je devois attendre le retour de mon domestique et laisser échapper une occasion qui pourroit ne pas se représenter de long-temps; enfin, après avoir long-temps balancé, je me déterminai à partir; j'eus la douleur de me voir ainsi séparé d'un homme sûr, à qui j'étois nécessaire, et de qui je devois espérer moi-même les plus grands services.

Nous relâchames à Zante, petite île soumise à la domination vénitienne; elle n'a guère que cinquante milles de circonférence, et peut contenir cinquante mille habitans: on y trouve des melons, des pêches, des raisins d'un goût exquis: elle produit du vin, de l'huile, des figues, et des grains en abondance: la température de l'air y est délicieuse; mais cette île est fort sujette aux tremblemens de terre. Près du port où nous entrames, nous vîmes un phénomène fort curieux: c'est une source dont les eaux sont impregnées d'une grande quantité de goudron, qui sert aux habitans à tarer leurs bateaux et leurs navires.

J'y fis la rencontre d'une jeune personne native d'Angleterre; ses parens l'avoient envoyée à Venise pour y former son éducation: elle étoit très-jolie et réunissoit toutes sortes de talens; elle avoit étudié la musique avec le plus grand succès et comptoit en faire son état à son retour en Angleterre; elle se dispoit à partir incessamment, par un navire qui étoit alors en rade.

Une rencontre aussi inattendue, me combla de joie: j'étois né avec les sensations vives et une sensibilité extrême; l'âge n'avoit point encore mûri ma raison, et l'impulsion rapide de mes sens ne me laissoit guère le temps de réfléchir sur le choix de mes liaisons; je me livrois sans défiance et sans crainte aux premières illusions qui pouvoient me séduire; mes foiblesses passées ne m'avoient point appris à devenir plus sage.

Au plaisir de voir une personne accomplie, succéda bientôt le désir de l'avoir pour compagne de mon voyage; elle étoit elle-même peu satisfaite de sa position, et me paroissoit flattée du vif intérêt qu'elle m'inspiroit; elle me témoigna une grande confiance, et ne vouloit se conduire que d'après les con-

seils que je pourrois lui donner. Pour l'engager à me suivre, je lui fis valoir toutes les ressources qu'elle trouveroit infailliblement aux Indes, dans la profession à laquelle elle se devoit; je lui représentai que ses talens pour la musique, joints à toutes ses qualités personnelles, seroient pour elle une source inépuisable de richesses et de prospérités. Je joignis à ce brillant tableau de si vives instances qu'elle se déterminâ à me suivre, et en deux heures de temps, tout fut disposé pour notre départ.

La satisfaction que j'en éprouvai me causa la joie la plus vive: ce fut le premier moment, je l'avouerai à ma honte, où depuis que j'avois quitté Londres, je sentis quelque adoucissement aux noirs chagrins dont rien n'avoit encore pu me distraire.

En formant ce projet, je n'avois envisagé que les plaisirs et les jouissances que me promettoit la société d'une femme charmante; je n'avois point considéré combien d'obstacles s'opposoient à son exécution, combien de motifs devoient détruire l'illusion qui m'avoit séduit.

Il falloit obtenir le consentement de

la personne qui avoit pris soin de son éducation; elle étoit dénuée de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire pour un voyage d'aussi long cours. Nous devions mettre à la voile le lendemain, à la pointe du jour: mille autres difficultés qui survinrent, me mirent dans l'alternative, ou de rester près d'elle ou de laisser échapper la seule occasion que j'avois de poursuivre ma route.

Il fallut renoncer aux folles espérances que j'avois conçues. Notre séparation me coûta des larmes: j'allois encore une fois être livré à mes noires pensées; je quittois la seule personne qui, en partageant mes peines et mes fatigues, eût pu m'aider à en supporter le poids. La raison l'emporta enfin, et je m'embarquai le lendemain, le coeur serré de douleur, pour Alexandrie, après être resté deux jours à Zante.

Les dernières peines que nous éprouvons sont toujours les plus cuisantes; à Zante, je ne concevois pas de plus grandes peines que celle de me séparer d'une personne qui m'étoit si chère. De plus mûres réflexions me firent bientôt apercevoir à quel danger des cir-

constances imprévues m'avoient fait échapper. Je sacrifiois ma réputation, mon honneur et peut-être les seules espérances de fortune qui me restoient, pour satisfaire une folle passion; je multipliois les risques et les fatigues inséparables d'un voyage d'aussi long cours. Une fois engagé dans une liaison aussi inconsidérément formée, pouvois-je prévoir dans quel écart, dans quel abyme de maux et d'infortunes j'eusse été entraîné; l'illusion du plaisir une fois dissipée, je n'eusse trouvé à sa place que le noir regret et le plus affreux désespoir.

Arrivé à Alexandrie, je trouvai toute cette partie de l'Egypte en proie aux ravages de la peste; d'un autre côté, toutes les routes étoient interceptées par les Arabes qui se répandoient jusqu'aux portes de la ville, avec des forces considérables. Il ne ni'étoit pas possible de pénétrer jusqu'au grand Caire, où je comptois voir ces fameuses pyramides, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui attes:ent encore aujourd'hui l'antique splendeur de cette célèbre contrée.

Alexandrie a été bâtie par Alexandre, immédiatement après la ruine de Tyr, trois cent trente-trois ans avant

l'ère de la chrétienté. Cette ville est située sur la Méditerranée, à douze milles de cette partie de l'embouchure du Nil qu'on appeloit anciennement *Conspicum*.

On cite une circonstance singulière qui prouve avec quelle célérité Alexandre se détermina à jeter les fondemens de cette ville. Après qu'il eut déterminé le nombre des différens édifices publics, et les lieux où ils devoient être construits, on manqua des instrumens nécessaires pour tracer les lignes où l'on devoit bâtir les murs de clôture. Un de ses soldats lui conseilla de faire usage de la farine qui restoit pour la nourriture de la troupe; son avis fut suivi: on tira de-là l'augure de la future splendeur de cette ville. En effet, elle ne tarda pas à devenir l'entrepôt d'un commerce immense, et le berceau des sciences et des arts.

Je restai douze jours à Alexandrie. Enfin, lassé de la solitude et de la contrainte où j'étois forcé de vivre, pour me préserver de la peste, j'avisai aux moyens d'en sortir; je louai une chaloupe pour me rendre à l'île de Chypre, où j'espérois facilement trouver une occasion pour gagner Lataquie, et

suivre la première route que je m'étois tracée.

J'y trouvai à mon arrivée une fièvre épidémique, aussi désastreuse dans ses effets que la peste; mais mon parti étoit pris, je ne voulus point rétrograder, et je renvoyai ma chaloupe à Alexandrie.

La quantité de cyprès qui se trouvent dans cette île, lui a fait donner le nom qu'elle porte aujourd'hui; anciennement c'étoit l'île de Paphos; elle étoit dédiée à Vénus, qu'on appeloit pour cette raison la déesse de Paphos. Elle est distante de la Syrie de trentemilles, elle a cent cinquante milles dans sa longueur, sur soixante-dix dans sa plus grande largeur.

Les épais brouillards qui s'élèvent des marais dont cette île est couverte, en rendent l'air fort mal-sain; le pays manque d'eau, et la sécheresse y est excessive: comme la culture y est négligée, on y rencontre un grand nombre de reptiles venimeux de différentes espèces.

Après m'être arrêté quarante-huit heures dans cette île, je pris une chaloupe et je fis route pour Lataquie. Cette ville a un bon port construit à l'extrémité d'un promontoire qui s'avance bien

avant dans la mer; la chaleur y est tempérée par les vents frais qui y soufflent continuellement.

Je fus assez heureux à Lataquie pour trouver une caravane prête à se mettre en marche. Le consul de la Compagnie turque en Chypre m'avoit reçu avec beaucoup d'amitié, et m'avoit donné une lettre de recommandation pour le résident à Lataquie; celui-ci me donna les instructions nécessaires, et me fit recevoir dans la caravane qui partoit pour Alep.

Les caravanes sont composées de pèlerins et de marchands, qui se réunissent en corps pour opposer plus de résistance aux Arabes qui les attaquent souvent avec des forces très-considérables au milieu des vastes déserts qu'ils sont obligés de parcourir.

Pour organiser une caravane, il faut obtenir une permission du prince, et lui fournir un état de tout ce qui doit la composer, en hommes, bagages, mulets et autres bêtes de somme. Les marchands à qui elle appartient dressent les divers réglemens de police auxquels elle est assujettie durant le voyage, et nomment les différens officiers qui doivent les faire exécuter.

Chaque caravane a quatre principaux officiers; le premier a le suprême pouvoir; tous les autres sont obligés de reconnoître son autorité; le second règle tout pendant la marche: au moment où la caravane s'arrête ou campe, un troisième officier prend le commandement; en cas d'attaque, l'autorité toute entière est dévolue à un quatrième officier, qui donne tous les ordres nécessaires dans ces momens de dangers. Cet officier a encore pendant la marche la direction de tout ce qui a rapport à la distribution des vivres; il s'adjoint à cet effet plusieurs agens qui sont obligés de donner caution au maître de la caravane, et qui se chargent à leurs risques et à des prix convenus de pourvoir à l'entretien d'un certain nombre d'hommes, d'éléphants, de dromadaires et de chameaux.

Le trésorier de la caravane a sous lui un grand nombre de commis et d'interprètes qui tiennent un journal de tout ce qui arrive de remarquable pendant le voyage; ce journal est signé par les officiers supérieurs, et on le remet aux propriétaires de la caravane, qui peuvent ainsi facilement connoître s'ils ont été bien ou mal servis.

Les caravanes un peu importantes ont aussi leurs ingénieurs, qui tiennent lieu de quartiers-maitres et d'aides-de-camps; ils se mettent à la tête de l'attaque lorsque les brigands paroissent, assignent les quartiers lorsqu'il s'agit de camper.

L'on distingue plusieurs sortes de caravanes, selon qu'elles sont plus ou moins nombreuses et considérables.

Dans les grosses caravanes, on emploie des chevaux, des éléphants, des dromadaires et des chameaux; le nombre de chacun des animaux est déterminé d'après des règles de proportion qui sont invariables: lorsqu'il y a 500 éléphants, on leur adjoint mille dromadaires et deux mille chevaux au moins; il faut deux hommes pour surveiller la marche d'un éléphant, cinq pour celle de trois dromadaires, et sept pour celle de trois chameaux.

Cette multitude de domestiques sert avec les officiers et les voyageurs, dont le nombre est indéterminé, à soutenir l'escorte en cas d'attaque: quiconque alors se refuse à prendre part au combat, n'est plus censé faire partie de la caravane; on lui refuse tout, jusqu'aux alimens les plus nécessaires.

Chaque éléphant est monté par ce qu'ils appellent un *Neck*; c'est un enfant de neuf à dix ans, dressé de bonne heure à ce genre d'exercice. Il conduit l'éléphant; et lorsque le combat s'engage, il l'anime en le piquant avec un instrument de fer pointu; il porte aussi les armes à feu de deux soldats qui montent l'éléphant avec lui.

Lorsqu'une fois le moment du départ de la caravane est arrêté, il ne sauroit être différé d'un seul jour, sous quelque prétexte que ce soit; chacun alors se rend au lieu du départ avec une extrême ponctualité; il sembleroit qu'une réunion de forces aussi imposantes devoit n'avoir aucun danger à redouter. Mais comme le plus grand nombre de princes arabes ne vivent que de brigandages, ils ont soin de s'instruire par des espions affidés de la route que tiennent les caravanes, et du nombre d'hommes dont elles sont composées; ils les attaquent alors avec des forces supérieures et ne font point de quartier; les étrangers sont les seuls qu'ils traitent avec un peu moins d'inhumanité; s'ils sont repoussés, ils se font accorder une sorte de capitulation dont les conditions sont toujours assez bien observées.

De grandes précautions sont nécessaires pour que la caravane ne soit point atteinte de la peste, (cette épidémie si commune en Orient) ou pour qu'elle-même ne la porte point dans les pays où elle doit passer. Lorsqu'elle arrive près d'une ville, on nomme, de part et d'autre, des commissaires qui s'informent s'il n'y a point de dangers réciproques à craindre. S'il existe quelque symptôme de contagion, on convient de ne point communiquer. Dans ce cas, lorsque la caravane a besoin de provision, on les lui fait tenir par-dessus les murailles de la ville.

Il n'y a que l'espoir d'un immense profit qui puisse porter les pèlerins qui vont à la Mecque, à affronter les fatigues et les périls de toute nature qui les attendent sur leur route; la nourriture la plus grossière, la privation de toutes les douceurs de la vie, pendant un voyage de long cours, l'aspect effrayant d'un ramas d'étrangers qui parlent presque tous un idiome différent, des marches non interrompues à travers des sables brûlans, les déprédations exercées à chaque pas par une foule de brigands; tout cela n'est rien que le fanatisme de la religion, et plus encore la soif du gain,

ne leur fasse supporter avec la plus tranquille résignation.

Mais il est d'autres dangers auxquels sont spécialement exposées les caravanes qui partent d'Égypte; les sables arides qu'elles sont obligées de traverser, paroissent condamnés par la nature à une éternelle stérilité; tout y est desséché par les rayons enflammés d'un soleil brûlant: pendant plusieurs jours de marche, l'oeil n'aperçoit aucun objet qui puisse guider le voyageur dans sa route; à peine une caravane s'est frayé un passage, que la trace en est aussitôt effacée par l'agitation continuelle de ce sol mobile: souvent des caravanes entières se trouvent ensevelies sous d'énormes montagnes de sable, que les vents soulèvent et dispersent au loin. Si la caravane s'égare, la provision d'eau, si nécessaire au milieu de ces excessives chaleurs, est bientôt épuisée; alors les hommes, les mulets, les chevaux, tout meurt de fatigue et de soif; les chameaux eux-mêmes, que la nature a doués d'une aussi étonnante force, périssent de la même manière; la caravane se dissout; chacun erre çà et là au milieu de ces effrayans déserts.

Ce que les caravanes ont le plus à redouter dans ces déserts, c'est le souffle d'un vent du Midi, qui infecte l'air de vapeurs mortelles. Les Arabes ne se garantissent de ses dangereuses atteintes, qu'en se couchant par terre, la tête ensevelie sous le sable, pour ne point respirer le poison subtil que ce vent porte par-tout où il pénètre.

Tout est disposé pour que la caravane arrive à la Mecque, quarante jours après le jeûne du *Ramedam*, à la veille du Corban ou du grand sacrifice.

Cinq ou six jours avant cette fête, les trois caravanes, savoir celle d'Europe, celle de l'Asie mineure, et celle de l'Arabie, forment ensemble un corps de deux cent mille hommes, suivi de trois cent mille bêtes de somme, se réunissent et campent à quelques milles de la Mecque; les pèlerins se forment en petits détachemens et se rendent dans la ville, pour préparer toutes les cérémonies qui doivent accompagner le grand sacrifice; ils traversent la ville et montent jusqu'aux pieds d'une éminence, où ils rencontrent la porte de Santé: de-là ils se portent vers la grande Mosquée, qui renferme la mai-

son d'Abraham, et se rendent à une platte-forme construite en pierres de taille, où ils offrent leurs prières, descendent ensuite, et passent, en gardant un respectueux silence, par-dessous deux arcades élevées à quelque distance l'une de l'autre. Cette cérémonie se répète sept fois.

Alors ils pénètrent dans la grande Mosquée, et font sept fois le tour de la maison d'Abraham, qu'ils croient avoir été construite dans son enceinte. C'est de cette fameuse Kaba, si fort en honneur chez les Mahométans, qu'ils ne manquent jamais de se tourner du côté où ils la supposent, dans quelque lieu du monde qu'ils se trouvent.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la *Kaba*, c'est la pierre noire qui est enchassée et maçonnée dans le mur, au coin du sud-ouest, à peu de distance au-dessus de la terre. On prétend que l'ange Gabriel l'a apportée du ciel; qu'elle a été blanche et si brillante, qu'à quatre journées de chemin, on pouvoit reconnoître sa lumière; mais qu'après avoir excessivement pleuré sur les péchés des hommes, elle a insensiblement perdu sa clarté, et qu'elle est devenue toute noire.

Aussi souvent que les pèlerins ont fait le tour de la *Kaba*, ils baisent cette pierre; et quand l'affluence du peuple les en empêche, ils cherchent du moins à la toucher de la main; puis ils se rendent au fameux puits appelé *Zun - Zun*, que l'ange montra à Agar, lorsqu'elle se trouva abandonnée dans le désert: ils se plongent dans ce puits avec leurs habits, répétant: *Tota, Alla*; c'est-à-dire, pardon, Dieu! pardon, Dieu! Ils boivent ensuite de cette eau fétide et bourbeuse, et se séparent.

C'est un devoir pour chaque pèlerin, de se baigner dans cette eau et d'en boire au moins une fois: mais ceux qui désirent arriver les premiers au paradis, doivent répéter cette cérémonie chaque jour que la caravane reste à la Mecque.

A quinze milles de cette ville, est une montagne appelée *Ghiabal arafata*, ou la montagne du Pardon; elle peut avoir deux milles de circonférence; c'est un endroit délicieux, où Adam et Eve se réunirent, après avoir été séparés, par l'ordre de Dieu, pendant quarante ans, en expiation de leurs péchés: c'est là, dit-on, qu'ils habitèrent et qu'ils passèrent leurs jours dans

la plus parfaite félicité, après avoir bâti une maison appelée *Beith Adam*, ou la maison d'Adam.

Le jour qui précède celui fixé pour le sacrifice, les trois caravanes rangées en forme triangulaire autour de la montagne, passent toute la nuit dans des divertissemens de toute espèce; l'air retentit du bruit des tambours, des trompettes guerrières et de mille autres instrumens; des décharges de mousqueterie se font entendre de toutes parts: à la pointe du jour, tout rentre dans le plus grand silence; alors le sang des victimes ruisselle, et leurs entrailles fumantes sont offertes en sacrifice, avec toutes les démonstrations de la plus ardente dévotion. Le ministre du saint prophète s'élance au milieu de la foule, monte sur un chameau, et adresse ces paroles au peuple:

« Remerciez Dieu des immenses
 « bienfaits qu'il a accordés à ses fidel-
 « les croyans par le ministère de son
 « bien-aimé Mahomet: c'est par lui
 « qu'il les a délivrés de l'idolâtrie et de
 « l'esclavage du péché. Il leur a donné
 « la maison d'Abraham pour y faire

« leurs prières et obtenir que leurs
« vœux soient accomplis.

« Il leur a encore donné la mon-
« tagne du Pardon, où ils trouvent la
« rémission de leurs péchés.

« C'est pour cela que le Dieu tout-
« puissant et miséricordieux ordonna
« à Abraham de bâtir une maison à
« la Mecque, où ses descendans pus-
« sent lui adresser leurs prières. Aus-
« sitôt toutes les montagnes coururent
« au-devant du bien-aimé de Dieu, et
« lui offrirent chacune une pierre pour
« la construction de la maison sainte;
« cette pauvre petite montagne fut la
« seule qui ne put porter son offrande;
« elle fut pendant trente ans plongée
« dans la plus profonde douleur; en-
« fin, le Dieu éternel fut attendri de
« ses longues souffrances; il lui fit en-
« tendre ces paroles de paix: « Mon
« fils, tes cris sont parvenus jusqu'à
« moi; je déclare maintenant que tous
« ceux qui viendront visiter la maison
« d'Abraham ne seront point absous
« de leurs péchés qu'ils ne t'ayent rendu
« leurs hommages, qu'ils n'ayent célébré
« sur ta cime le saint sacrifice que j'ai
« prescrit à mon peuple par la bouche

« de mon prophète Mahomet : aimez
« Dieu, priez, donnez des aumônes. »

Après avoir entendu ce discours, le peuple salue la montagne et se retire.

La caravane avec laquelle je m'étois mis en route, s'avança à petites journées vers Alep, à travers des plaines fertiles ; nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et nous nous reposions à l'ombre des arbres au moment de la grande chaleur.

En entrant dans Alep, je fis la rencontre d'un compatriote, qui, disoit-il, avoit été prévenu de mon arrivée ; il m'engagea d'aller descendre chez lui, et d'y passer le temps que j'avois à rester dans la ville ; il me fit cette offre d'une manière si gracieuse, que je ne pus le refuser, quoique mon intention eût été d'abord d'aller demeurer chez le consul.

La grande caravane étoit partie d'Alep quelques jours avant mon arrivée, et je ne pouvois en former une pour mon propre compte, sans qu'il m'en coûtât beaucoup : je fus donc obligé d'attendre qu'il se présentât quel-

que occasion pour continuer ma route. Je profitai de ce retard pour visiter ce qu'il y avoit de curieux dans la ville et les environs.

CHAPITRE III.

Alep. — Aversion de ses habitans pour les manières européennes. — Conteurs. — L'Avare corrigé. — Le Mari dupé. — Kharaguse. — Liberté dont ils jouissent.

ALEP présente de loin l'aspect d'une ville opulente; les mosquées, les minarets, les structures régulières des bâtimens qui s'élèvent en amphithéâtre et se terminent en terrasses, les longues avenues d'arbres, les jardins publics qui l'embellissent, présentent un agréable et magnifique tableau; mais dès qu'on est entré dans la ville, toutes ces beautés disparaissent, l'on n'aperçoit plus qu'un amas triste et confus de hautes murailles; les rues sont étroites, désertes, silencieuses, et reçoivent à peine le jour du sommet des noirs bâtimens qui les

les bordent de chaque côté; l'image hideuse de la tyrannie et de l'esclavage s'y trouve empreinte de toutes parts.

L'intérieur des maisons offre un coup - d'oeil bien différent; elles sont richement meublées et abondamment pourvues de tout ce qui peut convenir, soit à la nature du climat, soit à la manière de vivre des habitans.

Les Francs n'étant point aimés, et obligés pour cette raison de vivre dans une étroite union, ont leurs habitations contiguës, d'où ils peuvent, sans descendre dans la rue, communiquer entre eux par les issues qui y sont pratiquées. C'est ainsi qu'ils parviennent à échapper aux atteintes de la peste, en évitant dans ces crises calamiteuses, toute espèce de commerce avec les Indiens.

Il y a dans cette ville, un très-grand nombre de mosquées, dont le mode de structure n'a rien de remarquable; elles ont toutes la forme d'un carré long; il n'est permis d'y entrer qu'aux seuls Musulmans.

Les caravansères sont avec les mosquées, les seuls édifices qui méritent quelque attention. C'étoient originairement des maisons hospitalières, où les

étrangers et les voyageurs étoient accueillis; le pauvre y trouvoit un asile contre l'injure de l'air et l'intempérie des saisons. Aujourd'hui que le fisc s'en est emparé, elles ne sont plus guère occupées que par des marchands qui y établissent leurs boutiques et leurs magasins. Le voyageur y trouve aussi tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie.

Les environs d'Alep sont rians et agréables; on y voit des côteaux bien cultivés, de jolies maisons de campagne et des jardins agréables, où l'on va se promener dans la belle saison.

Cette ville est dominée par un fort, où l'on entretient une nombreuse garnison sous les ordres d'un Aga; on n'obtient que très-difficilement la faveur d'y pénétrer; du haut de ses bastions qui sont fort élevés, on découvre des plaines immenses; la plus riche culture atteste l'industrie des habitans.

Près du fort, se trouve le sérail du Bacha; c'est une masse de bâtimens antiques, mal tenus et qui ne répondent en aucune manière à l'importance de cette ville.

La ville d'Alep est fort commerçante, et envoie des caravanes à Bag-

dad et en Perse ; elle communique avec le golfe Persique et l'Inde par Bassora, avec l'Égypte et la Mecque par Damas, avec l'Europe par Alexandrie qui est son port et qui en est éloignée de vingt-huit lieues ; on a entendu parler des pigeons d'Alep, qui servoient de courrier pour Alexandrie et Bagdad ; pour faire usage de cette espèce de poste, on prenoit des couples qui eussent des petits, on les portoit au lieu d'où l'on vouloit qu'ils revinssent, avec l'attention de leur laisser la vue libre ; lorsque les nouvelles arrivoient, le correspondant attachoit un billet à la patte des pigeons et il les lâchoit ; ces oiseaux impatiens de revoir leurs petits, partoient comme l'éclair et arrivoient en dix heures d'Alexandrie, et en deux jours de Bagdad. Le retour leur étoit d'autant plus facile, qu'ils pouvoient découvrir Alep à une distance infinie.

Pendant mon séjour dans cette ville, j'éprouvai toutes sortes d'amitiés de la part des Francs, et particulièrement de M.***, chez qui je vivois ; tous s'empressoient d'aller au-devant de ce qui pouvoit me faire plaisir ; je passois le temps ou à monter à cheval, ou à chas-

ser, ou à me promener dans la ville avec mon interprète qui me faisoit remarquer tout ce qui pouvoit y avoir de curieux; en passant dans les rues, je m'entendois souvent appeler *frangi cucu*, (franc cocu); c'est le compliment que les habitans sont dans l'usage d'adresser à tous les Francs qui vont visiter leur ville; le soir, on me conduisoit à quelque partie de plaisir hors de la ville; nous y trouvions du café, des vins de différentes espèces, et toutes sortes de fruits.

Un jour Mde. *** voulut être de la partie; nous nous rendimes à un jardin champêtre fort agréable, qui s'étendoit sur les bords de la rivière.

Je vis en cette rencontre ce que peut l'empire du préjugé chez un peuple ignorant et grossier, et jusqu'à quel point se porte sa farouche intolérance pour tout ce qui est contraire à ses moeurs et à ses usages. Comme nous revenions en nous promenant à la ville, je vis s'avancer des gens qui avoient l'air de me menacer et qui vomissoient contre nous toutes sortes d'imprécations. Les personnes qui formoient notre société gardoient le plus profond silence, et feignoient de ne pas s'apercevoir

de ce qui se passoit. Dès que nous les eumes perdu de vue, on m'apprit que c'étoit Mde.*** qui avoit été la cause involontaire de cette scène; que les gens du pays, superstitieusement attachés à leurs usages, s'étoient trouvés choqués de voir une femme vêtue à la manière européenne, et le visage presque découvert, se promener aussi librement avec des hommes.

Je leur témoignai ma surprise du sang-froid qu'elles avoient montré, les assurant que je n'aurois pas été si patient, si j'avois su de quoi il s'agissoit. Il est heureux, me répondit mon interprète, que vous ayez suivi notre exemple; autrement, vous eussiez couru grand risque ou d'être assailli à coups de pierres, ou d'être massacré sur la place; car ici tout infidelle qui frappe un musulman, peut être mis à mort sur-le-champ. On ne recherche point qui a pu être l'agresseur; l'assassin est toujours sûr de l'impunité; si vous vous fussiez porté à quelques excès contre les gens qui viennent de vous insulter, vous eussiez été leur première victime, et c'eût été peut-être un sujet de troubles et un prétexte de persécution contre tous les Francs établis dans la ville.

Les Turcs sont d'une humeur très-irascible; souvent, dans les places publiques, je fus témoin de leurs bruyantes querelles, qui heureusement ne sont jamais suivies d'aucune effusion de sang; d'après la fureur dont ils paroissent animés, vous diriez qu'ils vont se donner la mort: l'oeil étincelant, le bras tendu, la bouche écuminante, les deux champions s'avancent l'un vers l'autre, en poussant des cris affreux: la rage et la frayeur se peignent alternativement dans tous leurs traits; leur physionomie se décompose sous les formes les plus hideuses et les plus effrayantes: au milieu de ces démonstrations menaçantes, ils ne se donnent pas un seul coup; mais leur bouche vomit les injures les plus grossières; ils se jurent une haine et une vengeance éternelles; et s'ils ne s'arrachent point la vie sur l'heure, chacun d'eux l'attribue à sa bonté et à sa magnanimité.

Leur colère s'apaise peu-à-peu; accablés de fatigues et couverts de poussière, ils se retirent enfin chacun de son côté; sans cesser de se menacer, et vont exhiler leurs fougneux ressentimens dans l'intérieur de leur harem.

Voici un autre spectacle digne de fixer votre attention, me dit mon inter-

prête; il me conduisit en même-temps dans un café, qui étoit rempli de monde.

Au milieu de cette foule, un homme discourroit à haute voix sur quelque sujet qui paroissoit être du plus grand intérêt; son débit étoit facile et véhément; il varioit les inflexions de sa voix avec beaucoup d'art, et de toutes parts on lui portoit la plus grande attention: quoique les Turcs n'aient point à rire, j'observai qu'en l'écoutant, ils oublioient souvent leur gravité ordinaire; au moment où l'intérêt paroissoit être porté au plus haut point, il disparut tout-à-coup. Je pris cet homme pour un lunatique de la plus singulière espèce. Arrêtez, me dit mon interprète, prétons un iustant l'oreille au jugement que vont porter les spectateurs.

L'orateur étoit à peine parti, qu'un grand bruit s'éleva de toutes les parties du café; chacun des spectateurs paroissoit discuter avec chaleur, sans que je pusse deviner quel pouvoit être le sujet qui les divisoit.

Sortons, dis-je à mon interprète; expliquez-moi ce que c'est que cette espèce de fou, qui est ainsi parvenu à jeter le trouble dans une aussi nombreuse assemblée.

Arrivé chez mon ami, il lui fit part de l'étonnement que j'avois témoigné, et m'expliqua tous les détails de la scène dont je venois d'être témoin. Cet homme, me dit-il, que vous prenez pour un fou, est un des plus habiles lettrés qu'il y ait à Alep : les contes qu'il va débitant dans les cafés et dans les places publiques, sont tous de son invention, et renferment toujours quelques points de moralité qui les rendent très-intéressans ; le sujet sur lequel vous l'avez entendu discourir, étoit l'avarice ; le principal personnage étoit un avare appelé *Cassem*. Tout ce que ce vice a de ridicule et d'odieux fut peint sous les plus vives couleurs, et toutes les situations étoient d'un excellent comique.

Mais pourquoi, lui dis-je, s'est-il éloigné tout-à-coup, avec tant de précipitation ?

C'est, me répondit-il, un tour du métier de ces sortes de gens ; ils espèrent qu'en laissant ainsi l'attention de l'auditoire en suspens, l'envie de voir le dénouement, amenera le jour suivant un plus grand nombre de spectateurs. — Et cette dispute qui s'éleva après que notre orateur fut parti, quel en put être le motif ?

Au moment où il disparut, continua-t-il, on avoit conduit, devant le cadî, l'avare qu'on avoit surpris creusant un fossé dans son jardin, sur le soupçon qu'il y cachoit un trésor. Après que l'orateur fut parti, on mit en question quel pourroit être le dénouement : chacun donna son avis ; les uns prétendoient que l'avare épouserait la fille du cadî ; d'autres assuroient que *Cassem* seroit pendu ou empalé.

Je ne conçois pas comment on pouvoit discuter sérieusement sur un point aussi futile, et sur lequel on ne pouvoit prononcer, à moins qu'on ne fût dans la pensée du conteur.

Quoi qu'il en soit, nous résolûmes d'aller entendre de nouveau notre orateur, le lendemain ; je désirois savoir s'il donneroit le dénouement du conte qu'il avoit commencé.

Nous le retrouvâmes près le caravan-cère ; il discouroit sur le même sujet qu'il avoit traité la veille ; son auditoire étoit nombreux ; il se trouva que les deux partis, qui avoient ouvert une opinion différente sur le dénouement de la pièce, s'étoient également trompés : *Cassem* ne fut ni empalé, ni pendu, ni marié ; il vécut pour se convaincre que l'avarice étoit

une folie; et que le meilleur usage que l'on peut faire des biens de la vie, c'est de savoir en jouir.

Le jour suivant, nous parcourumes plusieurs autres cafés; nous n'avons point ici, me dit mon ami, de grands spectacles, comme à Londres ou à Paris; cependant je veux vous faire assister à la représentation d'un drame, et vous en serez content; il me conduisit dans un autre café: nous entrâmes dans un endroit obscur, où le jour fit place tout-à-coup à la plus obscure nuit: les divers personnages qui devoient figurer, parurent sous la figure d'ombres chinoises; un seul homme les faisoit tous parler; il savoit varier et modifier avec art les différentes inflexions de sa voix, suivant la différence des rôles qu'il avoit à représenter. Le sujet de la pièce étoit tiré d'un conte oriental.

La loi de Mahomet ne permet point de se remarier à une femme avec qui l'on a divorcé trois fois, qu'elle n'ait fait choix d'un nouvel époux: celui-ci, pour une somme convenue, la rend à son premier mari; cet époux simulé s'appelle *Hullah*.

Dans le drame qui nous fut représenté, le *Hullah* et la femme divorcée,

sont si bien ensemble, qu'ils ne veulent plus se séparer.

Le premier mari fait paroître le *Hullah* devant le cadî : celui-ci se place au milieu des plaideurs : tandis que l'un d'eux s'occupe de sa justification, et que le cadî paroît l'écouter avec l'attention la plus grande, l'autre lui glisse clandestinement des pièces d'argent dans l'une de ses mains qu'il étend par derrière, et qu'il retire tour-à-tour. Ce manège se continue, jusqu'à ce que la bourse des deux plaideurs soit entièrement vide. Alors le cadî se retire et pèse à l'écart ce qui lui a été donné : une demi-pièce fait pencher la balance en faveur du réclamañt, qui gagne son procès.

Le *Hullah* en appelle au pacha. *Kharaguse* (c'est le nom de leur polichinel) lui parle en particulier, lui conseille de gagner le pacha par argent ; et comme il prend intérêt à ses amours, il lui offre tout l'argent dont il peut avoir besoin. Son avis est suivi ; les offres du *Hullah* sont acceptées ; le jugement du cadî est cassé ; lui-même est disgracié, et le peuple reconduit le *Hullah* en triomphe et à grands cris, dans les bras de sa nouvelle épouse.

Toutes les cérémonies du mariage du *Hullah*, les cris de la multitude qui l'accompagne, le triomphe et l'alégresse des nouveaux époux, tout fut imité à la plus vive satisfaction des spectateurs.

Rien de plus étonnant, me dit mon ami, à mon retour, que l'extrême liberté qu'on accorde à ces sortes de poètes; dans un pays où tout plie d'ailleurs sous la volonté absolu d'un maître; ni le pouvoir, ni l'opulence ne sauroient mettre à l'abri de leurs traits satiriques. Le magistrat et le bourgeois sont tour-à-tour l'objet de leurs mordans sarcasmes; les cadis et les pachas ne sont pas plus épargnés; la licence de leurs tableaux ne connoît aucun frein; ils font profession de dire toute espèce de vérités, avec une hardiesse que rien n'intimide; aussi a-t-on pour eux la même vénération, que nous avons chez nous pour la liberté de la presse: ce sont eux qui donnent l'éveil au peuple, sur les dangers qui le menacent, sur les exactions qu'on lui prépare, et il faut souvent toute l'autorité du gouvernement pour leur imposer silence.

Hé bien! lui dis-je, quoique M. Kharaguse soit un maître fripon, j'aime sa franchise; et au fond c'est un fort

honnête homme: je connois bien des pays en Europe où on n'accorderoit pas à ces gens une si grande liberté: il n'en est pas ainsi dans notre heureuse patrie. Là, tout papier-nouvelle est un Kharaguse, qui peut tout dire, sans avoir rien à craindre de l'autorité. Cependant, dans ce pays-là même, il en est beaucoup qui se plaignent de n'avoir pas encore assez de liberté.

Ces plaintes seroient fondées, répliqua mon ami, si on ne considéroit que la vénalité de nos chambres représentatives, et s'il ne nous restoit deux puissantes barrières contre les entreprises du pouvoir, l'esprit public et la liberté de la presse.

Car ce ne sont pas les pages muettes d'un code de législation, quel qu'il soit, qui constituent la liberté: vous conviendrez avec moi, que ce qui en fait le principal caractère, ce sont ces sentimens généreux qui apprennent à chaque citoyen à respecter, à soutenir la dignité de son être, et à préférer la mort à toute espèce d'oppression. Eh! croyez-vous que cette liberté qui, seule cependant, est digne de ce nom, puisse de long-temps germer dans cette vieille Europe, où, depuis des siècles,

une longue tyrannie a énervé toutes les ames et flétri tous les courages, où l'or et le pouvoir sont les seules divinités qu'on encense ; où les gouvernemens, en éteignant chez les peuples, toute espèce d'esprit public, les ont réduits à regarder, comme une faveur, tout le mal qu'ils ne leur ont pas fait.

Je me préparois à répondre ; lorsque mon interprète, qui étoit près de moi, me fit observer que je n'avois pas la prérogative d'un Kharaguse, et que nous ferions prudemment de remettre à un autre moment, la suite de cet entretien.

CHAPITRE IV.

Le capitaine Campbell confient de sa jeune hôtesse. — Projet d'évasion déjoué par le mari. — Il est obligé de hâter son départ. — Le consul lui donne une guide. — Portrait d'Hassan Artas. — Son originalité. — Ils arrivent à Diarbekir. — Jeunes femmes que l'on conduit pour être exposées en vente.

TANDIS que je passois ainsi mon temps assez agréablement , en attendant qu'il se formât une caravane, ou qu'il passât quelque envoyé de la Compagnie pour l'Inde qui pût m'emmener avec lui, il survint un incident qui me força de hâter mon départ.

Mon hôte qui étoit déjà avancé en âge, avoit épousé une jeune personne que la nature avoit douée des plus rares qualités; un esprit vif et enjoué, un maintien noble et beaucoup de goût dans la manière de se mettre, ajoutoient un nouvel éclat à sa beauté.

Son mari sentoit le prix de ces avantages; il craignoit que l'illusion des sens

n'égarât son jeune coeur, et ne lui fit apercevoir qu'elle pourroit être plus heureuse dans une union mieux assortie.

Ses alarmes se changèrent bientôt en une sombre jalousie; contrariée dans tous ses goûts, sa jeune épouse commençoit à se lasser de tant de contrainte; elle sentoit qu'elle étoit d'un âge à goûter un sort plus doux; je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir de la mésintelligence qui régnoit entre ces deux époux: ils ne se parloient jamais sans aigreur; chaque instant étoit marqué par les plus ardentes querelles; bientôt ils ne gardèrent plus de mesures, et cette animosité réciproque allant toujours croissant, se manifestoit chaque jour avec plus de violence.

J'étois jeune: cette convenance d'âge et peut-être aussi l'improbation que je marquois ouvertement pour la conduite du mari, déterminèrent ma jeune hôtesse à s'ouvrir à moi sans réserve: elle me fit le confident de ses peines, et me les peignit sous des couleurs si vives, que j'en fus profondément affecté.

L'illusion de l'amour-propre fit naître en moi des désirs que la raison et le devoir eurent bientôt repoussés; la vio-

lation des droits de l'hospitalité me parut un crime auquel je ne pouvois penser sans horreur; tout en témoignant à Mde^{***}. combien j'étois sensible à ses malheurs, je lui donnai des conseils sages; je l'engageai à éteindre tout ressentiment, à oublier les torts de son mari et à ramener dans l'intérieur de sa maison, la concorde et l'union qui seules pouvoient assurer leur bonheur.

Les chagrins domestiques qu'elle éprouvoit sans cesse, étoient trop cuisans pour qu'elle pût si facilement les oublier. C'étoit une sorte de consolation pour elle, de pouvoir m'entretenir de ses peines et de voir l'intérêt que je prenois à son sort; je commençai à m'apercevoir que les plus doux momens de ma vie étoient ceux que je passois près d'elle; il étoit difficile que mon coeur restât insensible aux témoignages d'amitié et de confiance qu'elle me prodiguoit; en plaignant son infortune, je conçus le désir d'y mettre un terme; nous avisâmes aux moyens d'arriver à ce but; nous jugeâmes qu'elle ne pourroit trouver ce qu'elle cherchoit, qu'en abandonnant la maison de son mari.

Je ne me dissimulois pas ce qu'une pareille conduite de ma part pouvoit

avoir d'odieux; de quelle monstrueuse ingratitude je me rendois coupable envers un homme qui m'avoit comblé d'amitié. Mais je ne vis que l'affreuse situation où se trouvoit une femme accomplie, qui étoit digne d'un meilleur sort; le vif désir que j'avois de la servir, étouffa dans mon coeur la voix du devoir et de l'honneur; enfin je ne pensois plus qu'à réaliser le projet que nous avions conçu.

N'ayant pu l'exécuter aussi promptement que je le désirois, notre secret transpira; le mari fut instruit de tout: dans ces circonstances, le seul parti qui me restoit à prendre étoit de m'éloigner d'Alep, et de me rendre en toute hâte au lieu de ma destination.

Cette aventure fut bientôt connue de toute la ville; chacun la raconta à sa manière; la méchanceté et la sottise y joignirent toutes les circonstances les plus propres à aggraver mes torts. J'étois peint sous les couleurs les plus noires; l'on me représentoit comme un homme sans foi, comme un ravisseur déhonté; on feignoit d'ignorer la véritable cause de la mésintelligence qui régnoit entre les deux époux, longtemps avant mon arrivée à Alep.

Le consul anglois me fit savoir qu'il avoit à me parler; je me rendis chez lui, imaginant qu'il étoit sans doute arrivé quelque envoyé de la Compagnie, avec qui je pourrois continuer ma route. Il m'apprit que M***. étoit venu le trouver dans la matinée, et qu'il lui avoit fait des plaintes les plus amères sur ma conduite. J'étois bien-aise, ajouta-t-il, de vous en prévenir, afin que vous ayez ou à vous justifier, ou à vous soustraire aux suites fâcheuses que cette affaire pourroit avoir. M***. m'a supplié d'interposer mes bons offices auprès du magistrat, pour qu'il lui soit accordé une garde qui le mette à l'abri des dangers dont il se croit menacé.

Je fus surpris de voir le consul si bien instruit; car il n'ignoroit aucune des circonstances qui avoient accompagné notre projet d'évasion. J'appris par la suite que nous avions été trahis par une des femmes attachées au service de Mde***; qu'elle avoit imprudemment mise dans sa confiance.

J'avouai franchement au consul les faits tels qu'ils s'étoient passés: je lui dis que ma justification se trouvoit dans la conduite connue de M***. envers son épouse; qu'en cherchant à servir Mde***,

je n'avois été guidé par aucun motif d'intérêt personnel, et encore moins par le désir de satisfaire une passion criminelle qui jamais n'avoit eu d'accès dans mon coeur.

Je lui fis sentir combien méritoit d'indulgence une jeune personne que l'avarice de ses parens avoit fait passer dans les bras d'un homme plus que sexagénaire, d'un homme qui pouvoit avoir des qualités, mais qui surement étoit privé de celles qui étoient le plus nécessaires exprès d'une femme de dix-huit ans.

Par-tout, ajoutai-je, les lois offrent les mêmes abus. Dans l'Inde les brahmines, sans doute, parce que seuls ils y font les lois, n'expient que par une légère amende les mêmes délits qui sont punis de mort dans les autres classes du peuple; chez nous, on diroit que ces lois ne sont l'ouvrage que de la décrépitude et de l'opulence, puisque souvent elles reprovent un engagement fondé sur l'inclination la plus légitime; tandis qu'elles sanctionnent ces unions scandaleuses, où d'une part une santé florissante et toutes les grâces de la jeunesse, et de l'autre la caducité, la vieillesse et l'impuissance forment un si monstrueux contraste.

Le consul reconnut la justesse de de mes réflexions. Mais les lois, dit-il, sont l'ouvrage des hommes et il y auroit de la folie à vouloir corriger tout ce qu'elles contiennent souvent d'imparfait et d'injuste; telles qu'elles existent, notre devoir est de nous y conformer. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puisse faire à un homme un plus sanglant outrage que de porter dans sa famille des héritiers qu'elle ne doit point reconnoître; toute union qui a obtenu la sanction de la loi, mérite notre vénération. D'ailleurs les mariages les plus heureux ne sont pas toujours ceux où les convenances de l'âge sembleroient promettre la plus parfaite sympathie. Combien de fois des noeuds formés entre de jeunes époux dans l'effervescence d'une passion aveugle, ne sont-ils pas arrosés par les larmes du plus amer repentir!

Je lui protestai, que l'envie d'arracher une jeune personne à une tyrannie intolérable, avoit pu seule me déterminer au parti que nous avions pris. Je ne doute point, repartit le consul, que vous ne soyez un homme d'honneur, et que vos sentimens ne soient aussi purs que vous le manifestez. Mais

pouvez-vous vous rendre compte à vous-même des motifs secrets qui vous ont fait agir ? nos passions n'ont jamais plus d'empire, que quand elles s'offrent à nous sous les dehors de la raison et de la sagesse.

Cependant, à vous dire vrai, je sais, continua le consul, que Mde^{***}. est très-malheureuse ; ses peines ne sont que trop connues ; souvent elle me les a confiées ; souvent elle m'a prié de parler à son mari, en sa faveur.

M^{***}. est un homme que j'estime beaucoup ; néanmoins je ne saurois le plaindre, parce qu'en épousant une femme aussi jeune, il devoit prévoir tous les désagrémens auxquels l'extrême disconvenance d'âge devoit l'exposer. Je n'approuve pas plus que vous ces unions mal assorties que la nature désavoue. Mde^{***}. sent qu'elle a été sacrifiée par l'avarice de ses parens ; cette idée suffit bien pour justifier ses plaintes ; mais votre conduite pour cela n'en est pas moins répréhensible ; je vous parle avec la franchise d'un ami : ce n'étoit point à un homme, engagé lui-même dans les liens du mariage, à se faire le champion des belles opprimées. M^{***}. vous avoit reçu avec bonté ; ce n'étoit point à vous

à redresser ses torts, et à vous constituer juge des querelles domestiques qui troubloient la paix de cette maison hospitalière.

Il faut donc que le capitaine Campbell renonce à ses premiers projets, ou je me verrai obligé d'accéder aux désirs d'un compatriote qui se croit outragé et qui a réclamé l'entremise de mon autorité.

Je lui répondis que je ne pensois en ce moment qu'à quitter Alep, et à continuer ma route pour l'Inde: je le priai de m'aider pour cela de tous les moyens qui pouvoient être en son pouvoir.

Il m'observa qu'il m'en coûteroit beaucoup pour former un caravane; qu'à quelque parti que je m'arrêtasse, il n'en voyoit aucun qui ne fût accompagné de beaucoup de dangers: mais comme j'étois déterminé à partir, à quelque prix que ce fût, il me promit de me procurer un guide, qui étoit fort au fait de ces sortes de voyages, ainsi que des usages des différens pays que j'aurois à parcourir.

C'étoit un de ces hommes connus, dans les pays orientaux, sous la dénomination de *Tartare* ou *Tatars*, et qui

sont employés à porter les dépêches du gouvernement et des pachas.

Il connoissoit parfaitement les différentes routes qui pouvoient me conduire au lieu de ma destination; consentit à me servir de guide, pourvu que je voulusse condescendre à m'habiller à sa manière, et à passer par-tout pour un homme de sa suite.

Les conditions et les termes de nos engagements respectifs furent arrêtés par le consul.

Hassan Artas, c'étoit le nom du Tartare, s'engagea à me rendre, sain et sauf, à Bagdad; à me donner un domestique qui me serviroit d'interprète; à pourvoir à tous mes besoins pendant ma route; à me procurer des chevaux, et à m'en faire changer toutes les fois que je le désirerois. Il se réserva la faculté d'accélérer ou de retarder la marche selon qu'il le jugeroit convenable: il demanda cent guinées pour son salaire, et je lui promis en outre vingt-cinq guinées de gratification, à notre arrivée, si j'étois satisfait.

Hassan Artas revint le jour suivant; j'eus le temps de l'examiner à loisir: c'étoit une de ces figures originales dont nos climats ne fournissent pas de

modèle; tous ces traits offrent un mélange de rudesse et de fierté, qui commandoit le regret et la crainte; il étoit d'une haute stature; ses membres nerveux et bien proportionnés, annonçoient tout-à-la-fois beaucoup de force et de souplesse; ses forces musculieuses se découvroient à travers le large pantalon qui lui descendoit jusqu'aux talons; ses yeux noirs, petits et enfoncés, étoient ombragés par un riche turban; un nez large et aquilain, couvroit une épaisse pair de moustaches dont le continuel mouvement, à chaque parole qu'il proféroit, lui donnoit un aspect sauvage et farouche.

C'étoit, sans contredit, de tous les disciples de Mahomet, celui que tout infidelle (*) eût le plus redouté de prendre pour compagnon et pour guide, sur-

(*) Les chrétiens en Turquie sont exposés aux plus grands outrages. Les Mahométans même, en s'adressant à eux, les traitent ordinairement d'infidèles, d'impies, de chiens. Pour les mortifier, ils pratiquent souvent en leur présence les cérémonies de leur culte : un chrétien ne peut frapper un Mahométan, sans risquer pour sa vie; mais si ce dernier tue un chrétien, il en est

tout pendant un voyage d'un aussi long cours que celui qui me restoit encore à faire.

Il me fixa avec une grande attention ; et après avoir ouvert deux ou trois fois une large bouche, sans proférer un mot, il dit enfin, d'un air grave, qu'il consentoit à me conduire : il ajouta, faisant allusion à mon teint noir et brûlé, que je ressemblois plutôt à un homme du pays, qu'à un Franc. Il m'ordonna de couper mes cheveux, de ceindre ma tête d'un turban, et de prendre un vêtement pareil au sien. Il partit ensuite, en disant qu'il repasseroit quand il en seroit temps.

Le consul me donna, à mon départ, tout ce qui pouvoit me convenir pour ma sûreté ou pour mes besoins pendant mon voyage : il me procura des lettres de recommandation de la part de ses

quitte pour une somme fixe. Les chrétiens ne peuvent monter à cheval, dans les villes ; les pantoufles jaunes et les mouchoirs blancs leur sont interdits : il en est de même de toute espèce d'étoffes vertes : le rouge pour les pieds, et le bleu pour le vêtement du corps, sont les vêtemens qu'on leur a assignés.

(*Volnay, voyage de Syrie.*)

amis ; m'exhorta à m'armer de patience et de courage, et me fit ses adieux du ton le plus affectueux : » Si vous » avez bien des fatigues et des dangers » à essuyer, me dit-il en me quittant, » du moins, une fois arrivé au terme » désiré, vous pourrez vous flatter que, » le premier, vous aurez pénétré dans » l'Inde par une route qu'aucun Euro- » péen n'avoit parcourue avant vous. «

Je me fis insensiblement aux manières de mon guide ; je trouvai que sous les dehors d'une apparente férocité, il cachoit un coeur excellent ; me voyant triste et pensif, il s'imagina que j'allois être séparé pour toujours de mes parens et de mes amis. Il parut très-sensible à ma peine, et fit tout ce qu'il put pour dissiper mon chagrin, me prévenant sur-tout, conversant avec mon interprète, en langue franque, et ne me laissant rien à désirer de ce qui pouvoit adoucir les fatigues de la route.

Chez les peuples orientaux, le pouvoir étant dans le premier moment, c'est-à-dire le sultan, absolu et arbitraire, il se transmet de même à tous ses agens. Chacun d'eux est l'image de son commettant ; c'est toujours le sultan qui commande sous les noms divers de *pacha*

de *motsallam*, de *quiem maqam*, d'*aga*, et il n'y a pas jusqu'au *delibache* qui ne le représente. Il faut entendre avec quel orgueil le dernier des soldats, donnant des ordres dans un village, prononce: *c'est la volonté du sultan; c'est le bon plaisir du sultan.*

La raison de cet orgueil est simple; c'est qu'en devenant porteur de la parole et ministre de l'ordre du sultan, il devient le sultan même.

Aussi ce qui occupoit par dessus tout Hassan Artas, c'étoit de me donner une haute idée de l'autorité, de la considération dont il jouissoit; il vouloit me convaincre qu'il n'y avoit rien au-dessus des augustes fonctions de messenger du grand-seigneur; attaché dès son enfance au service des sultans et des pachas, témoin des serviles hommages qu'on leur prodiguoit, il croyoit avoir droit aux mêmes égards et aux mêmes honneurs; les tons de hauteur et de mépris qu'il avoit essayés de ses maîtres, il se faisoit un devoir de les rendre avec usure à tous ceux qui avoient affaire à lui. Quand il faisoit entendre le nom de grand sultan, il falloit que tout fléchît sous ses ordres absolus; chacun s'empressoit d'aller au-devant de ses volontés;

les voyageurs qu'il rencontroit, lui offroient leurs chevaux, leurs équipages, et se trouvoient honorés qu'il voulût bien en faire usage.

Comme je n'avois d'autre désir que d'arriver le plus promptement possible, nous marchions avec la plus grande célérité; nous ne donnions aucune relâche à nos chevaux qui étoient d'ailleurs excellens; par-tout où nous arrêtions, mon guide ne manquoit pas de faire parade de son autorité et de déployer toute l'importance de sa mission. Il demandoit à haute voix au nom du grand sultan et souvent d'un ton menaçant, les chevaux et les provisions de tout genre dont nous pouvions avoir besoin; une foule de spectateurs nous environnoient avec les démonstrations d'un respect mêlé de crainte; les hommes, les femmes et les enfans accouroient pour nous servir; jamais il n'étoit assez promptement obéi; des reproches les plus durs et souvent des coups de fouets redoublés, étoient le salaire des peines et des soins qu'on prenoit pour nous servir.

J'avoie que j'étois révolté d'une conduite aussi extravagante, et que quelquefois, j'étois tenté de lui témoigner

l'indignation qu'elle m'inspiroit; mais outre que mes représentations n'auroient produit aucun effet, je pensai qu'en cela j'aurois sorti du rôle qu'il m'avoit départi, et que pour ne point donner des soupçons, il auroit été obligé de me punir moi-même; d'une témérité aussi déplacée.

Je m'aperçus par la suite que la tyrannie et la férocité qu'il affectoit, n'étoient point dans son caractère, qu'il ne cherchoit en cela qu'à satisfaire une sottise vanité, foiblesse si commune chez les nations même les plus policées, à quiconque a dans les mains l'exercice de la plus petite portion d'autorité.

Cinq ou six jours après avoir quitté Alep et avoir parcouru un espace de plus de quatre cent milles, nous arrivâmes à Diarbekir, ville capitale de la province de ce nom. Ce pays est très-fertile; dans le petit nombre d'endroits qui en sont cultivés, il produit du grain, des fruits de toute espèce et sur-tout beaucoup de soie de différentes sortes; l'on y voit de riches pâturages qui sont couverts de nombreux troupeaux; la chaleur y est modérée pendant le jour, mais il y fait la nuit un froid excessif.

Malgré la fertilité naturelle de ce pays, la mauvaise administration, jointe à l'indolence des habitans, fait qu'il est presque inculte et désert. Le Diarbeke proprement dit, est aussi appelé Mésopotamie, nom qui lui vient de sa situation entre le Tigre et l'Euphrate. C'étoit là qu'étoit situé, selon l'opinion commune, le Paradis terrestre dont parlent les livres anciens; ce pays fut aussi le séjour des descendans de Noé, après le déluge.

La ville de Diarbekir est située dans une plaine délicieuse, sur les bords de la rivière du Tigre et presque à sa source. C'est une des villes les plus riches et les plus peuplées de la Turquie asiatique; elle est ornée d'un grand nombre de places publiques, construites à la manière des Turcs; on y voit une mosquée vaste et magnifique qui avoit servi de temple aux chrétiens, jusqu'au sixième siècle. Cette ville est abondamment pourvue d'eau, par le moyen d'un canal qui va aboutir au Tigre; on a bâti un grand nombre de caravansérails sur les deux bords de la rivière.

Nous descendimes à l'un de ces caravansérails, où Hassan Artas nous fit servir un dîner délicat et somptueux,

dont il fit les honneurs avec toute la dignité et l'importance d'un pacha; il affectoit avec moi les airs et les manières d'un homme du plus haut parage, ne me parloit jamais guère qu'avec le ton d'un maître; me reléguant à l'extrémité de la table, où j'attendois dans une humble posture les restes des mets qui lui avoient été servis. Il ne se refusoit rien de ce qui pouvoit satisfaire la sensualité la plus recherchée; ses regards, ses paroles, ses gestes étoient parfaitement adaptés au rôle qu'il s'étoit assigné; il le remplissoit avec une si scrupuleuse attention, qu'il étoit impossible qu'on ne nous crût pas chargés de la plus importante mission.

Malgré les chagrins dont j'étois dévoré, je ne pouvois quelquefois m'empêcher de rire des forfanteries burlesques de ce comique personnage: alors il s'emportoit, devenoit furieux, faisoit préparer notre petit équipage et ordonnoit de tout quitter pour continuer notre route.

Jimmel, me dit-il un jour, c'étoit le nom dont il m'appeloit (sans doute par l'analogie de mon nom Campbell, avec le mot turc, *Jimmel*, qui signifie Chameau,) par notre saint-prophète

fais bien attention au conseil que je vais te donner; quand nous sommes à un caravansérail, prends exemple sur moi, et n'aye jamais l'air de remarquer avec un rire ridicule les ordres que j'intime aux gens qui nous servent; si tu étois observé, tu ferois bientôt naître des soupçons; alors il ne seroit plus en mon pouvoir de te sauver la vie; et que diroit-on de moi quand je serois de retour à Alep? Je chercherois en vain à me justifier; on ne voudroit pas me croire, et mon crédit seroit perdu.

Il n'y a que des Francs ou des singes qui puissent avoir une aussi détestable habitude; les Turcs et les Tartares sont plus sages; jamais on ne voit sur leurs lèvres un rire indiscret, surtout lorsqu'il y a quelque danger à redouter. (1)

Je lui donnai ma parole que je serois par la suite plus réservé; alors il reprit sa bonne humeur et commença

(1) Les Turcs, au lieu de cet air ouvert et enjoué que nous avons naturellement, ou que nous affectons, ont une contenance austère, sérieuse et triste; rarement ils rient, et la gaieté de quelques Européens leur paroît un accès de délire.

(Volnay, voyage de Syrie.)

à parler avec sa véhémence ordinaire ; car il étoit extrême en tout, tantôt plongé dans la plus noire taciturnité, tantôt élevant sa voix et parlant jusqu'à satiété, sur les divers sujets qui se présentoient à son esprit ; sa conversation n'avoit d'ailleurs rien de piquant et étoit circonscrite dans un cercle fort étroit ; les longs voyages qu'il avoit entrepris, les vastes contrées qu'il avoit parcourues, les aventures extraordinaires qui lui étoient survenues, étoient le seul texte de ses longues et fastidieuses narrations.

Ce qui caractérise cette nation, c'est une extrême réserve dans tout ce qui a rapport aux femmes. Leur délicatesse sur cet article est telle que jamais ils n'en parlent, et qu'il seroit très-indécent de leur demander des nouvelles des femmes de leur maison. Il faut être avancé dans leur familiarité, pour traiter avec eux de cette matière ; et alors ce qu'ils entendent de nos usages, les confond d'étonnement.

Dans tous les entretiens que j'eus avec mon guide, il ne lui échappa jamais un seul mot sur ce sujet ; il ne répondoit à mes provocations que par le plus profond silence. Mais j'eus bientôt occa-

sion de connoître à quel point étoit avili dans ces climats, ce même sexe dont les droits ont été jusqu'à ce moment, si religieusement respectés dans nos contrées.

Un matin que je m'étois éveillé avant le jour, j'entendis un grand bruit dans le caravansérail; je conjecturai que c'étoit mon guide qui se disposoit à partir; je me levai et je trouvai qu'en effet les chevaux étoient déjà prêts; nous nous mimes en route. A quelque distance de nous, j'aperçus une grande quantité de chevaux qui paroisoient fort chargés; il étoit à peine jour et je ne pouvois distinguer ce que ce pouvoit être; mon interprète m'apprit que c'étoient des jeunes femmes que l'on conduisoit à la ville la plus voisine, pour y être exposées en vente; que jusquelà, on les tenoit empaquetées dans des espèces de sacs, pour qu'elles ne fussent point aperçues: il ajouta que souvent on leur faisoit faire quinze à vingt lieues de suite dans cet équipage, sans que leur santé ni leur beauté en fussent aucunement altérées.

Ce spectacle me fit horreur; je sortois d'un pays où la liberté est le premier bien de la vie, où toute déten-

tion illégale, ne durât-elle qu'une seule heure, est considérée comme un crime capital, où toute idée d'esclavage provoque aux plus vifs ressentimens. Comment, disois-je, la cupidité a-t-elle pu accaparer dans son immense domaine ce qui dans d'autres climats fait l'objet de nos plus douces affections.

Hassan Artas paroissoit étonné de l'intérêt que je paroissois prendre à des créatures, qui alloient devenir la propriété du premier marchand à qui elles pourroient convenir. Il m'observa que tout ce que je pourrois dire, loin d'adoucir leur sort, ne pourroit servir qu'à les faire traiter avec plus de rigueur, et que je m'exposois moi-même en témoignant une improbation aussi marquée, à être insulté par les gens qui les conduisoient.

Quelque sage que fût cet avis, je ne l'écoutai qu'avec indignation; cependant de plus mûres réflexions m'eurent bientôt convaincu, qu'il ne falloit pas juger les usages d'un peuple livré à une grossière et stupide ignorance, par les moeurs de nos contrées européennes, qui elles-mêmes n'é oient parvenues à quelque degré de civilisation, qu'après avoir gémi bien des siècles sous l'empire des plus barbares institutions.

CHAPITRE V.

Originalité d'Hassan Artas. — Il refuse de céder son cheval au capitaine Campbell. — Ils échappent à la poursuite des Santons. — Mozul. — Nachids ou conteurs. — Histoire du Petit-Bossu. — Pélerins qui feignent d'aller à la Mecque.

JE n'étois pas sans inquiétude sur l'issue d'un voyage dont le terme étoit encore éloigné : depuis que nous avions quitté Alep, nous n'avions cessé de faire au moins soixante milles par jour, sans prendre aucune espèce de repos. Je craignois que quelque maladie, quelque accident imprévu ne vînt m'empêcher de continuer ma route ; car nous approchions de cette dangereuse région où régnoient périodiquement des vents d'Est, qui portent la mort par-tout où ils pénètrent. Persuadé qu'une marche rapide étoit le moyen le plus sûr d'échapper à ce fléau, j'engageai mon guide à doubler de célérité. Il étoit étonné de mon courage et de ma patience à supporter toutes sortes de fatigues. Si je n'avois été un malheu-

reux Franc, déjà il me trouvoit digne de partager avec lui les augustes fonctions de messenger du Sultan.

Un jour que l'on m'avoit donné un cheval foible, et d'une allure mal assurée, je le priai de me donner le sien, qui se trouvoit être excellent; il s'y refusa: j'insistai, je priai même mon interprète de lui rappeler, qu'il avoit été expressément convenu que je changerois de cheval aussi souvent que je le désirerois: j'ajoutai que je regarderois notre engagement comme rompu, s'il persistoit dans son refus; que même j'écrirois à Alep, pour me plaindre de sa conduite.

Hassan parut très-affecté de ces reproches; il se mit dans une violente colère, qu'il chercha à dissimuler sous un air de mépris et de dérision.

Vous voulez écrire à Alep, pauvre Franc, me répondit-il? Je jure, par Manomet, qu'on ne vous croira pas. Un malheureux Franc, se plaindre d'Hassan Artas, dont la fidélité, à toute épreuve, est si connue; qui depuis dix ans, est le messenger affidé de notre grand sultan, est l'ami et le confident des cadis; des vice-rois et des pachas! Non, malgré tout ce que vous pourrez dire, l'on ne croira jamais qu'Hassan

Artas ait pu manquer un seul instant à sa parole?

Si cela est ainsi, lui dis-je, en l'interrompant, pourquoi refusez-vous de changer ma monture, puisque je l'exige? N'est-ce pas là une des conditions de notre traité?

Cessez d'insister plus long-temps, reprit Hassan Artas, sur une chose que vous n'obtiendrez jamais, fussiez-vous un cadî, ou même un pacha; vous connoîtrez bientôt la raison de mon refus. Au même instant, il accourut près de moi saisit les rênes de mon cheval, et le harcelant à grands coups de fouet, il le força de galoper à toute bride.

Nous courumes ainsi plusieurs milles à travers de vastes plaines hérissées de genets, de bruyères et de toutes sortes de plantes sauvages, rencontrant à chaque pas de profonds ravins, formés par la chute périodique des pluies; je me voyois à tout moment sur le point de rouler avec mon cheval sur la poussière; mais mon guide le soutenoit par la bride, avec autant de force que de dextérité, et lui faisoit ainsi franchir les pas les plus difficiles, avec toute l'agilité du plus vigoureux coursier; je lui en témoignai ma satisfaction. Quant à

moi, j'étois excédé de fatigue, et je ne pouvois presque plus me soutenir sur mon cheval, lorsque Hassan Artas, s'écriant d'un air triomphant, Heli, Heli, Frangi! (c'est le nom donné à tous les Européens, par les nations orientales,) arrêta tout court, et se mit à me considérer avec une sorte de complaisance, qui sembloit annoncer qu'il avoit fait quelque chose de fort important.

Nous étions parvenus au sommet d'une petite colline, d'où nous pouvions découvrir une vaste étendue de pays. Voyez-vous, me dit alors mon guide, cette chaîne de montagnes qui s'élèvent du côté de l'est: c'est la province de *Kurdestan*; ses habitans ne vivent que de brigandages (1); le bien et le mal sont les deux divinités qui partagent leurs hommages. Souvent ils descendent en forces de ces montagnes, traversent le Tigre, se répandent

(1) Les Curdes sont supposés descendre des anciens Parthes; ils adorent *Sheitan*, ou Satan, le considérant comme auteur de tous les maux qui accablent l'humanité; ils lui rendent les honneurs divins, pour obtenir de lui qu'il les épargne, ainsi que leurs bestiaux.

(Volnay, voyage de Sy. is.)

dans les vastes plaines que nous avons parcourues , mettent tout à contribution et massacrent quiconque ose leur opposer quelque résistance ; il n'y a de salut que dans la fuite pour les voyageurs qu'ils peuvent atteindre, si j'eusse monté le mauvais cheval qu'on vous a donné, et que nous eussions été rencontrés par ces brigands, c'en étoit fait de nous ; je serois infailliblement tombé entre leurs mains ; vous trouvant alors sans guide, vous n'eussiez pu continuer votre route, l'un et l'autre nous étions perdus ; il y a d'ailleurs sur la route que nous venons de tenir plusieurs villages, où si on avoit soupçonné que vous fussiez un Franc, vous eussiez couru le plus grand risque de perdre la vie.

Hé bien, continua le Tartare, avez-vous encore à vous plaindre de moi ? Regrettez-vous d'avoir eu un peu de fatigue ? *Que dire Frangi ?*

La satisfaction que je lui marquai, parut lui faire le plus grand plaisir ; il m'assura qu'il s'empresseroit toujours d'aller au-devant de mes désirs, à moins qu'il n'y eût des raisons pour qu'il en agit autrement, n'observant que dans ce cas il m'étoit inutile d'insister sur des choses qu'il étoit déterminé à ne me point accorder.

Lorsque nous fumes arrivés au caravan-sérail, Hassan Artas, fort content de sa journée, ordonna un souper splendide. Il fut fort attentif à me faire donner tout ce dont je pouvois avoir besoin ; on nous servit de fort bon vin, quoiqu'il fût inférieur en qualité à celui que nous avions eu à Diarbekir ; le Tartare qui buvoit beaucoup, fut surpris de ma sobriété ; car de tous les Francs qu'il avoit rencontrés, il n'en avoit vu aucun sortir de table qu'il ne fût ivre. Craignant que je ne lui fisse quelque plaisanterie sur cette infraction à la loi du saint prophète, nous méritons bien, dit-il, nous autres messagers d'état, que l'on ait pour nous quelque indulgence ; les voyageurs sont comme les malades ; le vin est pour eux un remède nécessaire ; notre saint prophète ne sauroit se trouver offensé, qu'ils en fassent quelquefois usage.

Avant de se jeter sur le lit de repos, il ordonna qu'on lui tint prêts les meilleurs chevaux, assurant qu'il feroit un exemple de ceux qui l'avoient si mal servi au dernier caravan-sérail, et qu'il sauroit faire respecter le fidelle ministre du grand-seigneur.

La crainte qu'il inspira fit des merveilles ; nous eumes d'excellens chevaux,

et nous nous mîmes en route au lever du soleil.

Comme nous entrions dans le premier village, son air inquiet et troublé me fit concevoir quelques alarmes ; il s'arrêta et parut un instant délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre ; la plus grande partie des habitans étoit rassemblée sur le milieu de la place que nous devions traverser ; une troupe de bateleurs fixoit l'attention de cette multitude ; mon guide ne savoit s'il ne devoit point s'éloigner et changer de route ; mais tout-à-coup, après qu'il m'eût enjoint de me tenir le plus près de lui que je pourrois, nous courumes à toute bride et nous atteignîmes en peu de temps l'extrémité du village. A peine fûmes-nous passés que nous vîmes cette multitude nous poursuivre à coup de pierres, nous criant de toutes leurs forces : *fringi cucu* ; (franc cocu) ; nous nous éloignâmes avec toute la vitesse possible, et nous les eumes bientôt perdus de vue.

Je ne savois comment expliquer cette conduite de mon guide, ni quel motif lui avoit inspiré les craintes qu'il avoit témoignées ; il s'empressa de satisfaire ma curiosité, car il aimoit à s'écouter parler ; et quand il discourroit sur un su-

jet qu'il connoissoit, il avoit de la sagacité et même une sorte d'éloquence naturelle; j'exaltai sa prudence et son intrépidité; comme il n'étoit point insensible aux louanges, il en devint plus communicatif et me donna sur ce qui s'étoit passé, tous les détails que je pouvois désirer.

Ce vaste empire, me dit-il, fourmille
 « de Derviches dont la plupart, sous
 « l'apparence d'un saint zèle, ne cher-
 « chent qu'à tromper la crédulité de la
 « multitude; quelques-uns d'entre eux,
 « mais c'est le plus petit nombre, prati-
 « quent toutes les vertus au plus émi-
 « nent degré; ils passent leur vie à prê-
 « cher et à prier; ils ne font de mal à
 « qui que ce soit, pas même aux chré-
 « tiens. Mais il est une autre classe de
 « Derviches qu'on appelle Santons, et
 « qui d'après ce que j'ai entendu dire
 « aux pachas, aux effendis et même aux
 « mazins; ne sont point reconnus par
 « l'alcoran; ils trouvent dans la der-
 « nière classe du peuple, des gens
 « simples qui ont pour eux la plus
 « grande vénération; ils ont en appa-
 « rence des moeurs très-austères, mè-
 « nent une vie solitaire, retirés dans
 « des antres profonds ou au milieu

« des plus épaisses forêts; par-tout où
 « ils se présentent ils prennent la pre-
 « mière place, et se font servir les
 « meilleurs mets; on n'ose rien leur
 « refuser; souvent ils se permettent de
 « ravir aux femmes leurs faveurs, au
 « milieu des rues; quiconque ne pro-
 « fesse point le culte de Mahomet, de-
 « vient l'objet de leur persécution;
 « s'ils voient un franc ou un chrétien,
 « ils le massacrent sans pitié. Quant
 « à moi, je pense qu'il n'est aucun
 « d'eux qui ne mérite d'être empalé,
 « puisqu'ils ne savent faire que le mal;
 « mais je me garderois bien de parler
 « ainsi en public, car je serois bien-
 « tôt assailli de pierres par la po-
 « pulace.

“ En paroissant devant le dernier
 “ village, je vis tout-à-coup que c'é-
 “ toient des Santons à qui nous au-
 “ rions affaire; je les reconnus à leurs
 “ mouvemens convulsifs et aux tour-
 “ noiemens ridicules, par lesquels ils
 “ prétendent imiter les mouvemens
 “ des astres. Je savois qu'ils n'au-
 “ roient pas manqué de nous arrêter
 “ pour nous demander de l'argent:
 “ comme rien n'échappe à la pénétra-
 “ tion de leurs regards, ils nous au-

“ roient infailliblement reconnus. Rien
 “ alors n'eût pu nous sauver; la mul-
 “ titude amentée par leurs clameurs,
 “ nous eût massacrés sur la place; j'é-
 “ tois d'abord tenté de retourner sur
 “ mes pas et de prendre par les der-
 “ rières; mais ils auroient pu conce-
 “ voir des soupçons et détacher de leur
 “ monde pour nous couper; je pris donc
 “ le parti d'aller en avant et de faire
 “ bonne contenance. Vous avez vu
 “ comment je m'en suis tiré, et que
 “ je n'ai manqué ni d'intelligence, ni
 “ de hardiesse; ne craignez donc pas
 “ de mettre en votre guide, toute la
 “ confiance qu'il mérite; et sur toutes
 “ choses, ayez grand soin d'observer
 “ tous vos mouvemens et de ne laisser
 “ échapper aucun geste, aucun sourire
 “ qui puissent trahir notre secret. “

Comment se fait-il, lui dis-je,
 qu'ayant tant de pouvoir à un cara-
 vansérail, vous redoutiez si fort de
 malheureux Derviches et la populace
 dont ils s'entourent.

“ Quant à cette foule de gens gros-
 “ siers et ignorans qui les révèrent si
 “ fort, je ne m'en embarrasserois
 “ guère, me répondit-il, si j'étois seu-
 “ lement accompagné d'un vrai croyant;

“ mais pour les Santons, rien ne peut
 “ leur faire la loi; les grands qui les
 “ haïssent, sont par-tout forcés de les
 “ révéler; s'ils excitoient le peuple
 “ contre vous, rien ne pourroit vous
 “ soustraire à leur fureur; cependant
 “ prenez courage: car s'il plaît au grand
 “ Alla, j'espère vous remettre sain et
 “ sauf à Bagdad; d'ailleurs nous se-
 “ rons sous peu à Mozul; de-là nous
 “ n'aurons plus à voyager que par eau,
 “ ce qui sera bien plus agréable; si
 “ nous rencontrons des brigands, nous
 “ pourrons du moins nous défendre
 “ bravement, et nous ne courrons pas
 “ les risques d'être assassinés par de
 “ lâches Santons; s'ils osoient se mon-
 “ trer, c'est alors *Jimmel*, que vous
 “ apprendriez à me connoître et à
 “ m'apprécier. «

Sur le déclin du jour, les tours qui
 dominant la ville de Mozul se décou-
 vrirent à nous; je sentois une sorte
 d'orgueil de me trouver en présence
 d'une ville, qui, sous le nom de Ninive
 qu'elle portoit autrefois, avoit été le
 théâtre de tant d'événemens extraordi-
 naires. Tous ses environs sont se-
 més des sites les plus agréables, et
 présentent l'aspect de la plus heu-

reuse fécondité; nous vîmes en y entrant, une caravane considérable, qui, du golfe Persique, retournoit dans l'Arménie, et dont l'attirail immense offroit au loin le spectacle le plus magnifique et le plus imposant.

L'intérieur de la ville ne répondit nullement à l'idée que j'en avois conçue; les rues en sont étroites et construites sans goût, la chaleur y est si excessive, que les habitans ne sauroient sortir de jour de leurs maisons, l'air ne pouvant y circuler librement, à cause de la hauteur des bâtimens; la fraîcheur s'y fait à peine sentir pendant la nuit: quoiqu'il me restât encore une longue route à faire, je fus cependant très-satisfait d'être arrivé à Mozul, me croyant parvenu au terme des plus dures fatigues que j'eusse à essayer.

Mon attente fut encore trompée, le Tigre se trouva desséché par les grandes chaleurs; il n'étoit plus possible d'y naviguer; mes forces étoient tellement épuisées, que je redoutois de me mettre en route par terre pour Bagdad; mais il se trouve dans l'homme, un germe secret d'énergie qui ne se développe que sous l'influence et à la voix impérieuse de la nécessité; je me déterminai

nai à partir, dès le lendemain à la pointe du jour; et tous les nouveaux dangers auxquels j'allois être exposé, ne purent me faire changer de résolution.

Nous étions dans la saison des plus grandes chaleurs; il nous falloit passer par un pays, où, à des époques périodiques, règne un vent d'est, qui produit les effets les plus désastreux: il étend ses ravages depuis l'extrémité du golfe de Cambaye jusqu'à Mozul; il traîne avec lui des matières enflammées en forme de langues de feu. Le voyageur qui en est atteint, est aussitôt frappé de mort; la bouche, la langue, et tous les canaux de la respiration sont réduits en cendres; la peau devient noire; les chairs tombent en lambeaux; ce météore paroît provenir des exhalaisons d'un sel nitreux, mis en fermentation par l'agitation des vents. Le seul moyen de se soustraire à ce fléau dévastateur, c'est de s'étendre sur la terre, et de fermer toute issue à l'aspiration de ces matières enflammées (1)

(1) Dans l'Arabie, la Perse et la Chaldée, il n'est pas fort rare de voir, sur-tout pendant le temps des grandes chaleurs des trombes ou colonnes qui, remplies de vapeurs mortelles parcou-

Je comptois me mettre en route, dès le lendemain, pour Bagdad; mais *Hassan Artas* en disposa autrement; il m'observa que déjà nous avions fait une assez-longue route, qu'il étoit nécessaire que nous prissions quelque repos: j'y consentis avec assez de peine; car j'étois impatient d'arriver au terme de mon voyage.

Nous nous amusames à parcourir les différens cafés de la ville; c'est là que dans une grande pièce enfumée, assis sur des nattes en lambeaux, les gens aisés passent des journées entières à fumer la pipe, causant d'affaires par phrases rares et courtes et le plus souvent ne disant rien; quelquefois pour ranimer cette assemblée silencieuse, il se

rent des étendues de pays considérable; ce fléau porte le nom *Samiel* chez les Arabes, ou de *Badsamoum* en Perse; c'est-à-dire, vent poison. Ces colonnes d'air ont un double mouvement, l'un de rotation sur elles-mêmes et toujours fort; celui de progression est plus ou moins accéléré, selon la violence des vents supérieurs qui dirigent leur marche. En effet, leur tête est dans les nues; c'est de là qu'elles reçoivent toute leur impulsion, et aussi leur première existence.

présente un chanteur ou un conteur d'histoires que l'on appelle *Nachid*, qui, pour obtenir quelques paras, récite un conte ou déclame des vers de quelque poëte; rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur; car dans ce pays, tous ont une passion extrême pour les narrations; il arrive souvent qu'une nombreuse assemblée passe deux ou trois heures de suite à entendre un de ces *Nachids* déclamer un récit que l'oreille la moins exercée reconnoit tout-à-coup pour de la poësie, au mètre très-marqué et à la rime suivie ou mêlée de distiques.

Nous étions rentrés au caravansérai et nous nous disposions à sortir, lorsqu'un petit homme, d'une physionomie fine et agréable, vint parler à mon guide qui parut l'écouter avec beaucoup d'attention; après qu'il fut sorti, Hassan Artas nous fit signe de le suivre; nous entrâmes dans une salle publique où il y avoit beaucoup de monde; les spectateurs étoient rangés sur des espèces de gradins; Artas me fit signe de m'asseoir et mon interprète vint se placer près de moi.

Bientôt j'aperçus le petit homme qui étoit venu nous trouver; il s'écarta de

la foule et débuta par une espèce de prologue auquel les auditeurs parurent prêter très-peu d'attention. A peine eut-il fini qu'il se fit de toutes parts le plus grand silence; le drame va commencer, me dit alors mon interprète; c'est un genre de spectacle qui vous amusera du moins par sa nouveauté.

Je reconnus bientôt que le sujet de le pièce étoit tiré des nuits arabes; c'étoit le conte du petit bossu qui meurt suffoqué pour un os qui lui étoit resté attaché au fond du gosier; l'acteur fit passer sous nos yeux toutes les circonstances de cette mort tragique; tous ses membres parurent se décomposer à tel point que l'on eût cru voir le personnage qu'il imitoit; tout son sang s'étoit porté à sa tête; ses yeux rouloient dans leurs orbites; ses genoux se touchoient; son corps étoit ramassé en un seul point; de ses doigts qu'ils tenoit enfoncés jusqu'au fond de son gosier, il cherchoit, en faisant de pénibles efforts, à en arracher l'os fatal qui l'empêchoit de respirer; peu-à-peu il perdit ses forces, laissa tomber ses bras, tomba lui-même étendu par terre, agita les pieds, se débattit un instant, et expira. Il chargea cette scène tra-

gique d'accessoires tellement burlesques, que les ris et les pleurs des spectateurs se confondant ensemble, attestoient à-la-fois la puissance de son art.

La scène changea bientôt; notre conteur se releva avec vivacité, et se mit à faire entendre les cris lamentables d'une femme au désespoir; mais c'étoit un désespoir comique qui fit rire aux éclats toute l'assemblée; Artas lui-même ne put retenir sa gravité ordinaire; l'orateur, selon l'usage, disparut au moment où on paroissoit l'écouter avec le plus grand intérêt.

Le jour suivant nous nous mîmes en route pour Bagdad; nous étions frais et nous avions d'excellens chevaux; nous ne trouvâmes rien de remarquable en route; Hassan n'avoit point changé de manières; il me répétoit l'histoire de ses hauts faits; il me parloit des brillans coursiers qui l'avoient accompagné dans ses voyages; tantôt taciturne à l'excès, et dans d'autres momens d'une loquacité intarissable, déployant aux caravansérails la même hauteur et les mêmes rigueurs, faisant par-tout une excellente chère et ayant toujours grand soin que rien ne manquât à son très-humble Jimmel.

Chemin faisant nous rencontrames souvent une sorte de pèlerins qui font profession de pauvreté et d'une rigide austérité de moeurs; il marchent vêtus de haillons et couverts de boue; une large gourde remplie d'eau, pend à leur côté; ils portent un long bâton chargé de pièces d'étoffe de différentes couleurs; le vulgaire leur suppose un pouvoir extraordinaire; mais Hassan qui avoit fréquenté les gens instruits, n'en faisoit pas grand cas; cependant il les saluoit et leur donnoit de l'argent; ils disoient tous qu'ils alloient à la Mecque qu'ils appellent *Hadje*, et répétoient ce conte à tous les voyageurs qu'ils rencontroient.

Dès que nous les eumes perdus de vue, ah! *Hadje, Hadje*, se prit à dire *Hassan Artas*, en secouant la tête et affectant un rire amer qui annonçoit le mépris plutôt que la colère; vous croyez peut-être, ajouta-t-il, que ces hommes se rendent à la Mecque; ils n'y vont pas plus que vous et moi; j'ai rencontré mille fois de cette espèce de gens qui disent tous aller à la Mecque. J'ai voulu m'assurer s'ils disoient la vérité: un jour, j'atteignis l'un d'eux qui paroissoit marcher devant moi, je

lui donnai l'aumône et passai mon chemin; il continuoit, disoit-il, sa route pour la Mecque; je m'arrêtai toute une journée dans le premier village; mais il ne parut point. Un marchand survint, qui m'assura l'avoir rencontré au même lieu où je l'avois trouvé moi-même, quoiqu'il feignit de suivre la route qui conduit à la Mecque.

CHAPITRE VI.

Le capitaine Campbell arrive à Bagdad. — Désintéressement d'Hassan Artas. — Ruines de Babylone. — Contes arabes. — Étranges effets de l'opium. — Le capitaine Campbell descend le Tigre. — Il est attaqué par des brigands. — Il arrive à Bassora. — Buchyr. — Goa.

Nous traversâmes une immense étendue de pays, où je ne vis rien de remarquable : plus nous avançons plus nous trouvions les terres incultes, et la température du climat désagréable ; enfin nous découvrîmes la ville de Bagdad ; il y avoit dix-huit jours que nous avions quitté Alep ; dans cet espace de temps, nous avons fait un trajet de quatorze cents milles.

En entrant dans la ville, je priai mon guide de me conduire chez un négociant, à qui j'avois des lettres à remettre de la part du consul d'Alep. Après avoir fait plusieurs détours, nous arrivâmes à la porte d'un négociant arménien ou *Coja* : qui nous reçut fort bien ; je lui présentai mes lettres ; mais il se

trouva que ce n'étoit point la personne à qui elles étoient adressées. Je lui fis mes excuses: j'allois me retirer, lorsqu'à mon grand étonnement, Hassan Artas insista pour que je restasse chez lui; parce que, disoit-il, c'étoit à ce négociant que la marchandise, dont il étoit chargé, étoit consignée. Il lui ordonna en même temps, d'un ton impérieux, de me recevoir et de bien me traiter.

Ce négociant s'efforça en vain de lui expliquer les motifs de mon refus et les raisons qui me faisoient désirer de me rendre dans une autre maison. *Hassan* ne voulut rien entendre; il affectoit une importance si ridicule, qu'il étoit impossible de s'en fâcher. Le bon Arménien joignant ses instances à celles du Tartare, je m'y rendis, et restai chez lui tout le temps que je passai à Bagdad. Cette conduite d'Hassan Artas tenoit aux idées d'esclavage et de superstition dont il étoit imbu. N'étant point sectateur de Mahomet, je n'étois à ses yeux qu'une sorte de marchandise qu'il se croyoit tenu de rendre en bon état au lieu de sa destination, parce que c'étoit à cela seul que se bornoit l'engagement qu'il avoit pris.

Je lui avois promis, en quittant Alep, de lui donner, si j'étois satisfait, une gratification de 25 l. sterl., outre les cent guinées qu'il devoit recevoir pour son salaire: je l'envoyai chercher; il paroïsoit avoir appris qu'il avoit été trompé sur l'idée que d'abord il avoit eue de moi. Mais cela ne le fit changer ni de ton ni de manières: lorsque je lui donnai les vingt-cinq guinées que je lui avois promises, il ne me fit point apercevoir qu'il en désirât davantage. Il témoigna même quelques regrets, d'être obligé de me quitter. J'en conclus que l'homme même, dans l'état grossier de nature, n'a point cette féroce insensibilité qu'on lui suppose; qu'au contraire, la douceur et la bonté sont des sentimens animés dans son coeur, toutes les fois que des passions étrangères ne les ont point altérés.

Le nom de Bagdad est fameux par les aventures romanesques dont cette ville a été le théâtre, et qui ont donné naissance à ces contes arabes et persans, traduits depuis dans toutes les langues; je la voyois par cette raison avec un vif intérêt, me croyant à la véritable source du merveilleux et du romanesque. Rempli de cette idée, je

me mis à en parcourir, avec empressement, toutes les rues, quoique ce fût au moment de la plus grande chaleur : mais mon attente fut bien trompée, je ne trouvai rien dans cette ville, qui pût piquer ma curiosité, rien qui répondit aux souvenirs que la lecture des livres orientaux m'en avoit laissé. Cependant les maisons y sont mieux bâties que dans aucune partie du pays; on y retrouve encore quelques traces de son ancienne splendeur, et le nombre des habitans y est considérable; c'est le chef lieu d'une Palachie, qui s'étend depuis les environs de Mozul, jusqu'à Bassora. Son commerce étoit autrefois très-étendu; mais il a toujours été en déclinant depuis qu'Amurat, après s'en être rendu maître, en fit périr les principaux négocians, pour s'enrichir de leurs dépouilles.

L'Arménien avec qui je demurai, fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour rendre mon séjour agréable; il étoit instruit et d'une conversation fort amusante, je lui témoignai mon étonnement de trouver Bagdad si fort au-dessous de l'idée que je m'en étois formée; nous parlâmes à ce sujet des contes arabes, dont il avoit un exemplaire

en langue du pays; il me montra aussi d'un air de triomphe la traduction qui en avoit été faite en français; mais qui, selon lui, étoit bien loin d'approcher de l'original.

Comme nous parlions de l'homme au miroir, qui dans un songe étoit devenu assez riche pour épouser la fille d'un cadi, mais qui bientôt après, en donnant un coup de pied à sa femme, cassa tous ses miroirs et détruisit en un instant toute sa fortune: dans ce pays, me dit mon hôte, nous connoissons des songes d'une autre nature, qui ne sont point enfans du sommeil, mais que produit l'usage immodéré de l'opium: l'ivresse qui en résulte, jette l'esprit dans le plus étrange délire; j'ai vu un malheureux porte-faix, qui, dans cet état, se croyoit revêtu de la dignité de cadi, et en affectoit déjà toute la hauteur; une autre fois, c'étoit un pauvre tailleur, qui étoit devenu aga des janissaires et déposoit le sultan; chacun alors a sa chimère qu'il caresse, et jouit, du moins pour un instant, du bonheur imaginaire auquel il aspire. Les uns naagent dans l'abondance et la richesse, d'autres savourent toutes les délices de l'amour, tenant dans leurs bras les fem-

mes les plus belles et du plus haut rang.

Un jour, c'étoit un ardent religionnaire qui se croyoit transporté au paradis et l'égal de Mahomet; il étoit assis auprès du grand prophète, faisant de beaux raisonnemens pour justifier l'usage du vin et de l'opium; il avoit l'air d'écouter en silence les réponses que lui faisoit le prophète, lui répliquoit ensuite avec chaleur et paroisoit enfoncé dans les subtilités de la plus ardente controverse. Il en vint jusqu'à s'emporter en injures et en blasphèmes contre le saint prophète, appelant Mahomet un sot et un imposteur; un Turc qui étoit présent, le punit de cette étrange audace, en lui appliquant un grand coup de bâton entre les deux épaules; ce malheureux tomba alors dans un état d'abjection et de désespoir qui inspiroit de la pitié, se roulant sur la poussière et criant de toutes ses forces : grâce, *Mahomet*, grâce, ô saint prophète! Il ne put revenir en son bon sens, qu'en prenant une nouvelle dose d'opium, qui calma pour un instant l'excès de son délire.

Je témoignai à mon hôte l'envie que j'avois de visiter les ruines de Baby-

lone que l'on rencontre à deux journées de Bagdad. Delà je serois descendu sur l'Euphrate jusqu'à Bassora; mais mon hôte m'observa qu'il n'y avoit rien dans ces ruines qui dût attirer l'attention d'un voyageur. De cette cité si fameuse qui avoit eu soixante milles de circonférence, qui étoit entourée de murailles de quatre-vingt-sept pieds d'épaisseur, et de trois cent cinquante de hauteur, il ne restoit plus que les fondemens enfouis de quelques grands édifices; on n'apercevoit aucun vestige de la tour de Belus, ni du célèbre palais de Nabuchodonosor; on n'y voyoit enfin que d'immenses décombres qu'on disoit provenir de la fameuse tour de Babel, et les restes d'un vaste pont jeté sur l'Euphrate, qui pouvoit avoir eu deux milles de longueur.

Je quittai la ville de Bagdad avec autant de plaisir que j'en avois eu en y arrivant; après avoir écrit mes lettres, et les avoir expédiées pour l'Europe, je pris congé de mon aimable hôte; je montai à cheval et allai m'embarquer sur le Tigre pour me rendre à Bassora.

Ce fleuve, dont il est fait mention dans les premières annales du monde,

tire son nom de la rapidité de son courant : (le mot *Tigre* signifie javelot en langue du pays ;) prend sa source dans l'Arménie, s'ouvre une issue dans les entrailles du mont Taurus, reparoit ensuite, et se précipite dans le lac Thespite, se cache de nouveau sous la terre, parcourt ainsi un espace de plus de vingt lieues, se réunit à l'Euphrate, dans un endroit appelé *Korna* et va se perdre dans le golfe Persique, après avoir traversé la ville de Bassora.

Comme la chaloupe sur laquelle je m'embarquai, n'étoit couverte que par une voile légère, je souffris extrêmement de la chaleur ; ce fleuve présente un aspect imposant ; mais le pays qu'il arrose, est désert et sans culture ; la navigation y est peu sûre à cause de la grande quantité de voleurs qui y mettent les voyageurs à contribution ; aussi avions-nous pris soin en quittant Bagdad, de nous munir d'armes à feu qui nous furent fort utiles ; car nous fumes souvent attaqués ; mais il nous suffisoit de tirer deux ou trois fois en l'air, pour inspirer aux brigands la plus grande frayeur et les mettre en fuite.

Une nuit, que nous passions au-

près d'une petite baie, nous en vîmes sortir une grande quantité de bateaux remplis de gens qui paroisoient avoir des intentions hostiles; nous nous préparâmes à les bien recevoir; nous résolûmes de les attaquer les premiers, tandis qu'ils ne nous croyoient pas encore en état de défense. Nous tirâmes nos premiers coups en l'air; ils s'avancèrent sans s'effrayer, en poussant des cris horribles; à peine arrivés à portée du coup de pistolet, nous fîmes une très-vive décharge, dont plusieurs d'entre eux furent tués ou blessés; nous les vîmes aussitôt se retirer avec la plus grande précipitation, abandonnant le gouvernail de leurs bateaux, et se laissant entraîner sans ordre par le courant; nous virâmes de bord et continuâmes paisiblement notre route.

Après huit à dix jours d'une pénible traversée, nous arrivâmes à Bassora, fatigués par les veilles continuelles autant que par l'extrême ardeur du soleil. J'y fus fort bien reçu par M. Latouche, résident de la Compagnie; il me donna toutes les instructions nécessaires pour la suite de mon voyage.

Bassora est ainsi que Bagdad, une ville fort ancienne et fameuse par les

merveilles qu'on en raconte. Le pays où elle est située est, dans l'opinion de ses habitans, le meilleur de l'Asie, quoiqu'à diverses époques, l'air y soit obscurci par les tourbillons de sable que les vents y soufflent des immenses déserts qui l'environnent.

Cette ville fait un commerce considérable; on y rencontre un grand nombre de chrétiens et de juifs; les Anglois et les Hollandois y ont des comptoirs, autant pour leurs relations commerciales que pour l'expédition de leurs dépêches pour l'Europe, par Damas et Alep. Les plus riches marchandises de l'Inde et de l'Europe y sont apportées par les caravanes qui se rendent à la Mecque; les chevaux y sont excellens; on dit qu'ils soutiennent une course de trente heures, sans boire ni manger.

La police se fait dans cette ville avec beaucoup de soin; on peut y marcher dans les rues à toutes les heures de la nuit et du jour, sans courir aucun risque; elle obéit à un prince arabe qui paye tribut au Grand-seigneur. Les droits de douane que ce prince perçoit, sont d'autant plus considérables qu'il accorde à toutes les nations in-

distinctement la plus entière liberté de commerce.

A Bassora je pris une chaloupe pour me rendre à Mascate, (1) espérant y trouver à mon arrivée, une occasion pour passer à Bombay. (2) Comme cette chaloupe faisoit eau, nous fumes obligés de relâcher à Buchyr (3) où j'allai me loger chez le capitaine Galley, chargé d'affaires pour la Compagnie.

(1) Mascate ou Muscat est située sur les côtes orientales de l'Arabie Heureuse, aux pieds de rochers élevés, dont elle est entourée. Les Portugais ont été quelque temps en possession de cette ville; mais les Arabes les en ont chassés en passant la garnison au fil de l'épée.

(2) Cette ville forme le principal établissement des Anglois sur la côte du Malabar; elle offre un bon port, et la ville renferme outre une forteresse importante, un chantier pour les vaisseaux, et un arsenal pour la marine.

(3) C'est une petite ville de Perse, près de l'embouchure de la rivière, et mal bâtie; c'est le lieu de la résidence de Chaik Masser, chef arabe, tributaire du roi de Perse.

Il sembloit qu'un mauvais génie eût pris plaisir à rassembler sans cesse sous mes pas, de nouveaux obstacles. La guerre qui venoit d'éclater avec la France, ne m'avoit point permis de me rendre dans l'Inde par mer, et m'avoit mis dans la nécessité de passer par les Pays-Bas et par l'Allemagne; à Venise je n'avois trouvé que difficilement un navire pour me conduire à Lataquie, et immédiatement après je perd mon domestique à Trieste, en lui envoyant chercher mes lettres. Je pars pour Alexandrie, dans l'espérance de traverser l'Égypte et de visiter cette intéressante contrée, la peste y exerçoit ses ravages, et toutes les routes y étoient interceptées par des Arabes; il faut que je change de route; j'aborde à l'île de Chypre, et là je trouve une maladie épidémique aussi désastreuse que la peste; enfin j'arrive à Alep, mais déjà la caravane étoit partie, et il ne devoit s'en former une nouvelle que long-temps après. A Mozul j'éprouve un autre chagrin; le Tigre étoit desséché et n'étoit point navigable. Je veux passer de Bassora, à Muscat, je suis obligé de relâcher à Buchyr: enfin au moment où je vais partir pour Bombay, j'apprends que ces

parages sont tellement infestés par les corsaires françois, que si je mets à la voile, je ne puis éviter de tomber entre leurs mains.

Je fus obligé de rester quelque temps à Buchyr; où l'on attendoit une frégate de la Compagnie, commandée par le capitaine Hardi. Dès qu'elle fut arrivée, je m'embarquai pour Bombay, où je trouvai un navire portugais, prêt à mettre à la voile pour Madras. Nous relâchâmes à Goa, ville à jamais mémorable par les cruautés inouïes que les Portugais, sous le prétexte d'un vain zèle de religion, y exercèrent sur les naturels du pays. Le gouverneur de cette ville y tient une cour splendide, et y vit dans une grande magnificence.

CHAPITRE VII.

Le capitaine Campbell s'embarque pour Madras. — Funestes pressentimens. — Tempête. — Il se sauve à la nage sur le territoire d'Hyder-Aly.

J'ÉTOIS impatient de quitter Goa; cependant l'idée de mon départ m'inspiroit une secrète inquiétude, dont je ne pouvois me rendre compte. Mon esprit étoit agité par de noirs pressentimens, qui sembloient me présager quelques grands malheurs, et que toute la force de ma raison ne pouvoit repousser. Comme toute ma vie les idées superstitieuses ne m'avoient inspiré que du mépris et de la pitié, j'avois honte de me voir ainsi subjugué par de vaines terreurs; mais rien ne pouvoit m'ôter de devant les yeux, l'affreux tableau que mon imagination ne cessoit de me représenter: je confiai mes alarmes à un ami, M. Henschaw; mais tous ses conseils ne purent me rendre ma sérénité. Je mis ordre à mes affaires; je fis mon testament dont je le rendis dépositaire, et le coeur en proie à la plus profonde tristesse, je m'embarquai sur

le navire portugais qui devoit faire voile pour Madras.

Ce fut le 18 mai que nous partimes de Goa pour nous rendre à Madras. Le ciel commençoit à se rembrunir; il tomboit un peu de pluie; j'entendois dire au maître de l'équipage, que c'étoit l'avant-coureur de quelque coup de vent; ce qui n'étoit pas propre à bannir mes craintes; j'observois d'ailleurs que le navire tiroit trop d'eau, et qu'il étoit trop chargé; il étoit d'une mauvaise construction, mal lesté, et incapable de soutenir un coup de vent: toutes ces réflexions m'affligèrent, sans m'ôter cependant le désir de continuer ma route.

Le dix-neuf, le ciel étoit obscurci par d'épais nuages. Le soir, la pluie tomboit par torrens; l'atmosphère se couvrit d'épaisses ténèbres; les éclairs redoublés et les éclats du tonnerre qui grondoit de toutes parts, ne servoient qu'à nous faire apercevoir toute l'horreur de notre situation.

Le vingt, dès la pointe du jour, le vent devint furieux; le navire étoit emporté par la violence des vagues: comme le temps ne changeoit point, tout l'équipage conçut de vives alarmes; on

vouloit se persuader que c'étoient les moussons qui souffloient, ce qui nous auroit mis dans l'impossibilité de doubler la côte : tout ce jour néanmoins, nous serrames le vent d'aussi près que put le permettre la violence des courans ; mais la mer battoit le flanc du navire, avec tant de force, que nous étions sans cesse obligés de dériver : la tempête dura toute la nuit ; le matin, toutes les voiles étoient en pièces et tous nos mâts emportés.

Notre navire présentoit le spectacle le plus effrayant. La consternation et le désespoir étoient peints sur tous les visages : les matelots et le capitaine lui-même, loin de rassurer les passagers, se résignoient à une mort certaine, et sembloient n'attendre de secours que de l'assistance de leurs patrons, qu'ils invoquoient avec ardeur, les mains levées vers le ciel : au milieu de cette scène d'horreur, un passager qui étoit le trésorier d'un vaisseau de la Compagnie, parcouroit d'un air égaré, toutes les parties du navire, tenant une bouteille remplie de rhum à la main, et se disoit à en verser à plein verre, à tous ceux à qui il restoit encore quelque présence d'esprit : je par-

vins à l'en empêcher, non sans peine, persuadé que cette liqueur, au lieu de raffermir leur courage, ne serviroit qu'à les troubler encore davantage.

Je m'avançai vers le capitaine; je l'exhortai à reprendre ses esprits et à rassurer son équipage par son exemple: je lui représentai que notre situation n'étoit pas aussi désespérée qu'il paroisoit le croire. Au moment que je lui parlois, une lame d'eau vint se briser contre notre navire, avec une telle violence, que je crus un instant que c'en étoit fait de nous; le vaisseau chavira et resta un instant sans mouvement; il me sembloit le sentir couler à fond; je rassemblai toutes mes forces, et considérai les approches de la mort avec assez de courage.

Au nombre des passagers se trouvoit un jeune Anglois, nommé M. Hall, qui, dans la crise où nous nous trouvions, annonçoit beaucoup de fermeté et de sang froid; appelant les autres passagers à notre aide, nous déterminames le capitaine à jeter à la mer les canons et les bagages qui surchargeoient le navire; nous nous mimes ensuite à la pompe; et si nous étions destinés à périr, nous ne voulions du moins
négli-

négliger aucune des mesures qui pouvoient différer ce fatal moment.

Bientôt nous fumes investis par les eaux qui pénétroient de toutes parts dans le navire ; les pompes ne pouvoient plus manoeuvrer : alors la consternation fut à son comble ; nous devions nous attendre à chaque instant à périr ; je ne voyois plus de moyens d'échapper au naufrage inévitable qui nous menaçoit.

A onze heures, il nous sembla entendre la mer se briser contre des rochers ; mais l'épaisseur des ténèbres et la grande pluie nous empêchèrent de rien distinguer ; à midi le temps s'éclaircit, le vent et la mer parurent plus calmes ; tout, autour de nous, présentoit un aspect riant ; nous reprîmes un peu courage et la stupeur générale commença à se dissiper.

Nous apperçûmes alors que la mer nous avoit jetés près de la côte, en poussant le navire à travers d'immenses rochers. Dans cette circonstance critique, le capitaine prit le parti de jeter l'ancre, espérant que le navire reprendroit par-là plus facilement son équilibre ; quoique je ne fusse pas marin, je vis tout-à-coup que c'étoit le moyen

de nous faire couler à fond ; l'événement justifia mon pressentiment ; car à peine l'ancre fut-elle à la mer, que nous fumes en un instant submergés par une lame qui remplit d'eau tout le navire. Heureusement un *lascar* (1), avec une présence d'esprit digne d'un vieux marin anglais, se saisit d'une hache et coupa le cable sur-le-champ.

Se trouvant plus libre, le bâtiment se remit à flot, et fit effort pour se relever ; mais notre tribord étoit tellement incliné, que la dunette étoit cachée sous l'eau, nous fimes néanmoins tous nos efforts pour gagner la côte, que nous jugeames ne pas être éloignée quoique le brouillard nous empêchât de rien découvrir ; le vent nous pousoit avec force contre le rivage. A deux heures, nous vimes la terre à une légère distance.

L'amour de la vie l'emporte dans l'homme sur toute autre considération ; tout annonçoit que la côte voisine tenoit aux possessions d'Hyder-Aly, où nous devions nous attendre aux traitemens les plus rigoureux, si toutefois on daignoit nous laisser la vie : malgré cette triste perspective, tout l'équipage faisoit

(1) Marinier indien.

éclater la plus vive joie, comme si déjà nous eussions été hors de tout danger; mais elle ne fut pas de longue durée; la mer s'élevant avec fureur, vint se briser contre notre arrière, pénétra dans la chambre des pilotes, emporta le gouvernail, et arracha jusqu'aux chevilles à boucle, attachées au pont: j'étois en ce moment auprès de la roue, et heureusement j'avois saisi la grille de la dunette, ce qui me donna la force de résister à la violence des vagues. Cependant je ne pus tenir pied, et fus emporté malgré moi contre le grand mât; j'eus les bras rompus par l'effort que je fis pour ne point lâcher prise: néanmoins je parvins par-là à amortir la violence du courant, sans quoi j'eusse eu infailliblement le corps brisé contre le grand mât.

Je me débattis dans l'eau jusqu'à ce qu'enfin je parvins à prendre pied; j'aperçus au même instant M. Hall qui se tenoit au cabestan, et me faisoit signe de la main de suivre son exemple; mais je ne pouvois arriver jusqu'à lui, sans courir les plus grands risques; car le moindre mouvement du navire pouvoit à tout moment me jeter à la mer: cependant, faisant un violent effort, je parvins jusqu'à lui; je pouvois de-là sur-

veiller plus facilement les progrès du naufrage; je vis que déjà l'eau couvrait le gaillard d'arrière, à la hauteur de plus de trois pieds, j'aperçus notre malheureux trésorier se tenant tranquillement à l'endroit où le navire plongeait le plus avant dans la mer, et attendant avec sang froid que la mer vint l'engloutir. Je lui fis signe de venir nous joindre; mais faisant un mouvement de tête, qui annonçait son entière résignation: c'en est fait, me dit-il, que Dieu prenne pitié de nous. Il s'assit ensuite, d'un air calme, sur une chaise qui flottoit sur le pont, et quelques minutes après, une vague l'emporta dans la mer, ce qui mit fin à un état mille fois plus affreux que la mort.

Le mépris de la vie ne provient souvent que de notre foiblesse: l'homme brave sait défendre sa vie, lorsque les circonstances l'exigent, comme il sait la sacrifier lorsque le devoir le lui commande; mais tel qui affrontera la mort avec intrépidité à l'embouchure du canon, souvent ne montrera que de la pusillanimité au milieu des dangers les plus ordinaires. Je ne doute nullement que ce malheureux compatriote, qui ne pensa pas même à lutter un ins-

tant contre la fureur des flots, n'eût vaillamment défendu sa vie sur un champ de bataille. C'est une de ces contradictions qui tiennent à notre foiblesse, et dont il seroit difficile de rendre raison.

Le navire étoit inondé; M. Hall et moi, nous calculions combien de minutes il pourroit encore rester sur l'eau; nous ne pouvions nous empêcher de réfléchir sur notre malheureuse destinée, qui ne nous avoit réunis que pour nous rendre témoins de notre commune infortune, et nous faire sentir la douleur d'une cruelle séparation.

Le bâtiment étoit tellement incliné, qu'il ne nous lut plus possible de nous tenir au cabestan; nous nous élançâmes sur l'autre côté du navire; et saisissant la galerie de la dunette, nous fumes long-temps balottés par les flots, qui nous couvroient jusqu'à la ceinture; nous faisons de si pénibles efforts, que nos forces furent bientôt épuisées; nous étions sur le point de lâcher prise; et de nous abandonner au courant.

Cependant nous avançons toujours vers la côte; nous sentimes que nous touchions la terre, ce qui nous donna un peu d'espoir; mais notre situation

devenoit à chaque instant plus périlleuse : pourquoi , disois-je , prolonger de quelques minutes une si pénible existence : pourquoi lutter inutilement , puisque la mort est inévitable ? Un instant après , je croyois entrevoir qu'il ne m'étoit pas impossible de gagner le rivage . Si je pouvois survivre à tant de dangers , me disois-je , la vie me seroit doublement précieuse , et je m'en serois rendu encore plus digne par le courage qui me l'auroit conservée .

Pendant que j'étois occupé de ces réflexions , j'aperçus plusieurs passagers qui étoient montés sur les hauts bancs et qui là délibéroient sur le moyen d'échapper au naufrage . Il est si naturel à l'homme de recourir à ses semblables dans les momens d'un danger imminent , que je proposai à M. Hall de nous joindre à eux , et de nous réunir tous pour l'exécution d'un même plan , lui observant qu'à tout événement j'étois déterminé à quitter le navire et à chercher à gagner le rivage à la nage .

Comme je m'approchois des hauts bancs et que je m'efforçois de les saisir , je tombai dans une écoutille et me trouvais pendant quelques minutes embarrassé dans un monceau de bagages qui

s'étoient rassemblés sur le côté du navire qui plongeoit le plus dans l'eau. J'atteignis heureusement un morceau de bois, à l'aide duquel je m'élançai sur les hauts bancs; M. Hall me suivoit; au moment où il saisissoit les cordages, un coup de vent le jeta sur moi avec une telle violence que je pus à peine me retenir aux débris des mâtures. Dans la pareille situation où je me trouvois, j'étois tellement fatigué que j'en perdois la respiration; M. Hall m'offrit généreusement de venir à mon aide; mais en se portant vers moi, il tomba sous le bâtiment; je n'oublierai de ma vie la peine que j'en éprouvai; je puis dire avec vérité que jamais je n'en eus de plus sensible; car j'avois conçu de l'estime et un vif attachement pour ce jeune homme; après avoir été la cause innocente de son malheur, je ne savois pas trop si je devois prendre la peine de conserver mes jours; toutes ces pensées passoient dans mon esprit avec la rapidité de l'air, lorsqu'à mon grand étonnement je le vis revenir avec une vague et s'attacher avec force aux bagages dont je m'étois débarrassé avec tant de peine.

Je me portai alors sur l'arrière du

navire, où me trouvant plus en sûreté, je priai instamment M. Hall de venir me joindre et de rendre notre destinée commune; mais il ne me répondit que par un mouvement de tête qui annonçoit le plus profond désespoir.

Me trouvant dans une position qui me permettoit de réfléchir avec plus de maturité, je considérai que le jour étoit prêt de finir, et que s'il me restoit encore un parti à prendre, il n'y avoit pas un instant à perdre. Le vent et le courant avoient leur direction vers la côte; je me déterminai à me jeter à l'eau et à m'abandonner aux soins de la providence.

Je portois dans des boutons de ma veste des cheveux de mes enfans que la mort m'avoit enlevés; si je péris, serai-je, me disois-je, assez heureux pour les retrouver dans le nouveau séjour que j'irai habiter? ces marques précieuses de leur souvenir deviendront-elles aussi la proie des flots? Au même instant je roulai ma veste dans ma chemise et l'enfonçai dans des trous pratiqués sur le pont, espérant qu'elle pourroit ainsi échapper à la fureur des vagues; je fis mes adieux à M. Hall,

et m'élançai sur une pièce de bois qui flottoit auprès du navire: à peine je l'eus saisie, qu'une vague violente vint l'arracher de mes mains, malgré tous les efforts que je fis pour la retenir.

J'avois souvent entendu dire en Ecosse, que le moyen de ne point couler à fond, c'étoit de se tenir étendu roide sur la surface de la mer, ne prenant de l'eau que jusqu'à la moitié du corps: l'expérience que j'en fis me prouva la vérité de ce qu'on m'avoit dit. Je me jetai sur le dos, de la manière qu'on m'avoit décrite, et je me laissai aller au gré des courans: je flottai ainsi sans presque nul effort, et je commençai à concevoir quelque espoir.

Après avoir resté quelque temps dans cette position, j'aperçus le navire, à une grande distance derrière moi. L'espérance et la joie commencèrent à renaître dans mon coeur: j'en conclus que la marée me portoit rapidement vers la côte, et que j'étois sur le point de toucher *terra fuma*.

Je repris courage et m'abandonnai avec confiance à cette providence qui n'avoit cessé, jusqu'à ce moment, de

veiller sur mes jours; je continuai à me laisser aller sans efforts, et conservant toujours la même attitude. Bientôt je sentis le sable; transporté de joie, je m'élançai sur la terre; mais j'étois accablé de fatigues, et tombois de foiblesse, n'ayant pas même la force de rejeter l'eau dont mon estomac étoit chargé. Quelques minutes après, je me trouvai encore plus malade, et tombai dans un évanouissement qui sembloit m'annoncer une mort prochaine.



CHAPITRE VII.

Le Capitaine Campbell fait prisonnier par les troupes d'Hyder-Aly. — Humanité d'un Lascar. — Affreux traitemens. — Il retrouve M. Hall. — M. Hall pleure la perte du portrait de sa maîtresse. — Ils arrivent à Hydernagor. — On les présente à Hyat-Sahib. — Ils sont renfermés dans une étroite prison.

LORSQUE je revins à moi, je fus tout surpris de me voir environné par des soldats et des sipoyes. Je reconnus qu'ils appartenoient à Hyder-Aly; je regrettai alors d'avoir survécu à tant de dangers; connoissant ce que j'avois à redouter de ce tyran, j'aurois désiré me retrouver sur le frêle bâtiment que j'avois été forcé d'abandonner; on avoit rassemblé autour de moi tous ceux qui étoient parvenus à échapper au naufrage.

Je restai dans cet état jusqu'à la nuit: un Lascar, voyant combien j'étois affecté de l'état absolu de nudité où je me trouvois, coupa en deux un morceau de toile qui lui servoit de cein-

ture, et m'en donna la moitié; j'en fis une espèce de petit tablier: j'acceptai ce léger présent, avec un plaisir que ne firent jamais éprouver les plus importants services que j'aye pu recevoir dans tout le cours de ma vie. Je voyois dans cette action si simple, l'humanité, le désintéressement, la délicatesse de ce bon Lascar; j'ai toujours désiré depuis que le hasard me fournit l'occasion de lui témoigner toute la reconnoissance que cette action m'avoit inspirée. Combien de gens chez des peuples plus policés, se seroient amusés, plutôt qu'ils n'auroient été touchés de l'état de dénuement où j'étois réduit!

La grande quantité d'eau que j'avois bue, me causoit de vives douleurs d'estomac; à la fin, je vomis et je me sentis soulagé. J'étois encore épuisé par les efforts que je venois de faire, quand on nous ordonna de nous mettre en marche; nous étions au nombre de dix; il y avoit neuf Lascars; j'étois le seul Européen: on nous conduisit dans un village peu éloigné de la mer; on nous enferma dans une enceinte carrée, environnée de murailles exposés à toutes les injures de l'air; il faisoit un très-grand vent, et la pluietom-

boit par torrens. Nous n'avions rien autre chose qu'une terre humide où pouvoir reposer nos membres harassés par d'aussi rudes fatigues; il sembloit qu'il n'étoit plus possible de rien ajouter à l'excès de nos maux; mais tout cela n'étoit rien auprès de l'affreux tourment de la soif que l'eau salée de la mer nous occasionnoit. Nous demandâmes avec instance, qu'on nous donnât de l'eau douce; mais on fut sourd à nos prières et à nos cris.

Exposé à l'injure de l'air, sans vêtemens, obligé de me presser contre le corps des Lascars, pour me réchauffer, je n'avois pour étancher ma soif, que ce que je pouvois recueillir des eaux qui tomboient du ciel.

Au milieu de ces souffrances, ma peine la plus vive étoit d'être tombé au pouvoir d'Hyder-Aly, que je savois animé de la haine la plus profonde, contre tout ce qui portoit le nom anglois. Hyder-Aly s'étoit élevé, par ses grands talens d'un état subordonné, au rang d'un puissant prince. Soldat de fortune, son père étoit Killadar, ou gouverneur d'une petite forteresse, appartenant à l'un des rois du pays. Hyder s'étoit signalé d'abord en 1753, comme

auxiliaire des François, dans le camp desquels il apprit, dit-on, l'art de la guerre: dix ans après, s'étant mis à la tête de l'armée de Mysore, il avoit détrôné son souverain, et y gouvernoit l'empire sous le titre de régent; il avoit étendu ses domaines de toutes parts; après avoir éprouvé différentes révolutions de fortune, il se trouvoit possesseur d'un état égal en étendue à la Grande-Bretagne, et produisant un revenu de quatre millions sterlings. La conduite qu'il avoit tenue envers plusieurs de mes compatriotes, me présageoit assez quelle sorte d'accueil je devois attendre des préposés; chargés d'exécuter ses ordres.

A quatre heures du matin, on nous apporta un peu de riz froid, avec de l'eau de puits, puisée dans une citerne voisine: mais comme dans la vie, le bien et le mal ne sont que des choses relatives, nous reçumes ces minces provisions avec le plus vif plaisir. L'on m'avoit séparé de mes compagnons d'infortune, et on m'avoit laissé seul avec un garde. J'eus le temps de me livrer à mes noires réflexions; ma position me parut si cruelle, que j'en frémis d'horreur; je n'avois pas même l'espoir de

la voir changer; car je ne voyois aucun moyen de pouvoir communiquer ni avec mes amis, ni avec mes compatriotes.

J'étois ainsi plongé dans les plus accablantes pensées lorsque je vis M. Hall se présenter à moi; j'en croyois à peine mes yeux; car j'avois ouï dire, que tout l'équipage avoit péri, excepté les Lascars qui étoient avec moi. Au moment où j'avois quitté le navire, j'avois laissé M. Hall, dans un tel état d'accablement et de désespoir, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il se donnât même aucune peine pour conserver sa vie: ce jeune homme fit éclater la plus grande joie en me revoyant. Il me serra la main et s'asséyant près de moi, il me raconta que long-temps il s'étoit cru perdu, et qu'il n'avoit quitté le navire qu'au moment où, après l'avoir jeté sur la côte, la mer l'avoit, en se retirant, laissé à sec sur le rivage. Dès que j'eus mis pied à terre, ajouta-il, on s'empara de ma personne; je demandai de vos nouvelles, et j'appris, avec le plus vif plaisir, que vous étiez sauvé. Ne voulant point être séparé de mes compagnons d'infortune, j'ai prié qu'on me conduist ici. Sur onze

Européens et soixante-six Lascars, qui formoient l'équipage, nous ne sommes que seize qui avons survécu; les uns ont péri, en cherchant à gagner le rivage à la nage; les autres, épuisés de fatigues et ne pouvant plus résister à la violence de courans ont pris le parti de se laisser aller au fond de la mer.

Comme je m'aperçus que M. Hall étoit aussi peiné de sa nudité que je l'avois été moi-même, je le priai d'accepter la moitié du morceau de toile que le bon Lascar m'avoit donné; ainsi partagé avec mon ami, le bienfait que j'avois reçu, ne m'en étoit devenu que plus précieux.

Je ne voyois rien dans l'avenir qui fût capable d'adoucir l'amertume de mon sort. Je comptois pour rien l'impossibilité de vaquer aux affaires qui m'avoient appelé dans l'Inde, à travers tant de périls et de fatigues, non plus que le dénuement absolu où je me trouvois réduit. J'avois déjà été quelque temps dans l'Inde; j'avois appris de mon père, ainsi que des autres officiers attachés au service de la Compagnie, à connoître le farouche tyran qui nous tenoit en son pouvoir; je savois qu'Hyder-Aly aimoit

à repandre le sang et que tout prisonnier anglois qui tomboit en ses mains, ne pouvoit guère espérer de conserver sa vie; je m'attendois donc à périr, incertain du moment auquel il plairoit au tyran d'ordonner mon supplice.

Témoin de la douleur de M. Hall, je cachois mon chagrin et m'efforçois de raffermir le courage de ce généreux jeune homme; j'attribuois la sombre mélancolie dans laquelle il étoit plongé, moins à la foiblesse de son esprit qu'à son extrême sensibilité; le dénuement affreux où il se trouvoit, n'étoit pas ce qui l'affligoit le plus, quoique ayant été élevé dans le sein de l'abondance, il ne fut guère accoutumé à de si dures privations.

Un instant avant que j'eusse quitté le navire, et au moment où il luttoit avec le plus d'effort contre la mort qui s'offroit à lui de toutes parts, il avoit suspendu à son cou le portrait en miniature d'une jeune personne qu'il aimoit éperdument. Ce portrait lui avoit été enlevé par les satellites qui l'avoient arrêté, lorsqu'il toucha la terre; il ne pouvoit se consoler de cette perte; son coeur étoit navré de chagrin; il s'écrioit à chaque instant: Oh! que n'ai-

je eu le bonheur d'être englouti dans les flots, tandis que je tenois encore suspendu à mon cou ce portrait chéri! Mais aujourd'hui que je l'ai perdu, que ferai-je de la vie? quel plaisir puis-je goûter désormais? Ah! non; le bonheur n'est plus fait pour moi!

Je fis tout ce qui étoit en mon pouvoir pour le consoler et pour le distraire de ses sombres pensées; nos entretiens étoient touchans et pathétiques; mais à peine le calme commençoit-il à pénétrer dans son ame, que ce fatal portrait venoit tout-à-coup détruire les foibles consolations que j'avois pu lui donner. Il paroissoit insensible à toute l'horreur de sa situation et ne pensoit qu'à ce qui lui avoit été ravi; c'étoit le sujet de tous ses discours et la source inépuisable de ses larmes.

On vint nous annoncer que nous devions nous remettre en marche pour l'intérieur du pays; le jour suivant, nous partimes à pied, de grand matin, et nous marchames huit heures de suite par des chemins presque impraticables, sans avoir pris la moindre nourriture, exposés tantôt à l'ardeur d'un soleil brûlant, tantôt à des pluies qui tomboient par torrens. Dans les différentes villes

où nous passions, on nous présentoit au commandant devant qui nous ne paroissions jamais, qu'après avoir attendu pendant plusieurs heures qu'il eût fini son diner, ou qu'il eût pris son repos. Cet officier nous faisoit quelques questions et nous remettoit entre les mains de nos gardes, avec ordre de continuer notre route.

Nous marchames ainsi deux jours de suite, et ces deux jours furent marqués par les plus dures souffrances ; on nous laissoit manquer de nourriture et on nous refusoit jusqu'à l'eau qui nous étoit si nécessaire pour étancher la soif ardente dont nous étions dévorés. Nous n'avancions jamais assez vite au gré de nos gardes qui faisoient vanité de nous pousser la baïonnette dans les reins, autant par ostentation, que pour plaire à la multitude que ce spectacle paroisoit amuser beaucoup.

Si nous eussions été pris les armes à la main, en combattant contre Hyders Aly, les lois de la guerre et le droit des gens se seroient élevés contre les affreux traitemens qu'on nous faisoit éprouver ; mais les hasards de la mer étoient la seule cause qui nous avoit fait aborder sur son territoire ; à ce titre

nous avons droit aux égards, et à la protection que l'on doit à l'infortune; les flibustiers qui infestent les mers et qui s'emparent à force armée, de tout ce qu'ils rencontrent, ont du moins, dans l'espoir du butin et dans le désir de s'enrichir, un prétexte qui colore leurs brigandages; mais quel motif pouvoit porter ces barbares à nous abreuver d'amertume, sinon l'infame plaisir d'assouvir une cruauté inutile? Sans doute la mort étoit mille fois préférable à la situation cruelle où nous nous trouvions, et nous l'eussions reçue comme un bienfait.

Enfin nous arrivâmes à Hydermagor, ville principale de la province de Biddanore qui fut une des premières conquêtes d'Hyder-Aly; c'est une ville qui possède de grandes richesses; elle est adossée à un fort défendu par plus de soixante-dix pièces de canon.

Il étoit deux heures du matin, lorsque nous arrivâmes aux portes de la ville; la chaleur étoit excessive; nous restâmes exposés à l'ardeur du soleil jusqu'à six heures du soir, avant d'être admis à l'audience du Jemadar; on nous laissa tout ce temps sans nous donner aucune nourriture, malgré l'ex-

trême fatigue dont nous étions accablés.

Parmi la foule que la curiosité avoit attirée autour de nous, je remarquai l'intérêt que quelques-uns des spectateurs paroisoient prendre à mon sort. Leurs regards m'annonçoient une sorte d'estime et de respect dont je cherchois à démêler la cause. Je fus surpris de trouver quelque humanité chez un peuple qui nous avoit témoigné jusqu'ici une haine aussi invétérée; en les considérant avec plus d'attention, je reconnus que les sypoyes que je prenois pour des sujets d'Hyder-Aly, avoient été autrefois attachés au même régiment de cavalerie que j'avois commandé, lorsque j'étois au service du Nabab d'Arcot; je conjecturai qu'ils ne se trouvoient sans doute là, que parce qu'ils avoient été faits prisonniers de guerre par Hyder-Aly.

Si j'étois surpris qu'ils eussent pu me reconnoître dans l'état d'abjection où j'étois réduit, je n'étois pas moins touché de la sensibilité dont ils paroisoient pénétrés. Je leur fis entendre par signe que les marques d'intérêt qu'ils me donnoient ne m'avoient point échappée; mais je me donnai bien de garde de leur

parler, craignant que, si l'on s'apercevoit que je les connusse, on ne prit de là prétexte pour aggraver leur sort.

Enfin, on vint nous avertir que nous allions paroître devant le Jemadar. J'étois déterminé à mettre, dans mes réponses et dans ma conduite, toute la fermeté et toute la candeur qui convenoient à mon caractère; je me résignois d'ailleurs à tout ce qu'il plairoit au tyran d'ordonner de mon sort.

En entrant, je trouvai Jemadar entouré d'une cour brillante: il étoit occupé à lire les dépêches et à donner des ordres aux officiers qui l'environnoient: on nous fit avancer devant lui; nous restâmes ainsi une heure, sans qu'il daignât jeter les yeux sur nous. Après qu'il eut fini les affaires dont il étoit occupé, on nous ordonna de nous prosterner devant lui; les Lascars obéirent à cet ordre; moi, je me contentai d'incliner la tête; ce qui fut imité par M. Hall, qui n'étoit point encore fait aux manières orientales.

Le Jemadar, qui étoit cet Hyat-Sahib, si fameux dans la guerre qu'Hyder-Aly faisoit alors aux Anglois, com-

mença à me faire différentes questions. Il me demanda qui j'étois , quelle étoit ma profession , de quelle manière j'avois pénétré dans les Etats d'Hyder-Aly? Les réponses que je lui fis , parurent le satisfaire. Il s'informa de ce qui se passoit en Europe; voulut connoître le nombre des troupes qui avoient été embarquées cette saison, pour passer dans l'Inde; il entra dans de grands détails sur la nature et les succès de la guerre d'Europe, et spécialement sur les ressources de notre Compagnie des Indes. Je fus circonspect et réservé dans mes réponses; en même temps, je m'efforçai de donner à tout ce que je disois un air de candeur, qui parut lui inspirer beaucoup de confiance.

Le Jemadar passa ensuite à un autre sujet: il vanta la grandeur et la puissance de son maître Hyder - Aly, exagérant cette puissance, l'étendue et la richesse de ses possessions; il vanta le nombre de ses troupes, ses talens militaires, son vaste génie, son habileté pour gouverner autant que pour conquérir les nations; il s'étendit principalement sur ses qualités du coeur, sur

sa générosité, sa bienfaisance, sa magnanimité.

Après avoir cherché à m'inspirer une haute idée de son maître, il me fit considérer la folie et l'inutilité des efforts que pouvoit faire le Gouvernement anglois, contre son irrésistible puissance qu'il comparoit avec une emphase orientale, à la mer, à une tempête, à un torrent, à la course du lion : il me raconta les victoires qu'il avoit remportées sur les Anglois ; victoires dont je n'avois jamais entendu parler, et auxquelles je ne crus pas. Il finit par déclarer qu'Hyder-Aly étoit déterminé à chasser de l'Indostan, tous les Européens, trop foibles pour tenir long-temps contre les forces immenses qu'il se dispoit à faire marcher contre eux. Cette partie du discours d'Hyat-Sahib, présente un contraste assez divertissant, avec les événemens qui ont terminé cette guerre.

Ayant donné ordre qu'on étendit un tapis sous mes pieds, il m'invita à m'approcher de lui, et à lui parler sans réserve, me faisant entendre que l'événement qui m'avoit fait aborder dans un pays soumis à son empire, feroit ma fortune et mon bonheur.

Je

Je ne savois à quoi attribuer tant d'amitié; mais il paroît qu'Hyat-Sahib avoit appris, par les Sypoyes détenus prisonniers, que j'étois le fils du Capitaine Campbell, qu'il connoissoit de réputation; et comme le grade militaire est, dans ce pays, le seul titre qui donne de la considération, Hyat-Sahib crut me devoir beaucoup plus d'égards qu'il n'en eût eu pour le fils d'un cultivateur ou d'un négociant anglois.

Après une heure d'audience, Hyat-Sahib me congédia avec toutes les marques d'honneur, qui sont en usage dans ce pays, envers les personnes que l'on révère et que l'on considère le plus. Je fus conduit dans la tour; les gardes qui m'accompagnoient me félicitèrent de la bonne opinion que le Jemadar avoit conçue de moi; et ne voulant point me laisser ignorer, ce qu'ils considéroient comme une faveur spéciale, ils me donnèrent à entendre que bientôt j'occuperois un emploi important dans l'armée d'Hyder-Aly.

Ils ne pouvoient rien m'annoncer qui pût m'affliger davantage; je voyois d'avance dans quelle position critique j'allois me trouver. J'étois bien déter-

miné à ne point prêter l'oreille aux offres qu'on pourroit me faire, quelque brillantes qu'elles pussent être; j'aurois mieux aimé endurer mille morts, que de prendre les armes contre ma patrie. Je regardois d'ailleurs Hyder-Aly comme un tyran féroce, dont je détestois les principes, et pour qui j'avois le plus grand mépris. Je prévoyois d'un autre côté, que si je refusois d'entrer à son service, je ne manquerois pas d'être sacrifié à son ressentiment, ou d'être condamné à une prison perpétuelle, séparé pour toujours de mes parens, de mes amis, et de tout ce que je pouvois avoir de cher dans la vie.

Le Jemadar m'avoit fait servir un excellent souper; quoiqu'il y eût longtemps que je n'eusse pris aucune bonne nourriture, je ne pus toucher à aucun des mets qu'on me présenta. Je n'avois l'esprit occupé que de l'affreuse idée de servir sous un maître tel qu'Hyder-Aly. Cependant, M. Hall et moi, nous fumes séparés des Lascars, qu'on relâcha pour les employer à des travaux publics.

Arrivés dans la tour, on nous plaça sous une voûte ouverte de toutes parts,

dans laquelle étoient rassemblés beaucoup d'autres prisonniers; on nous apporta un tapis et des oreillers; nous fîmes observer que nous avions des besoins plus pressans. On nous répondit que, conformément à l'usage du pays, il n'étoit pas possible de nous rien donner de plus pour le moment; mais que par la suite, on ne nous laisseroit manquer de rien.

On nous alloua une paye de dix sols par jour, pour notre entretien. Nous étions gardés, ainsi que les autres prisonniers, par des Sipoyes, à qui nous laissions le soin d'acheter tout ce qui nous étoit nécessaire pour notre nourriture.

Cette garde étoit changée toutes les semaines, parce qu'on craignoit qu'il ne se tramât quelque intrigue entre les prisonniers et les Sipoyes.

Deux ou trois jours après, Hyat-Sahib m'envoya chercher et me reçut avec encore plus d'amitié, que la première fois que j'avois paru devant lui. Il me donna du thé, deux ou trois chemises, un habit à demi usé, deux paires de culottes, dépouilles de mes malheureux compagnons

d'infortune, qui avoient péri avec notre navire, et dont les cadavres avoient été poussés par les flots sur le rivage. Après cela, il me congédia, en me disant, que dans peu de jours, il me feroit une proposition, qui, si j'y accédois, rendroit mon sort digne d'envie.

CHAPITRE VIII.

Comment Hyat-Sahib gagne la faveur d'Hyder-Aly. — Il propose au capitaine Campbell d'entrer au service de ce Nabab. — Brillantes offres qui lui sont faites. — Elles sont refusées. — Affreux traitemens qu'il éprouve. — Motifs qui déterminèrent M. Hall à passer dans l'Inde. — Son père perd sa fortune. — Ses adieux à Miss... — Suite de cette séparation. — Le capitaine Campbell cherche à se sauver de sa prison.

LE jour même, où Hyat-Sahib m'avoit fait de si magnifiques promesses, on vint me chercher: je croyois que j'allois paroître devant Sahib lui-même, et je tremblois d'avance à l'idée de la proposition qu'il m'alloit faire. Je fus bien agréablement surpris, quand on m'apprit qu'on me conduisoit chez un de ses principaux officiers. Celui-ci me reçut avec beaucoup de bonté, me fit asseoir près de lui, et commença à me parler d'Hyat-Sahib, dans les termes les plus pompeux; il me vanta toutes ses brillantes qualités, et sur-tout l'im-

mense crédit dont il jouissoit auprès d'Hyder-Aly son maître.

Hyat-Sahib, ajouta-t-il, ne doit qu'à lui-même son élévation et sa fortune. Il est né dans une des provinces du Malabar qui ont été conquises par Hyder-Aly, et qui font aujourd'hui partie de ses vastes domaines. Il n'avoit alors que onze à douze ans, et promettoit déjà toutes ces heureuses qualités qui l'ont illustré depuis. Hyder-Aly, qui avoit de la pénétration et qui savoit connoître les hommes, prévit que si les talens naissans de cet enfant étoient cultivés il pourroit rendre un jour de grands services à l'Etat; Il l'adopta pour son fils, prit le plus grand soin de son éducation et lui témoigna toute la tendresse d'un père. Hyder-Aly ne fut point trompé dans son attente; il ne trouva jamais de sujet plus fidelle et plus zélé, et les talens qu'Hyat-Sahib déploya par la suite, surpassèrent encore ses espérances.

Je ne devinois point quel pouvoit être le motif de tant de louanges prodiguées à Hyat-Sahib, par cet officier: mais enfin, me regardant en face, d'un air de triomphe, comme s'il alloit m'annoncer une nouvelle qui dût me com-

bler de joie; c'est l'intention d'Hyat-Sahib, me dit-il, de vous attacher au service de son maître, et de vous donner le commandement de cinq mille hommes.

Je ne pus entendre une proposition de cette nature, sans la plus vive indignation. Le rang où j'étois né, les principes qu'on m'avoit inspirés dès mon enfance, ne me permettoient pas de transiger avec l'honneur. Cependant, je gardai un instant le silence, pour ne point laisser apercevoir mon trouble; puis je lui dis avec fermeté, que jamais je n'accepterois l'offre qu'il me faisoit. Il me témoigna combien il étoit surpris de me voir refuser un emploi qu'il regardoit comme une des plus insignes faveurs qu'Hyder-Aly pût m'accorder. Je lui expliquai mes raisons du mieux que je pus; il parut les écouter avec beaucoup d'attention: il ne perdit pas pour cela l'espérance de me gagner; il me dit, en me quittant, qu'il trouveroit les moyens de vaincre ma résistance.

Il me fit reconduire à ma prison, où je racontai à M. Hall, tout ce qui s'étoit passé. Après avoir réfléchi sur les suites que mon refus

pouvoit avoir, nous jugeames que je devois m'attendre à passer par les plus rudes épreuves. Mais j'éprouvai en cette occasion qu'une injuste persécution produit presque toujours un effet contraire à celui qu'elle se propose; elle donne à l'ame une nouvelle force, une nouvelle énergie; et c'est lorsqu'elle est portée au dernier excès, qu'elle nous fait plus facilement triompher des mêmes obstacles qui, dans d'autres momens, nous auroient paru insurmontables.

En effet, je sentis en moi-même une sorte d'enthousiasme qui m'avoit été inconnu jusqu'alors; j'envisageai dans l'avenir, avec une sorte de volupté, tous les maux qui m'étoient préparés; la mort même ne me causoit point d'effroi; je mettois ma gloire à sceller de tout mon sang, mon attachement à mon pays et aux principes que j'avois sucés avec le lait. Non, mon cher Hall, m'écriai-je, jamais mon nom ne sera souillé par aucune tache; je me montrerai toujours digne du sang qui coule dans mes veines, et de la glorieuse profession que j'ai embrassée; ni les souffrances les plus aiguës, ni tous les trésors de l'Inde, ne me feront jamais dé-

vier du sentier de l'honneur. Sans doute, je serai malheureux; mais je ne serai pas vil, et je jouirai encore de l'estime de mes compatriotes. En effet, je m'étois armé d'un tel courage, j'avois pris une si ferme détermination, que je me sentois élevé au-dessus de toutes les craintes, et prêt à défier tous les supplices que le tyran eût pu imaginer pour me faire changer de résolution.

Cependant M. Hall et moi, nous sentions que chaque jour nos forces s'épuisoient de plus en plus; la santé de M. Hall sur-tout étoit singulièrement altérée par les fatigues et les privations qu'il avoit essayées; mais spécialement par la dysenterie dont il avoit été atteint au sortir du navire. L'état de dépérissement et de langueur où il se trouvoit, devenoit de jour en jour plus affligeant. J'avois conçu pour ce jeune homme une tendre affection; il étoit en effet doué des plus heureuses qualités; il joignoit beaucoup de caractère et de fermeté aux manières les plus douces et les plus engageantes; toutes les douleurs de l'esprit et du corps dont il étoit accablé, ne lui avoient jamais arraché un soupir; je partageois ses peines comme si elles m'eussent été per-

sonnelles, et je puis dire que le spectacle de cette tranquille résignation au milieu des plus dures souffrances, fut la plus rude épreuve que j'eus à soutenir pendant tout le temps de ma captivité.

Tout ce qui se passoit sous nos yeux dans la prison où nous étions détenus, n'étoit guère propre à nous distraire de nos lugubres pensées; près du lieu qui nous avoit été assigné, le commandant du fort tenoit ce qu'il appeloit une cour de justice. C'étoit là que, par l'appareil des supplices les plus recherchés, l'on forçoit les malheureux qu'on amenoit à toute heure du jour, à révéler l'endroit où l'on supposoit qu'ils avoient caché leurs trésors; les procédés qu'on employoit étoient aussi perfides qu'atroces; on commençoit par des caresses, puis on passoit à un examen rigide; on mettoit enfin en usage tous les raffinemens de cruauté qu'on pouvoit imaginer.

Du nombre de ces victimes, se trouvoit un des premiers personnages de la cour du Nabab du Missour, dont les états avoient été envahis par Hyder-Aly; c'étoit l'ancien gouverneur du Biddanore; on le soupçonnoit d'a-

voir accumulé de grandes richesses; c'est ce qui fut la cause de sa perte; il fut jeté dans les fers et exposé à toute sorte d'outrages; on le fit passer plusieurs fois par l'épreuve du feu; mais au milieu des tourmens qu'on lui fit subir, ce malheureux vieillard, ainsi que ses autres compagnons d'infortune, déployèrent la plus héroïque fermeté; rien ne pouvoit égaler leur courage, si ce n'est l'atroce fécondité de leurs bourreaux à inventer sans cesse de nouveaux supplices.

M. Hall, malgré ses souffrances, commençoit à se rétablir; sa santé étoit dans un meilleur état; le plaisir que j'en ressentis me donna à moi-même de nouvelles forces; nous cherchions à nous donner mutuellement quelque consolation; nous nous efforcions de nous distraire par des idées plus gaies et plus riantes; mais la douce liberté n'habitoit point dans notre séjour, et toutes les charmantes illusions qu'elle seule fait naître, n'y pouvoient guère avoir d'accès.

Cependant nous nous traçames un plan de conduite que nous crumes propre à apporter quelque adoucissement à nos peines; nous primes à cet effet

différentes résolutions; nous nous engageames réciproquement à ne jamais nous plaindre de notre destinée, à n'envisager que le sort plus rigoureux auquel d'autres que nous pouvoient être enchaînés, à rappeler près de nous l'espérance, ce seul et dernier bien des malheureux, à ne parler dans nos entretiens que d'objets qui pussent nous amuser ou nous distraire; mais ce qui arrive presque toujours, nous éprouvames souvent l'impossibilité de nous conformer aux mesures de sagesse que nous avions adoptées.

M. Hall, jeune homme plein d'ardeur, de courage, témoignoit une fermeté que je ne cessois d'admirer; cependant malgré son stoïcisme et sa tranquillité apparente, il m'étoit facile d'apercevoir que son coeur étoit secrètement en proie à quelques peines cuisantes; unis comme nous l'étions par le malheur et par l'amitié, je lui portois trop d'intérêt pour ne point désirer connoître le sujet du chagrin qu'il ne pouvoit dissimuler. Je le conjurai de s'ouvrir à moi; il me répondit avec sa douceur ordinaire, qu'en effet des souvenirs bien amers empoisonnoient tous les instans de sa vie; mais qu'il avoit

eru devoit les renfermer jusqu'ici en lui-même, pour ne point contrister la tendre amitié qu'il savoit que j'avois pour lui; cependant puisque vous le désirez, ajouta-t-il, je veux vous ouvrir mon coeur sans réserve, et vous plaindrez un ami qui sans doute étoit digne d'une meilleure destinée.

J'étois bien loin de prévoir, mon cher Campbell, que jamais je serois réduit à l'état de misère et d'abandon où vous me voyez; je semblois être né pour jouir du bonheur le plus pur qu'il soit donné à l'homme de goûter dans cette pénible carrière de la vie. Je n'avois à penser à mon réveil qu'aux plaisirs toujours nouveaux que chaque jour venoit m'offrir; jamais la nuit, la plus légère inquiétude ne troubloit la douceur de mon repos; des parens qui ne vivoient que pour moi, des amis dont j'étois chéri, une jeune personne à qui j'avois voué toute ma tendresse; tout conspiroit à me rendre le plus heureux des hommes. O mon cher Campbell! je ne puis penser à cette femme adorée sans la plus vive émotion. Non, jamais le ciel ne fit rien de plus parfait; grâces, talens, esprit, beauté; la nature lui avoit tout prodigué.

Pardonnez, mon ami, aux larmes que vous me voyez répandre; je sais que vous partagez toutes mes peines; mais celles-ci sont pour moi seul; vous ne me plaindrez jamais assez, puisque vous n'avez point connu celle qui me cause aujourd'hui tant de chagrin.

Mon père étoit né avec de la fortune et avoit reçu une excellente éducation; il étoit généreux sans prodigalité et charitable sans ostentation; il passoit pour le plus attentif des époux, pour un ami zélé et sincère, et je puis attester que c'étoit le meilleur des pères. Son affection pour moi ne pouvoit être égalée que par celle que la plus tendre des mères ne cessoit de me témoigner. J'étois l'objet de toutes leurs pensées. Sous peu d'années je me montrai digne de tous les soins qu'ils avoient eus de mon enfance; je leur étois devenu si cher qu'ils ne paroisoient tenir à la vie que par l'amour qu'ils me portoient.

Voulant donner à mes talens naisans tout le développement dont ils étoient susceptibles, ils n'épargnèrent rien pour mon éducation; ils me donnèrent des maîtres dans tous les genres; les progrès que je faisois n'échap-

poient point à leur sollicitude, et ils jouissoient déjà par avance de la gloire et des honneurs dont l'avenir embellissoit, à leurs yeux, ma brillante carrière. Sans doute de si flatteuses illusions devoient facilement trouver place dans l'esprit d'un père aussi tendre. Mais ô père respectable ! vous ne pouviez prévoir, et puissiez-vous l'ignorer toujours, quelle sorte d'honneurs et de gloire m'étoit réservée ! puissiez-vous n'être jamais instruit de tous les maux que ma fatale destinée me préparoit ! Car je n'en puis douter, cette affreuse nouvelle vous donneroit le coup de la mort et vous précipiteroit avant le temps dans le tombeau.

Mes premières années s'écoulèrent avec la rapidité de l'éclair, exemptes de ces peines cuisantes qui marquent presque toujours dès le berceau, les pas de l'infortune.

Au calme profond dont j'avois joui jusqu'alors, succéda la saison des orages ; mon coeur s'ouvrit à des sensations qui lui avoient été inconnues jusqu'alors ; j'éprouvai les délicieuses peines de l'amour. Je cachai longtemps la flamme secrète dont j'étois atteint ; j'eus enfin le courage d'en

faire l'aveu; la jeune personne qui en étoit l'objet, avoit la franchise et la candeur en partage; elle écouta avec intérêt la déclaration que je lui fis de mon amour; et s'élevant au-dessus des petites ruses de son sexe, elle me fit l'aveu qu'elle partageoit les sentimens que je lui exprimais; mon bonheur étoit à son comble, la pureté de nos sentimens étoit le gage de l'estime réciproque qui les avoit fait naître; contens d'aimer et d'être aimés, tous nos jours s'écouloient dans des plaisirs sans trouble et sans amertume.

Comme je devois hériter d'une assez grande fortune, mon père dirigea mon éducation vers les études du barreau, plutôt pour donner de la force et de l'étendue à mon esprit et m'ouvrir la porte aux emplois, que pour m'en faire une profession lucrative; on me plaça dans une université; mes études finies, je me disposais à commencer mes voyages; un incident imprévu détruisit tout-à-coup mes premiers projets et fut la première cause de tous les malheurs qui m'ont conduit à l'état d'infortune où je me trouve.

Peu de mois avant mon départ pour l'Inde, je m'aperçus que mon père avoit

depuis quelque temps un air pensif et mélancolique; un jour il me conduisit dans son cabinet; là, il me prit la main, et me regardant en face, il me demanda d'un ton qui trahissoit la violente agitation de son ame, si je me sentois assez de fermeté pour entendre la nouvelle du plus grand des malheurs; je fus saisi du trouble avec lequel il me faisoit cette question. Je lui répondis qu'il pouvoit parler sans crainte; il me demanda ensuite si je l'aimois assez pour lui pardonner, dans le cas où il en seroit la cause. Vous pardonner, m'écriai je, ô le plus adoré des pères! est-ce envers moi, envers un fils qui vous est tout dévoué, que vous devez employer un aussi étrange langage? Achevez de parler, je vous en conjure, l'inquiétude où vous me laissez m'est mille fois plus insupportable que tous les revers que vous pourriez m'annoncer.

Il me dit alors qu'il s'étoit engagé dans une entreprise qui devoit, selon toute apparence, doubler sa fortune, mais qui n'ayant point eu de succès, l'avoit au contraire entraîné dans d'immenses pertes, et réduit tout-à-coup au plus déplorable dénuement. Il ajouta

qu'il n'avoit point la force de me communiquer, pour le moment, plus de détails; mais que dans peu, j'en serois instruit.

Malgré la peine que je ressentis en apprenant cette désastreuse nouvelle, je m'efforçai de la cacher à mon père, et de marquer au contraire le même sang froid que si je n'en avois été nullement affecté. Je vis avec plaisir que mon apparente fermeté étoit pour lui une sorte de consolation. Je le conjurai de ne point souffrir qu'une perte qui étoit de nature à être réparée, portât atteinte à son repos ou à sa santé. J'observai que dans le revenu seul que je tirois d'un bien dont un de mes parens m'avoit fait donation, nous trouverions abondamment de quoi pourvoir à nos besoins.

Après avoir rassuré ce bon père, par tous les motifs que ma tendresse pour lui put me suggérer, je pensai aux suites que cet événement pouvoit avoir pour moi-même, et au parti que j'avois à prendre pour m'en garantir. Le premier intérêt qui m'occupa, fut celui de mes amours. Devois-je entraîner, dans mon malheur, une femme que j'ai-

mois plus que la vie? Cette idée me paroissoit horrible; mais hélas! pouvois-je me déterminer a renoncer à tout ce qui avoit fait jusqu'alors le charme et le bonheur de ma vie? Je ne savois trop à quel parti m'arrêter; mon esprit flottoit dans une irrésolution que rien ne pouvoit fixer. Enfin, je me déterminai à instruire Miss . . . des revers que nous venions d'éprouver, et de la ferme résolution que j'avois prise de ne point souffrir qu'elle partageât mon infortune.

M. Hall, m'a dit cette adorable fille, ah! pouvez-vous me faire un pareil outrage? Avez-vous pu penser qu'il fût au pouvoir de la fortune, d'éteindre ou d'altérer les sentimens de l'éternel amour que je vous ai voué: non, je ne serois pas digne de vous, si cet amour n'étoit point à l'épreuve d'un si léger revers: oui, je veux, dès aujourd'hui, unir ma destinée à la vôtre; et si je vous sollicite de sceller cette union sans retard, ce n'est pas que j'appréhende que vos sentimens pour moi puissent changer; mais je ne veux pas qu'il vous reste le moindre soupçon, que jamais je consente à me séparer de vous. Si la fortune nous refuse ses faveurs, l'a-

mour et notre courage suffiront pour notre bonheur.

Je ne crus pas pouvoir accéder à des offres aussi généreuses, sans manquer au devoir et à l'honneur : déjà mon parti étoit pris, et je n'attendois plus qu'un moment favorable pour le mettre à exécution.

Dès que je crus mon père en état de m'entendre, je lui fis part du projet que j'avois formé de passer dans l'Inde, pour rétablir ma fortune. J'étois sûr qu'il approuveroit mes motifs ; mais pourroit-il se résoudre à me voir éloigner de lui ? C'étoit mettre le comble à son infortune, c'étoit lui ôter le seul objet de consolation qui pût adoucir ses peines. Je lui fis considérer combien il me seroit facile de recouvrer la fortune que nous avions perdue, avec toutes les ressources que je devois trouver dans les nombreux amis qu'il avoit déjà dans l'Inde, et dans ceux que je m'y ferois moi-même. Je lui fis entrevoir qu'avec tant de moyens, je devois compter sur les plus rapides succès, et qu'ainsi mon absence ne pouvoit être de longue durée. Cette dernière considération acheva de le déterminer.

» Quoi qu'il m'en coûte de me séparer de toi, me répondit ce bon père, tu ne me feras pas le reproche, que j'aye pu être un obstacle à ton bonheur: puisse la fortune t'être aussi favorable qu'elle m'a été contraire! Mais n'oublie point combien tu me fus cher, et ne me ravis point le plaisir de te serrer dans mes bras, avant que mes sens ayent été entièrement glacés par les chagrins et les années. »

Je ne pouvois différer plus long-temps d'instruire Miss... de notre prochaine séparation. Je n'entreprendrai point de vous décrire l'affreuse scène qui marqua nos adieux. Ah! mon cher Campbell, ce jour de deuil et de douleur, ne sortira jamais de ma mémoire. Puis, mettant la main sur son coeur, tandis que des ruisseaux de larmes découloient de ses yeux; c'est ici, ajouta-t-il, que ce souvenir poignant me déchire jour et nuit, et j'espère que bientôt il me délivrera d'une vie importune, que je ne puis plus supporter.

Après avoir préparé ce qui étoit nécessaire pour mon voyage, et fait, avec mes parens, le partage du peu de bien que je possédois, je mis à la voile pour l'Inde. Un seul objet faisoit toute

ma consolation, c'étoit le portrait dont Miss... m'avoit fait présent à mon départ: souvent je le couvrois de mes baisers et de mes larmes; je le portois suspendu sur mon coeur; et si je périssois, je voulois du moins, jusqu'à mon dernier moment, le tenir pressé contre mon sein.

A l'instant où je mis le pied sur cette terre inhospitalière, de féroces satellites m'ont ravi ce portrait chéri: je ne le possède plus, et je sens que je ne pourrai survivre à la perte d'un bien si précieux; la mort pourra seule mettre un terme à ma douleur, et cet heureux moment n'est point éloigné. Oui, c'est ma plus douce espérance, qu'un jour au moins je serai réuni à cette chère moitié de moi-même, et qu'une félicité que les caprices du sort ne pourront plus altérer, sera le prix de l'amour le plus pur et le plus malheureux.....

On me fit bientôt reparoître devant le même officier qui m'avoit déjà intimé les intentions de Hyat-Sahib: il me demanda si j'avois réfléchi sur l'importance des offres qu'il m'avoit faites, et sur le suites qu'un refus obstiné de ma part pourroit avoir. Il m'observa que

ce n'étoit point une médiocre faveur, qu'un emploi qui mettoit cinq mille hommes à mes ordres, et que les premiers Rajahs de l'empire seroient jaloux de posséder.

Je répondis que j'étois pleinement convaincu de toute l'importance du poste qu'on vouloit me confier; mais, ajoutai-je, Hyder-Aly, étant depuis long-temps l'ennemi déclaré de mon pays, je ne puis l'accepter sans me déshonorer. Je sais que quelques-uns de mes compatriotes, séduits par les promesses et les faveurs d'Hyder-Aly, ont eu la lâcheté de quitter leurs drapeaux, pour s'engager à son service; mais je ne suivrai point leur exemple: ce que je dois à mon nom, au sang dont je suis sorti, et plus que tout cela, les principes que je me suis faits, et dont je ne me départirai jamais, ne me permettent point d'accéder à vos propositions. J'en appelle à Hyat-Sahib lui-même; Hyder-Aly seroit-il prudent de confier un emploi de cette importance à un homme qui, pour un vil intérêt, auroit pu se déterminer à trahir tous ses devoirs et à porter les armes contre sa patrie?

Malgré ces représentations, Hyat-

Sahib ne s'en montra pas moins ardent à employer tous les moyens de persuasion qu'il put imaginer pour me faire changer de résolution; mais tous ses efforts furent inutiles: l'attachement que je portois à mon pays et à ma famille, l'emporta sur toute autre considération; je lui intimai mes intentions, d'un ton à lui persuader que ma détermination étoit irrévocable.

Ne pouvant rien gagner par les promesses, Hyat-Sahib eut recours aux menaces; chaque jour on me retranchoit quelque chose de ma ration ordinaire; on me resserra plus étroitement; puis on m'attacha à un arbre, par une corde qu'on me passa autour du cou: tous ces mauvais traitemens, au lieu d'ébranler mon courage, ne firent que me raffermir dans la résolution que j'avois prise.

M. Hall partageoit toutes mes peines; l'intérêt qu'il y prenoit, me les rendoit moins sensibles; une seule réflexion nous consolait, c'est que notre malheureuse destinée n'étant connue ni de nos parens, ni de nos amis, leur bonheur du moins n'étoit pas troublé par les souffrances qu'on nous faisoit essayer.

Plu-

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, sans que rien changeât à notre situation; nous prêtions l'oreille aux rapports contradictoires qu'on faisoit circuler, sur les victoires remportées tantôt par les Anglois, tantôt par les troupes d'Hyder-Aly; nous ne trouvions de consolation que dans nos propres réflexions, et dans notre attention réciproque à nous encourager et à nous distraire: à toutes nos peines se joignoit encore l'affligeant spectacle de tous les mauvais traitemens qu'on faisoit essuyer aux malheureux prisonniers qu'on avoit enfermés avec nous; leur nourriture leur étoit le plus souvent soustraite, tantôt par l'avarice de leurs gardiens, tantôt par le caprice des chefs: il s'en trouvoit cependant, parmi ces gardiens, qui marquoient de la commisération et de l'humanité, on avoit défendu de nous donner des plumes, de l'encre et du papier; on ne nous permettoit que très-rarement de nous raser, et de changer de linge. Cependant pour ne point nous laisser exposés aux injures de l'air, on nous construisit une espèce de petite cellule, qui, étant étroite et hu-

mide ne servit qu'à rendre notre situation encore plus douloureuse.

Dans un noir cachot, pratiqué en face de notre cellule, se trouvoit enfermé l'ancien gouverneur du Bidanore: nous étions parvenus à nous entendre par signes, et à nous communiquer ainsi toutes nos pensées. Comme il étoit du pays, il lui étoit plus facile de se mettre au courant de toutes les nouvelles, et il ne nous laissoit rien ignorer de ce qui pouvoit intéresser les malheureux Européens, qu'il avoit pour compagnons d'infortune: nous trouvâmes aussi le moyen de nous faire tenir des lettres, par les Sipoyes que nous avions alternativement pour gardiens.

Quelques lueurs d'espérance vinrent réchauffer nos esprits abattus. Je conçus qu'il ne seroit pas impossible de m'évader, et même de nous créer un parti dans la ville. Je savois qu'Hyder-Aly, ainsi qu'Hyat-Sahib étoient abhorrés, et que la crainte seule empêchoit le mécontentement général d'éclater. J'avois appris que l'ancien commandant du Bidanore étoit aimé, et que le souvenir de sa première élévation lui conservoit encore beaucoup d'amis et

de partisans. Dans notre prison se trouvoit un grand nombre de Sympoyes, avec leurs officiers, dont quelques-uns avoient été attachés au régiment que j'avois commandé comme auxiliaire du Nabab d'Arcot; enfin, j'avois entendu dire, qu'il n'y avoit pas de prison dans le monde connu, d'où un Anglois n'eût trouvé le moyen de se sauver.

Rempli de ces idées, je résolus de sonder les officiers Sympoyes, et de m'instruire par eux, s'il n'étoit pas possible de trouver quelques moyens d'évasion. La nature a donné à l'homme un si ardent amour pour la liberté, et une telle horreur pour toute espèce d'esclavage, que je les trouvai tous disposés à me seconder; je commençai à me flatter que le moment n'étoit peut-être pas éloigné, où je pourrois me venger de mes tyrans, et leur faire maudire le jour où les orages nous avoient jetés sur leurs côtes.

Après avoir ainsi sondé l'intention de tous ceux que je croyois n'être pas éloignés d'entrer dans mon projet, il me restoit à trouver les moyens de le mettre à exécution. Cette partie de l'entreprise présentoit toutes sortes de

difficultés ; il falloit user de la plus grande adresse et de la plus profonde dissimulation, pour tromper la vigilance de nos gardiens ; le moindre changement dans nos habitudes et dans nos liaisons pouvoit leur donner l'éveil et leur inspirer des soupçons ; cependant il falloit se communiquer et délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre ; il falloit connoître le fort et toutes ses issues ; recueillir et concerter toutes les idées pour asseoir un plan qui offrit quelque espérance de succès ; autrement on ne pouvoit rien tenter sans courir les plus grands risques. Mr. Hall et moi nous tinmes plusieurs fois conseil sur les mesures qu'il y avoit à adopter ; nous imaginames divers plans que nous désapprouvames successivement, sans pour cela perdre courage.

Je crus que je pourrois tirer beaucoup de lumières de l'ancien gouverneur de Bidanore, qui, ayant été commandant de la place, devoit connoître l'esprit qui y régnoit. Je le mis dans la confiance du projet que nous avions conçu, et le

priai de nous aider de ses conseils ; tout étoit déjà arrangé à notre satisfaction et paroissoit nous promettre le plus heureux succès, lorsqu'un événement survint qui détruisit tout-à-coup nos espérances.

CHAPITRE IX.

Le projet d'évasion est détruit. — Le capitaine Campbell est chargé de fers. — Mort de M. Hall. — Circonstances affreuses de cette mort tragique. — On refuse de l'inhumer. — Mouvements extraordinaires dans la prison. — Apparition des Anglois sur la côte. — Le capitaine Campbell sort de sa prison.

TANDIS que je nourrissois dans mon coeur l'espoir d'être bientôt délivré de ma captivité, une troupe de Sipoyes pénétrèrent, au milieu de la nuit, dans notre cellule, nous chargèrent de fers, et nous attachèrent ensemble, M. Hall et moi, en nous passant un anneau au pied.

La vue de ces fers, les précautions extraordinaires dont ces Sipoyes paroisoient s'environner, me comblèrent de surprise et d'effroi. L'officier qui les commandoit paroissoit troublé; il nous regardoit avec une sorte d'intérêt et des larmes couloient de ses yeux: je jugeai, par la célérité qu'on avoit mise dans l'exécution de cet ordre, qu'on

craignoit de la résistance de notre part; la tristesse dont l'officier paroissoit pénétré, nous annonçoit assez qu'on avoit pris à notre égard quelque sévère détermination.

Un événement aussi extraordinaire qu'inattendu, abattit pour le moment mon courage; le dépérissement rapide de la santé de M. Hall rendoit ma situation encore plus déplorable; mais mon imagination saisissant avec empressement tout ce qui lui présentoit les moindres lueurs d'espérance, je sentis bientôt ma fermeté renaitre, en apprenant que les Anglois avoient fait une descente sur la côte de Malabar.

Telle est l'influence des sensations de l'ame sur le système animal, que cette nouvelle parut rendre pour un instant la santé à M. Hall; mais, privé de remèdes et même d'une nourriture suffisante pour seconder les efforts de la nature, il retomba bientôt dans son premier état, et sa maladie faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Dans l'état de langueur où il se trouvoit, il avoit besoin d'un traitement soigné, d'une nourriture choisie; le thé que Hyat-Sahib n'avoit donné étoit épuisé;

une mince portion de riz bouilli, ou un morceau de poisson desséché, ou d'une viande corrompue étoient les seuls mets qui nous étoient servis. Un règlement barbare de la prison ne nous avoit point permis de nous faire raser depuis que nous avions été mis aux fers, et par un raffinement de cruauté, sans exemple, notre sommeil étoit interrompu toutes les demi-heures par un gardien qui venoit à grand bruit frapper sur nos fers avec une espèce de marteau, comme pour examiner si nous n'avions pas essayé de les briser. Ainsi le sommeil sembloit n'appesantir momentanément nos paupières fatiguées que pour nous préparer sans cesse à de nouvelles horreurs.

Le pauvre M. Hall approchoit de sa fin à grands pas; toutes les instances que je pus faire auprès des officiers de la prison, pour lui procurer quelques douceurs, furent rejetées avec une cruelle indifférence ou avec le silence du mépris. Nos féroces gardiens étoient déterminés à ne mettre aucun terme à leur barbarie, et mon aimable ami étoit destiné à expirer dans les angoisses de la plus horrible infortune et du plus affreux dénue-ment.

Je fus néanmoins touché de l'humanité que lui témoigna un pauvre Sipoye un soldat grossier, tandis qu'il ne trouvoit chez le commandant et les officiers que la plus cruelle insensibilité. Hyat-Sahib, cet homme riche et puissant, ce gouverneur d'une province opulente, lui refusoit les plus légers secours au moment où il alloit exhaler le dernier soupir, et un malheureux Sipoye retranchoit de sa ration journalière pour le secourir; de son propre mouvement, et au péril de sa vie, ce Sipoye nous acheta un peu d'huile et une lampe qui servirent à éclairer les dernières nuits que j'avois à passer avec mon ami.

L'homme recueille à sa dernière heure le fruit de tout le bien qu'il a fait dans sa vie. C'est une vérité que la philosophie enseigne et que l'expérience démontre; aussi M. Hall n'eut-il jamais tant de fermeté qu'au moment où les angoisses, précurseurs de la mort, lui annonçoient la dissolution prochaine de son être. Les scènes d'horreur qui l'environnoient, ne lui inspiroient aucun effroi; la paix de son ame se manifestoit par la douce fermeté qui brilloit dans tous ses traits, jamais la vertu malheureuse triomphant des horreurs de la mort

et de l'atroce férocité des hommes, n'offrit un plus sublime et plus touchant spectacle.

Un quart d'heure avant sa mort, il parla sur divers sujets avec tant de force et de chaleur, qu'on eût dit qu'il étoit inspiré. Il sembloit que plus son corps s'affoiblissoit, plus son esprit acquéroit de lumières et d'étendue. Pendant ce temps il me serroit les mains; après avoir parlé quelque temps, il me dit que déjà ses jambes étoient glacées et qu'il sentoit sa dernière heure approcher; il remercia Dieu de lui avoir conservé jusqu'à son dernier moment, la force de converser librement avec son meilleur ami, et de lui faire entendre quelques paroles de consolation.

Ah! mon cher Campbell, s'écria-t-il, en me serrant de ses mains défaillantes, je vous laisse en proie à bien des maux; au milieu de nos cruelles infortunes, la mort est une véritable faveur; ah! si ma triste fin pouvoit adoucir la férocité de nos bourreaux et contribuer à vous les rendre plus favorables! Mais non, nos souffrances sont des plaisirs trop doux pour ces tigres altérés de sang. O mon cher Campbell! je ne regretterois point

la vie, si du moins j'espérois qu'un jour, échappé à vos fers, il vous fût permis de revoir vos amis et vos proches; ah! si vous avez ce bonheur, vous instruirez ma famille de ma mort; mais vous lui cacherez les circonstances affreuses qui l'ont accompagnée; vous direz à ces parens chéris combien je les ai toujours révéres; si vous rencontrez aussi celle...., dites-lui combien elle me fut plus chère, mille fois plus chère que la.... Se tournant alors péniblement vers moi, il fit un dernier effort pour me serrer la main. Tout à-coup il s'écrie : Campbell, ah! mon cher Campbell, c'en est fait! Il expire au même instant, sans jeter un seul soupir.

Quoique je m'attendisse depuis longtemps à la mort de M. Hall, je ne l'avois cependant encore considérée que sous le rapport de ses infortunes et de ses malheurs; il n'eut pas plutôt fermé les yeux, que je sentis toute la perte que j'avois faite. Mon ami, me disois-je, est enfin délivré pour toujours des maux de la vie; seul en proie à toute la barbarie de nos bourreaux, je n'ai plus d'ami qui, en partageant mes peines, m'aide à en supporter le poids: je portai envie à son sort et j'invoyai la mort, comme mon uni-

que asile contre les nouvelles souffrances que le destin me réservoir.

Le matin, on instruisit le commandant du fort de la mort de M. Hall; je demandai qu'on ne perdît point de temps pour l'inhumer; car sous ce climat brûlant, les corps une fois privés de la chaleur vitale, sont tout-à-coup atteints de la plus entière putréfaction. Les Sipoyes qui me gardoient, me répondirent que le commandant ne leur avoit pas encore fait connoître ses intentions; plusieurs jours se passèrent ainsi, sans que j'eusse reçu aucune réponse positive; cependant la putréfaction faisoit de rapides progrès sur le corps de M. Hall; ses chairs tomboient par lambeaux; ses entrailles avoient été en un instant dévorées par un essaim d'insectes; j'étois suffoqué par les exhalaisons putrides dont l'air étoit au loin infecté; le corps du malheureux Hall n'étoit plus qu'un squelette effrayant; je redoublai en vain mes instances pour qu'on brisât enfin les fers qui m'y tenoient attaché; c'étoit un raffinement de cruauté bien digne de mes bourreaux, de faire l'instrument de mon supplice, des restes inanimés d'un ami qui m'avoit été si cher.

Ma santé étoit singulièrement altérée, autant par ce nouveau genre de supplice que par les vives émotions que m'avoit causées le spectacle de la mort de M. Hall. Mon courage m'avoit entièrement abandonné; je n'avois plus d'appétit, et je regardois la mort comme le seul remède qui pût mettre un terme à mes maux.

Un jour cependant, l'ancien gouverneur du Biddanore me fit entendre par signes qu'il ne falloit pas perdre courage. J'aperçus dans le fort un mouvement et une agitation qui n'étoient point ordinaires. Les Sipoyes m'instruisirent qu'ils s'attendoient à chaque instant à recevoir l'ordre de marcher; je repris bientôt mes premières espérances; je roulai dans ma tête mille pensées diverses; je formai mille conjectures toutes sans suite et sans objet; deux jours après, le même mouvement reparut avec des caractères plus alarmans: la consternation étoit peinte sur le visage de tous nos gardiens; toutes les troupes de la citadelle se mirent en marche, et le commandant vint lui-même ordonner qu'on m'ôtât mes fers.

Dans le même temps, je vis un grand nombre de natifs, prisonniers comme

nous, que l'on emmenoit sous bonne escorte, nous nous fîmes nos adieux par un sourire significatif qui annonçoit l'espoir de nous revoir bientôt plus heureux. Mais que souvent nous sommes trompés par nos espérances, et que nous savons mal lire dans l'avenir ! Le malheureux vieillard avec qui j'avois lié une sorte de correspondance dans la prison, fut mis à mort le même jour par l'ordre du Jemadar, quoiqu'on n'eût trouvé aucun crime à lui reprocher. Ce fut le Jemadar lui-même qui m'instruisit de ce fait ; et, ce qui paroîtra plus étrange, il prétendit que l'usage constamment pratiqué à cet égard, dans les pays asiatiques, suffisoit pour le justifier d'une action aussi atroce.

CHAPITRE X.

Le général Mathieu fait une descente sur la côte de Malabar. — Il pénètre au-delà des Gauts. — Ravissement du capitaine Campbell au sortir de sa prison. — Il retourne à Hydernagor, et paroît devant le Jemadar. — Il se rend dans le camp anglois. — Poltronerie de son interprète.

L'ENNEMI avoit envahi le Carnate (1), et y commettoit toutes sortes de ravages ; il avoit coupé une grande partie de nos forces sur la côte de Coromandel, et s'avançoit jusque sous les batteries du fort Saint-Georges. On résolut de faire une descente sur la côte du Malabar, pour opérer une diversion ; l'exécution en fut

(1) Toute la partie de la peninsule, au sud de la rivière de Crisnah, étoit anciennement nommée le pays de Carnate ; mais on ne comprend communément aujourd'hui, sous ce nom, que le côté oriental dont la longueur est d'environ sept cent cinquante milles du nord au sud, et la largeur ordinaire de soixante-quinze. Le pays de Carnate renferme une grande quantité de forts et de différentes sortes.

confiée au général Mathieu, qui débarqua, avec une petite armée, à Rojamondroog; s'étant emparé d'Onore, il se fit joindre par différens corps de troupes, sous le commandement du colonel Humbertson, qui avoit rendu de grands services dans le nord.

Déjà il avoit rassemblé, à Gundapore, douze cents Européens et huit bataillons de Sipoyes; avec ce renfort, il avoit pénétré jusqu'aux gorges des montagnes qui bordent la péninsule, en s'étendant du nord au sud, depuis Persia, jusqu'au cap Comorin. Après avoir surmonté des obstacles qui auroient arrêté un général moins entreprenant, il s'étoit porté jusque sur le revers des Gauts (2), emportant avec la baïonnette, tout ce qui s'opposoit à son passage.

Ces succès étoient dus en grande partie à la mort d'Hyder-Aly, qui étoit survenue pendant le temps que je languissois dans les prisons d'Hydernagor, et

(2) Les Gauts, les Gattes ou l'Apennin indien, sont cette chaîne de montagnes qui, du cap Comorin, courent au nord, jusqu'à Surate, où la rivière de Tapby, divise en deux parties cette même péninsule.

qui avoit détourné l'attention de Typoo-Sahib , vers des objets d'un intérêt plus pressant que la défense de la côte de Malabar. Se disposant à aller à la rencontre des Anglois , Hyat-Sahib avoit jugé prudent de faire sortir tous les prisonniers qui étoient détenus dans les prisons du fort.

Comme je n'étois point instruit de ce qui se passoit au-dehors , je ne savois à quelle cause attribuer le bonheur imprévu auquel nous devions notre liberté. Je ne pus tirer aucunes lumières des gardes qui me conduisoient, tout ce que je pus apprendre , c'est que le Jemadar avoit donné ordre qu'on m'ôtât mes fers, et qu'on me fit paroître devant lui. En conséquence, je sortis de la prison sous la garde de deux ou trois Sipôyes. On étoit dans la plus belle saison de l'année, l'air étoit pur, la terre couverte des plus riches moissons, jamais la nature ne m'avoit paru si belle, je considérois avec ravissement ce délicieux spectacle, qui avoit pour moi tous les charmes de la nouveauté, le plaisir que je ressentois étoit si vif, qu'il ne me paroisoit pas trop payé par un emprisonnement qui avoit duré plus d'une année. J'en tirai le plus heureux pré-

sage pour l'avenir, je renaissais en quelque sorte à une nouvelle vie, débarrassé du poids de mes chaînes, il me sembloit que je touchois à peine la terre où je marchois.

Nous rencontrames, à quelque distance du fort, un chariot couvert, dans lequel mes gardes me firent monter: chemin faisant, ils me donnèrent à entendre qu'Hyat-Sahib étoit à plus de douze milles au-delà de l'arrondissement de Biddanore: je formois des conjectures sur les motifs qui pouvoient lui faire désirer ma présence: je craignois qu'il n'eût l'intention de me livrer à Typoo, ou de me reléguer à Seringapatam: l'impatience de connoître mon sort, livroit mon esprit aux plus cruelles inquiétudes.

Arrivés à une mille du fort, nous rencontrames un officier à cheval, accompagné d'une suite assez nombreuse, je me rappelai de l'avoir vu à la cour du Jemadar, et je me ressouvins qu'il m'avoit donné des marques d'intérêt dont je n'avois pu pénétrer la cause: dès qu'il m'eut reconnu, il descendit de cheval, paroissant fort agité, et donna ordre à mes gardes de se reti-

rer, leur disant qu'il répondoit de tout: comme ils paroissoient hésiter, il tira son épée, et s'avancant vers eux, d'un air menaçant, il leur intima ses ordres d'une manière si positive, qu'ils prirent le parti de se retirer.

Dès que nous fumes seuls, il m'avoua qu'il m'avoit reconnu du moment qu'il m'avoit vu paroître devant le Jemadar, qu'il avoit plaint mon sort, et qu'il avoit conçu le plus vif désir de m'être utile; mais qu'il n'avoit pas jugé prudent de lui parler en ma faveur, de peur de réveiller la jalousie d'Hyat-Sahib, dont le moindre soupçon eût été suivi d'une éclatante vengeance; il dit qu'il étoit le fils d'un Nabab, dont les possessions avoient été envahies par Hyder-Aly, et réunies au Carnate; que sa famille avoit reçu d'importans services du capitaine Campbell, mon père; qu'après ses malheurs, il étoit entré au service d'Hyder-Aly, qu'ainsi il lui avoit été impossible de me témoigner toute la reconnoissance dont il étoit pénétré pour moi.

Il ajouta qu'il venoit du sommet des Gauts, où l'armée angloise s'étoit campée, après avoir battu les troupes

de Typoo et avoir emporté tous les ouvrages qui en défendoient le passage, qu'Hyat-Sahib s'étoit rendu auprès des troupes pour les encourager par son exemple, et qu'il ne devoit revenir que le jour suivant. Puis me parlant avec un air pénétré de douleur : « Ce jour
 « même, me dit-il, j'ai entendu Hyat-
 « Sahib donner des ordres pour que
 « vous fussiez amené devant lui; son
 « intention est de vous sacrifier à sa
 « vengeance. Que je suis heureux de
 « pouvoir vous sauver la vie! vous
 « allez me suivre à Hydernagor, où
 « vous trouverez un asile assuré dans
 « le sein de ma famille. »

Tant de générosité, sur-tout de la part d'un naturel de l'Inde, où cette qualité est si rare, m'affecta sensiblement; comme je n'avois que très-peu de connoissance de la langue du pays, je ne pus lui exprimer que foiblement toute la reconnoissance que ce procédé m'inspiroit; cependant il parut satisfait de mes démonstrations, et nous nous disposions à regagner Hydernagor, quand tout-à-coup nous entendimes l'air retentir de la musique du Jemadar, dont les gardes paroissoient déjà à quelque distance. Le

général parut confondu et alarmé; il me marqua la peine qu'il ressentoit de ne pouvoir plus m'être utile: puis me faisant apercevoir un petit sentier pratiqué au milieu d'un bois où nous nous trouvions, il me conseilla de le suivre, m'assurant que par cette route, je ne pouvois manquer de rencontrer l'armée angloise. Dès qu'il m'eut quitté, je m'enfonçai précipitamment dans ce petit bois, car, quoique je ne fusse pas bien persuadé que l'intention d'Hyat-Sahib fût de me mettre à mort, je trouvai prudent de ne point me livrer à lui, ne redoutant rien tant que d'être envoyé prisonnier à Seringapatam.

Me trouvant hors de danger, je me mis à réfléchir sur ma situation, sur les différentes conversations que j'avois eues avec Hyat-Sahib, sur sa conduite envers moi, avant que j'eusse été mis aux fers. Je connoissois le caractère de Typoo-Sahib, et la haine invétérée qu'il avoit conçue pour le Jemadar; ma santé délabrée, mes forces épuisées, ne me faisoient apercevoir de ressources, pour rétablir mes affaires, que dans quelque entreprise hardie, dont le succès pût donner une haute idée de mon courage et de mon dévouement. Je pris donc le

parti de retourner à Hydernagor, de parler au Jemadar, et de l'amener, si je pouvois, à entrer, par mon entremise, en accommodement avec le général Mathieu.

Cette résolution prise, je tournai mes pas vers le fort, j'y arrivai à six heures du soir : ayant pénétré dans le palais du Jemadar, je demandai à être admis à son audience, il me parut plongé dans les plus noires réflexions, l'accablement et la tristesse étoient peints dans tous ses traits : cependant, après un silence de quelques minutes, il me dit : « Eh bien, « monsieur, vous avez sans doute appris « que l'armée angloise étoit en posses- « sion des Gauts, et vous savez que « d'après les usages du pays, je pour- « rois vous traiter avec la plus grande « rigueur. » Il se tut alors un instant ; il ajouta ensuite : « Néanmoins mon in- « tention est de ne vous faire aucun mal ; « cet acte de générosité, vous le devez « à la considération que j'ai pour vous « et pour votre nom, à l'estime que m'ont « inspirée votre franchise dans les ré- « ponses que vous m'avez faites, et vo- « tre courage au milieu des dures épreu- « ves où vous avez passé. Vous pouvez « chercher votre salut dans une prompte

« fuite; mais ne perdez pas un instant, « hâtez-vous de quitter ces lieux. « Détournant alors la tête, il me fit signe de la main de m'éloigner de sa présence.

Je pensois que le moment étoit favorable, pour lui expliquer les motifs qui m'avoient conduit vers lui, je le priai de me permettre de lui communiquer une proposition, que, sans doute, il ne désapprouveroit pas. Il me témoigna qu'il consentoit à m'entendre, marquant quelque impatience de savoir ce que ce pouvoit être.

Je lui dis que j'aurois toujours présent à la mémoire l'accueil favorable qu'il me fit au premier moment que je parus devant lui. « Quant aux horribles souffrances qu'on m'a fait essuyer, ajoutai-je, ce n'est point à vous que je les attribue, mais seulement à la nécessité que votre rang vous imposoit de vous conformer aux intentions d'Hyder-Aly. «

A ces mots, les nuages dont il avoit le front obscurci, se dissipèrent insensiblement, parlant alors avec plus de confiance, je le félicitai du zèle et de l'attachement qu'il avoit toujours témoignés

pour Hyder-Aly, de la modération sans exemple, avec laquelle il avoit usé de l'immense pouvoir que son maître lui avoit départi : “ mais, ajoutai-je, les
 “ circonstances sont bien changées,
 “ vous n'avez plus pour maître cet Aly
 “ qui avoit pour vous la tendresse d'un
 “ père; Typoo a été votre rival, vous
 “ avez long-temps balancé son autorité,
 “ vous vous êtes même porté son accu-
 “ sateur; pouvez-vous vous flatter qu'il
 “ n'en ait conservé aucun ressentiment?
 “ quelque soient les égards que les cir-
 “ constances l'obligent d'avoir aujour-
 “ d'hui pour vous, vous connoissez trop
 “ l'âpreté de son caractère et la politique
 “ des cours asiatiques, pour vous flatter
 “ qu'il vous conservera long-temps dans
 “ vos emplois, vous savez trop ce que
 “ vous avez à redouter de sa vengeance,
 “ et que peut-être vous serez une des
 “ premières victimes de sa cruauté. »

Il me fut facile d'apercevoir par l'assentiment qu'il parut me donner, que j'avois pénétré la cause secrète des terreurs dont il étoit agité; il étoit en effet impossible de former d'autres conjectures, pour peu que l'on connût l'esprit qui régnoit dans la famille du Nabab.

Après

Après avoir convaincu Hyat-Sahib des dangers de sa situation, je lui parlai de l'humanité, de la générosité des Anglois, je lui fis entendre qu'au lieu d'apporter à leur progrès une vaine résistance, il étoit de son intérêt de rechercher leur appui et leur amitié, que c'étoit le seul moyen qui lui restoit pour se maintenir dans ses emplois et se mettre en même-temps à l'abri du ressentiment de Typoo.

Ces considérations eurent sur l'esprit du Jemadar, tout l'effet que j'en attendois, il m'autorisa à aller trouver le général anglois dans la nuit, il ne voulut envoyer aucunes propositions par écrit, mais il consentit à les recevoir du général; il me promit de ne prendre aucunes mesures jusqu'à mon retour qu'il fixa au lendemain matin, à la pointe du jour; ajoutant que si je ne paroissois pas à l'heure dite, il brûleroit la ville et les magasins, chargerait quelque officier expérimenté de la défense de la citadelle, et se retireroit lui-même avec sa famille et ses trésors dans quelque autre place, il m'instruisit qu'il attendoit de Seringapatam, dix mille hommes d'infanterie et six mille chevaux, que Typoo lui-même se disoit à

venir en personne au secours du pays, que s'il rencontroit les Anglois en rase campagne, il pourroit les faire repentir de leur témérité; qu'ainsi il n'y avoit pas un instant à perdre.

Je partis à dix heures du soir pour le camp anglois, accompagné d'un Sipoïe qui m'avoit servi d'interprète auprès du Jemadar dont il avoit la confiance, et que j'avois eu soin de mettre dans mes intérêts. Autant il avoit montré d'assurance et d'ardeur quand nous sortimes du fort, autant il parut effrayé dès que nous fumes près du camp anglois, quoiqu'il sût que je m'étois engagé à être de retour le jour suivant, à la pointe du jour. Il me pria de lui laisser passer la nuit à une chorelterie qui se trouvoit sur notre route; je me mocquai de ses craintes, l'assurant qu'arrivés aux avant-postes, je saurois leur parler de manière à les empêcher de faire feu sur nous. Je ne pus parvenir à le persuader, quand nous approchames de la première sentinelle, il étoit si tremblant que je fus obligé de le trainer pour le faire marcher, ce qui est l'effet ordinaire de la poltronerie, sa frayeur même nous ex-

posa au danger que nous voulions éviter. La sentinelle, entendant le bruit que nous faisons, lâcha son coup de mousquet et se disposoit à se retirer, quand à la fin je parvins à me faire reconnoître, mon compagnon de route avoit été si effrayé par le coup de feu qu'il venoit d'entendre, qu'il tomba évanoui à mes côtés et eut beaucoup de peine à revenir à lui. La sentinelle s'étant avancée, nous mena à la grand-garde, d'où nous fumes conduits au général Mathieu.

CHAPITRE XI.

Entrevue du capitaine Campbell avec le général Mathieu. — Le capitaine Campbell retourne vers Hyat-Sahib. — Irrésolution du Jemadar. — Le capitaine Campbell s'empare des principaux postes et introduit le général Mathieu dans le fort. — Il passe au Bengale. — Danses des jeunes Indiennes. — Jeune femme brûlée vive sur le corps de son mari. — Détail de cette triste cérémonie.

L'ARMÉE anglaise étoit commandée par le général Mathieu qui étoit un ancien ami de mon père, et avec qui j'avois fait mes premières campagnes; le général dormoit sous sa tente, lorsque j'arrivai. Son nègre qui me reconnut tout-à-coup, parut aussi effrayé à mon premier abord, que mon interprète l'avoit été du coup de feu tiré par la sentinelle, car il y avoit plus de cinq mois que ma barbe n'avoit été faite, et que mes cheveux n'avoient été peignés; je n'avois ni chapeau, ni souliers, une mauvaise paire de culottes, une chemise pleine de trous et une

veste qui me tomboit jusqu'aux genoux, composoient toute ma parure, et je n'avois à mes pieds qu'une mauvaise paire de pantouffles, dès que Snaka (c'étoit le nom du nègre), fut revenu de sa stupeur, il me conduisit au général qu'il eut beaucoup de peine à réveiller. Le général Mathieu me revit avec autant de surprise que de plaisir, quoiqu'il eût appris que j'étois détenu prisonnier à Hyder-nagor, il étoit loin de s'attendre à me voir revenir aussitôt près de lui.

Je lui expliquai la nature et l'objet de ma mission, et lui fis part de tout ce qui s'étoit passé dans le fort. Le général sentit tout-à-coup tout l'avantage de l'arrangement que j'étois chargé de lui proposer, après avoir un instant délibéré sur ce qu'il y avoit à faire, nous convinmes des mesures que les circonstances nécessitoient, soit qu'Hyat-Sahib accédât aux termes de capitulation qu'on lui offroit, soit qu'il les rejetât; en moins d'une heure, tout notre plan de conduite fut arrêté, je repartis de suite pour le fort, dans le palanquin du général.

J'étois chargé d'assurer le Jemadar qu'il ne seroit porté aucune atteinte au pouvoir dont il étoit revêtu, s'il consentoit à remettre le fort entre les mains

des Anglois, avant mon départ, le général Mathieu m'avoit témoigné dans les termes les plus flatteurs, combien il étoit satisfait de ma conduite; il ajouta que l'importance du fort, l'influence d'Hyat-Sahib, et les immenses avantages qu'on pourroit retirer de ses talens et de son expérience, donnoient le plus haut prix au succès de l'entreprise hasardeuse dont je m'étois chargé.

Comme je retournois à Hydernagor, de tristes pressentimens vinrent troubler les flatteuses espérances que j'avois conçues, je connoissois la mauvaise foi des Asiatiques et la délicatesse de la négociation que j'avois à conduire. Je savois que dans ce pays, on ne se faisoit aucun scrupule de manquer aux engagemens les plus sacrés, toutes les fois qu'on pouvoit s'en promettre le plus léger avantage. Je considérois qu'il n'étoit pas impossible que le Jemadar eût changé d'avis pendant mon absence, et qu'une politique astucieuse lui eût inspiré l'idée de réparer ses torts envers Typoo, en me sacrifiant à son ressentiment.

Ces pensées firent la plus profonde impression sur mon esprit; mais je cessai de m'y arrêter, en réfléchissant aux avantages incalculables qui devoient ré-

sulter du succès de cette négociation ; ce n'étoit pas au moment où elle étoit sur le point d'être heureusement terminée, que je devois penser à l'abandonner ; la défection d'Hyat-Sahib pouvoit avoir les plus heureux succès pour l'intérêt de la Compagnie, et entraîner plusieurs autres princes à suivre son exemple ; ces réflexions dissipèrent mes craintes et je rentrai avec sécurité dans le fort. Comme on avoit détaché quelques bataillons pour l'investir et l'attaquer par ses derrières, le corps de l'armée angloise se trouvoit réduit en ce moment à moins de quatre cents Européens et sept cents Sipoyes, sans artillerie.

Je présentai la capitulation au Jemadar qui en parut satisfait ; mais il parla de quatre ou cinq jours, pour réfléchir sur la réponse qu'il avoit à faire ; il paroissoit incertain du parti qu'il avoit à prendre, et agité par des motifs et des passions contraires. Je m'aperçus tout-à-coup du danger de la position où je me trouvois ; je vis que le moindre retard pouvoit tout perdre ; voulant prévenir les effets de la trahison ou du repentir, je profitai de la confusion et de la stupeur qui régnoient dans le fort ; je rassemblai les Sipoyes d'Arcot qui étoient

prisonniers, au nombre de quatre cents; je leur fis occuper les postes les plus importants; je m'emparai des magasins; après avoir pris ces mesures, je me rendis près du général, qui, suivant le plan que nous avions concerté, s'étoit avancé avec son avant-garde; je le conduisis droit au palais du Jemadar, tandis qu'il étoit encore plongé dans la même irrésolution. Le général Mathieu, dès sa première entrevue, lui donna la plus ferme assurance que tous les termes de la capitulation qu'il lui offroit, seroient ponctuellement exécutés. Le Jemadar accéda aux propositions qu'on lui faisoit; et les drapeaux anglois furent ainsi plantés pour la première fois sur le principal fort du pays de Biddanor.

C'étoit pour moi une bien douce satisfaction, d'avoir pu contribuer à faire passer au pouvoir de la Compagnie, sans effusion de sang et sans coup férir, une place aussi importante, et les immenses trésors qu'on y trouva. Quoique je fusse dans le plus grand besoin, je puis dire que mon intérêt personnel n'entra pour rien dans les motifs qui me portèrent à une entreprise aussi périlleuse. Le service que j'avois rendu étoit assez grand pour qu'il me donnât droit à quelque

récompense : mais je ne m'occupai en aucune manière des moyens qui pouvoient me l'assurer ; je ne cherchai nullement à faire valoir toutes les peines que j'avois essuyées, tous les dangers auxquels je m'étois volontairement exposé.

Peut-être n'étoit-ce pas le moment d'affecter un tel excès de désintéressement et de délicatesse ; mais du moins par là j'ai la satisfaction d'avoir pu échapper aux traits de la calomnie qui s'est attachée avec tant d'acharnement à beaucoup d'autres, qui n'avoient pas plus démerité que moi. Le général me fit d'assez belles promesses ; Hyat-Sahib se disposoit à me faire, avec l'agrément du général, un magnifique présent ; mais tout-à-coup le général me marqua une froideur dont je ne pus savoir la cause ; je ne reçus ni le présent d'Hyat Sahib, ni une seule roupie de l'immense butin dont on s'empara.

Dès qu'on se fut emparé d'Hydernagor, Hyat Sahib donna des ordres aux commandans des forts de Mangalore, Deokull, Ananpore, pour qu'ils eussent à remettre ces forts au pouvoir des Anglois : quelques-uns obéirent ; ceux qui s'y refusèrent furent réduits par la force des armes. Tant de succès inspirèrent

une trop aveugle sécurité à l'armée angloise; elle fut bientôt après taillée en pièces par Typoo , qui reprit Hydernagor: au mépris de la capitulation, il fit la garnison prisonnière de guerre, lui fit essuyer les traitemens les plus affreux, et mit le général Mathieu dans la nécessité de s'empoisonner dans sa prison.

Ce général avoit mal reconnu les services que j'avois rendus en cette occasion, et avoit paru oublier l'amitié dont il avoit été lié avec mon père; il ne m'avoit témoigné aucune confiance, et avoit fini par m'éloigner de lui en me chargeant de dépêches pour le gouvernement de Madras (1) et du Bengale.

Je traversai les états de Typoo sans avoir plus de six Sipoyes pour me conduire; tous les habitans avoient été saisis d'une telle frayeur à l'approche des Anglois, que je ne rencontrais sur la route que quelques Sipoyes que leurs blessures empêchoient de marcher. Tous les villages, à plusieurs milles, étoient abandonnés.

(1) Madras ou le fort St. - Georges, est le principal établissement des Anglois sur la côte de Coromandel; ils en étoient déjà en possession vers l'an 1640. Madras est la meilleure forteresse que la nation angloise possède dans l'Inde.

Le changement subit de nourriture, mais par dessus tout les contrariétés de toute nature que j'éprouvai, m'avoient singulièrement altéré la santé : à peine eus-je fait quelques milles, que je sentis des douleurs d'entrailles les plus cuisantes : je vomis beaucoup de sang ; je tombai dans une sorte de marasme qui m'ôta toutes mes forces ; ma tête se dérangoit, je pouvois à peine comprendre ce qu'on me disoit ; je ne pouvois lever la tête sans souffrir, je sentoís que je touchois à ma fin ; je recueillis mes forces pour écrire au général Mathieu, et l'instruire de mon état et de l'impuissance où je me trouvois de porter ses dépêches à leur destination. Je reçus la réponse suivante :

« Cher CAMPBELL,

“ Je suis affligé d'apprendre que vous
 “ n'êtes point en bonne santé ; si votre
 “ indisposition augmente au point qu'il
 “ ne vous soit pas possible de remplir
 “ avec la célérité nécessaire la mission
 “ que je vous ai donnée, vous ferez pas-
 “ ser mes dépêches, par mer, à An-
 “ jengo, à l'adresse de M. Hetchinson,
 “ qui les fera porter, par un exprès, à
 “ Palamcotah, et de-là à Madras.

“ Je serai charmé d'apprendre que

“ vous êtes rétabli et que vous vous êtes
 “ remarqué.

“ Votre etc.,

“ RICHARD MATHIEU. “

Malgré les douleurs que j'éprouvai, je pris la résolution de continuer ma route; quelque chose qu'il en pût arriver, je voulus éviter jusqu'au plus léger reproche. Je m'embarquai sur une chaloupe pour me rendre à Anjengo (2), et je remontai la côte, exposé, la nuit comme le jour, à toutes les injures de l'air. Arrivé à Mangalore, je sentis que ma maladie avoit fait des progrès alarmans. Je n'avois plus la force de parler, ni de me tenir sur mes jambes; heureusement un vaisseau de la Compagnie venoit d'entrer dans le port; le capitaine me fit le meilleur accueil et me représenta que je ne pouvois continuer ma route sans courir les plus grands risques, et m'engagea à passer quelques jours à bord de son navire; le chirurgien joignant ses instances à celles du capitaine, je me rendis enfin à leur avis.

La tranquillité, le bon régime, les remèdes qu'on me fit prendre, apportèrent bientôt un changement notable dans

(2) La Compagnie y a un petit fort et un comptoir.

l'état de ma santé; deux ou trois semaines s'étant écoulées, je me sentois déjà assez de force pour me mettre à la mer. Un navire étoit prêt à faire voile pour Anjengo; je m'embarquai avec d'autant plus de plaisir, qu'il devoit toucher à Tetlichery, où je désirois m'arrêter un instant; pendant le court séjour que je fis à cette dernière ville, M. Frymann qui y commandoit, me témoigna toute sorte d'égards; je dus en grande partie à ses soins, l'entier rétablissement de mes forces et de ma santé.

Un jour qu'un navire venoit d'entrer en rade, impatient de connoître s'il apportoit quelques nouvelles, je m'empressai de descendre sur la côte, accompagné de M. Fryman; à peine la chaloupe avoit touché le rivage, que j'en vis sortir une personne qui ne m'étoit pas inconnue; en m'approchant de plus près, je vis que c'étoit M. Brodey qui avoit bien voulu se charger de mes affaires, lorsque je partis de l'Inde, quelques années auparavant. Cet ami généreux m'avoit offert ses services dans un moment où l'état de ma fortune, loin de lui offrir l'espoir du moindre émolument, exigeoit au contraire de sa part le plus pénible et le plus entier

dévouement à mes intérêts. Je le vis avec autant de plaisir que de surprise; mais son étonnement ne pouvoit se concevoir. Il avoit reçu des nouvelles si positives de ma mort, que même en me voyant, il ne pouvoit se persuader que ce fût à moi, à son ancien ami qu'il parloit; mais bientôt sa stupeur fit place aux témoignages de la plus sincère satisfaction qu'il avoit à me retrouver, jouissant de la meilleure santé; il tira alors de sa poche un petit porte-feuille, où de crainte d'accident, il tenoit la note de ses comptes courans; il me fit voir celui qui me concernoit; il y avoit transcrit la copie d'une lettre qui lui apprenoit ma mort; détachant alors la page où mes comptes étoient inscrits, il me les présenta en m'exprimant affectueusement toute la joie qu'il avoit de me les remettre à moi-même. M. Brodey est dans ce moment en Angleterre. Je ne saurois trop me louer du zèle et du désintéressement qu'il m'a témoigné; qu'il me suffise de dire, qu'en Angleterre ainsi que dans l'Inde, il a toujours joui au degré le plus éminent, de l'estime et de l'amitié de tous ceux qui ont eu le bonheur d'avoir eu quelques relations avec lui.

Je continuai ma route et arrivai à Anjengo, sans aucun accident.

D'Anjengo, je partis pour Madras; je résolus de m'y rendre par terre; c'étoit un voyage de près de huit cents milles; je pris ma route par le pays de Travencore, dont le souverain venoit de contracter un traité d'alliance avec la Compagnie; j'avois à peine mis le pied sur le territoire du Nabab d'Arcot (1), que je vis arriver à ma rencontre, le major Macneal, un de mes anciens amis, qui commandoit dans cet arrondissement; il étoit précédé d'une troupe de filles qui l'accompagnèrent, dansant autour de son palanquin, jusqu'à l'entrée de son palais.

Ces danses sont en usage dans tout l'Indostan; les jeunes filles destinées à cette singulière profession, sont instruites dès leur enfance à plier leurs membres aux attitudes les plus voluptueuses, à donner à tous leurs mouvemens de la grâce et de la souplesse; elles ne cherchent point à étonner le spectateur par la singularité ou par la hardiesse des pas qu'elles exécutent; leur danse

(1) Arcot, ancienne capitale de tout le pays situé sur la côte de Coromandel.

est une sorte de pantomime dont la noblesse et la précision font le principal caractère; elles marchent en bande de huit ou dix, accompagnées de musiciens mal vêtus, et font retentir l'air de leurs chansons érotiques, au son d'une musique qui n'a d'ailleurs ni mesure ni harmonie; la palpitation de leur sein, l'expression du plaisir qui respire dans leurs traits, l'ingénieuse variété de toutes leurs attitudes, portent la volupté dans tous les sens; elles ne cessent ce violent exercice, que quand elles sont épuisées de fatigues; alors se livrant à une sorte d'ivresse, et pouvant à peine respirer, elles tombent évanouies et terminent ainsi la scène par les peintures les plus lascives, que l'imagination la plus déréglée puisse suggérer.

On s'étonnera qu'une institution de cette nature ait pu être accueillie par des peuples qui se vantent de quelque civilisation; cependant, dans l'Indostan, il n'est point de cérémonies religieuses, il n'est point de fêtes domestiques dont ces danses ne fussent un des principaux ornemens; les temples où l'on sacrifie aux dieux, les foyers témoins des premiers sermens des jeunes époux sont

également souillés par la présence de ces filles corrompues; mais quelque immoral que soit cet usage, il est un spectacle plus hideux encore, c'est celui des danses qu'on fait exécuter par de jeunes garçons; elles sont tellement licencieuses, que je rougirois d'en retracer ici le tableau.

Après que j'eus passé quelque temps auprès du major Macneal, je continuai ma route jusqu'à Madure. Ce pays avoit obéi au Nabab du Carnate; il étoit passé depuis sous la domination du fameux Isif-Cawn, qui, après y avoir commandé sous les ordres du Nabab, étoit parvenu à s'y créer un état indépendant, et à y faire reconnoître son autorité.

Ayant traversé le pays de Madure, j'arrivai à Trichinopoli, où je rencontrai M. Jullivan consul de Tanjore; j'y vis aussi le colonel Fularton, que j'avois connu au collège, et pour qui j'avois toujours conservé la plus haute estime; il me donna une lettre pour le Lord Macartney, alors gouverneur de Madras; elle étoit conçue en ces termes:

« MYLORD,

» J'ai eu l'honneur de vous écrire,
 » le 8 du courant, par le capitaine
 » Hallan, qui a dû vous remettre nos
 » dépêches ; comme le capitaine Camp-
 » bell se rend à Madras, j'ai cru de-
 » voir vous faire connoître les services
 » importans qu'il vient de rendre à la
 » Compagnie. Les succès que nos ar-
 » mes ont récemment obtenus sur la
 » côte de Malabar, et l'étonnante ré-
 » volution qui s'y est opérée, nous les
 » devons spécialement à son habile
 » conduite et à la résolution qu'il fit
 » prendre à Hyat-Sahib, de remet-
 » tre au pouvoir des Anglois toutes les
 » places où il commandoit ; il est par-
 » faitement instruit de l'état de nos
 » affaires sur cette côte, et personne
 » ne peut mieux que lui vous donner
 » des détails fidelles et circonstanciés
 » sur tous les événemens qui viennent
 » de s'y passer. «

On a souvent révoqué en doute en Europe, cet usage barbare, qui, dans l'Indostan, fait expirer, au milieu des flammes, sur le bûcher funéral, les femmes à qui la mort vient d'enlever

leur époux. Avant de quitter Tanjore, je fus témoin de la mort tragique d'une jeune femme, qui périt victime de cette superstitieuse institution; de lugubres et bizarres cérémonies précédèrent l'instant du fatal sacrifice; le lieu où il devoit se consommer étoit une petite île située sur une des branches de la rivière Cauvery, environ à un mille de distance du fort de Tanjore.

La victime étoit une jeune femme de seize ans; elle étoit assise sur la verdure, vêtue d'une robe blanche; elle avoit les cheveux et le sein couverts de fleurs de jasmin; un groupe de femmes, rangées autour d'elle, tenoit suspendu, sur sa tête, un mouchoir blanc pour la garantir des rayons du soleil, qui étoit alors très-ardent; car déjà le jour étoit très-avancé.

A quelque distance de là, plusieurs Bramines étoient occupés à élever, sous ses yeux, le bûcher où elle devoit monter. Ils enfoncèrent dans la terre des pieux dont ils firent une enceinte qu'ils remplirent de bois, à la hauteur de trois pieds et demi.

Le corps de l'époux qui annonçoit à-peu près soixante ans, étoit étendu dans un cercueil de bois de bambou;

quatre Bramines firent trois fois le tour du cercueil, dans une direction opposée au cours du soleil, et trois fois dans une direction contraire, chantant quelques prières à voix basse ; à chaque tour qu'ils faisoient, ils rouloient et dérouloient immédiatement une longue tresse de cheveux qui pendoit sur leurs épaules.

D'autres Bramines étoient occupés dans le même temps à verser de l'eau d'une espèce de vase, fait d'écorces d'arbres sur un monceau de petits gâteaux de fiente de vache desséchée, qui servirent ensuite à allumer le bûcher. Le plus vieux d'entre eux récitoit des prières, tenant à la main un livre dont les feuillets étoient formés de l'écorce de Cajan.

Après avoir passé près d'une heure à considérer ces apprêts, je demandai si l'on mettroit bientôt le feu au bûcher. On me répondit qu'il falloit encore attendre deux heures. Comme ce spectacle n'avoit rien que de lugubre, et que je n'avois d'autre intention que de m'assurer de la vérité de ce qui m'en avoit été dit, je retournai vers le fort. A peine eusje fais cent pas, qu'on vint m'apprendre qu'on alloit allumer le

bûcher : je revins sur mes pas ; la jeune veuve sortoit de la rivière, où les Bramines l'avoient fait baigner : en la tirant de l'eau, ils lui mirent dans la main quelques pièces d'argent, qu'elle leur distribua ensuite après les avoir plongées dans la rivière ; on la couvrit alors d'une robe jaune, et on lui ceignit le front d'un petit ruban rouge ; après qu'elle eut fait trois fois le tour du bûcher, elle y monta seule, et alla s'asseoir au côté droit de son époux ; elle détacha, avec beaucoup de sang-froid, ses bracelets, son collier, ses boucles d'oreilles, et ses autres bijoux, qu'elle distribua aux femmes qui l'environnoient ; après avoir arrangé un petit différent que cette distribution avoit fait naître, elle se couvrit la tête avec le pan de sa robe, s'étendit sur le bûcher, le sein tourné vers le corps de son mari, qu'elle tenoit pressé dans ses bras, et resta dans cette attitude, sans faire aucun mouvement.

Les Bramines répandirent alors quelques grains de riz sur ses lèvres, ainsi que sur la longue barbe du mari, leur versèrent quelques gouttes d'eau sur la tête, sur la poitrine et sur les pieds, les lièrent ensemble par le milieu du corps, avec

une corde légère, élevèrent ensuite les côtés du bûcher à une hauteur de quatre pieds au-dessus de leurs corps, et et en arrosèrent le sommet d'une grande quantité d'huile.

Pendant qu'un des Bramines, qui se tenoit à l'une des extrémités du bûcher, paroissoit converser en riant avec la jeune victime, un autre mit, avec de la paille, le feu aux petits gâteaux de fiente de vache, dont nous avons parlé. Se tenant à quelque distance, il attendit que le vent eût communiqué la flamme au bûcher. Bientôt le feu s'alluma avec violence; en un instant, tout le bûcher fut réduit en cendres. Je prêtai l'oreille; mais je ne distinguai aucun cri.

Pendant plus de deux heures que durèrent ces tristes cérémonies, je ne détournai point les yeux de dessus cette jeune femme; je fus étonné de l'assurance et de l'intrépidité qu'elle marqua jusqu'à son dernier moment: la plus douce sérénité régnoit dans tous ses traits; elle considéroit les lugubres apprêts de sa mort, avec la même indifférence, que si tout cela eût dû lui être étranger: un saint enthousiasme sembloit élever son ame au-dessus des horreurs et des angoisses de la mort; je jugeai

par diverses circonstances, que les Bramines se faisoient une sorte de triomphe de cet affreux sacrifice, et qu'ils voyoient avec satisfaction qu'un Européen se trouvât du nombre des spectateurs (1).

(*) M. Holwel dans son ouvrage intitulé: Evénemens historiques de l'Inde, rend compte ainsi de l'origine de cette coutume. A la mort de Brama, ce fameux législateur et ce prophète des Indiens, ses épouses inconsolables résolurent de ne pas lui survivre, et s'offrirent elles-mêmes comme victimes volontaires pour honorer son bûcher; les femmes des principaux Rajahs, qui sont les premiers officiers de l'Etat, suivirent l'exemple des épouses de Brama. Les Bramines qui formoient une tribu nouvellement établie par leur grand législateur, prononcèrent et déclarèrent que l'ame de chacune de ces héroïnes ne subissoit plus d'autre émigration, et qu'elle entroit dans le premier lieu de purification; il s'ensuivit de cette décision, que leurs femmes réclamèrent le droit de faire le sacrifice de leurs personnes à la divinité et aux manes de leurs époux décédés. Bientôt celles de chaque Hindou se jetèrent, par esprit de religion, dans les flammes. Ainsi l'action héroïque de quelques femmes produisit une coutume générale: les Bramines y ont attaché le sceau de

De Tanjore , je me rendis à Negapatnam, ville récemment conquise, sur les Hollandois , par les troupes de la Compagnie, où commandoit M. Cochran, mon ancien ami.

la religion. Ils ont en conséquence institué des formalités et des cérémonies qui doivent accompagner le sacrifice, Cependant il est possible de s'y soustraire, ce qui en fait un acte volontaire et glorieux de courage et de piété. Le même auteur assure qu'il a été présent à plusieurs sacrifices , et il rapporte les particularités de celui qui eut lieu le 4 Février 1742, près de Cossimbouzar. Il fut consommé par une jeune veuve de dix-sept ou dix-huit ans , qui laissoit trois enfans, deux garçons et un fille, dont l'aîné n'avoit pas encore quatre ans. On pressa vivement cette héroïne de consentir à vivre pour en prendre soin ; on lui dépeignit, dans les termes les plus forts, les tourmens qu'elle alloit souffrir. Mais, pour toute réponse, d'un air tranquille et déterminé, elle mit son doigt dans le feu , et l'y tint long-temps; ensuite elle prit un charbon ardent d'une main, le plaça dans la paume de l'autre main, jeta dessus des parfums, et encensa les Bramines. Quelques-uns de ses parens lui firent alors entendre qu'ils ne consentiroient pas qu'elle cherchât le sacrifice; ce qui parut l'affliger
pro-

Les routes qui conduisent à Madras par l'intérieur du pays, se trouvant interceptées par l'ennemi, je fus obligé de m'y rendre par mer.

profondément pendant quelques minutes; puis elle répondit qu'elle étoit maîtresse de ses jours; et que si on ne lui permettoit pas de se brûler conformément aux principes de la Caste, elle se laisseroit mourir de faim. Voyant que tous leurs efforts étoient vains, les parens furent obligés de consentir à la fin au terrible sacrifice auquel elle se devoit avec tant de magnanimité.

CHAPITRE XIII.

Le capitaine Campbelle arrive à Madras. — Il retourne à Bombay. — La paix se négocie avec Typoo-Sahib. — Il revient dans le Carnate. — Une jeune Dame l'accompagne à Madras. — Suites fâcheuses de cette rencontre. — Le capitaine Campbell passe dans la Chine. — Lettre du Lord Makartney. — Différent élevé à Canton, entre les Chinois et les Anglois. Le capitaine Campbell retourne en Angleterre.

APRÈS toutes les fatigues et les dangers que j'avois essuyés, il étoit bien doux pour moi de me retrouver au milieu de mes anciens amis; de mes anciens compagnons d'armes; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée. Hyat-Sahib m'avoit chargé de stipuler ses intérêts auprès du conseil supérieur; il falloit pour cela me rendre au Bengale; je m'embarquai pour Calcuta (1)

(1) Cette ville est bâtie sur la rive occidentale du Gange, à cent milles de la mer; elle n'existe que depuis à-peu-près vingt ans, et se trouve dans le

où j'arrivai en moins de huit jours, sans le moindre accident. Je m'adressai à sir John Macpherson, l'un des principaux membres du conseil; je lui rendis compte de l'objet de ma mission, qui fut couronnée du plus heureux succès; on reconnut toute la justice des réclamations d'Hyat-Sahib, et il obtint au-delà de ce qu'il avoit espéré.

En conversant avec M. Macauley, secrétaire de M. Macpherson, je fus assez surpris d'apprendre qu'il avoit tout récemment eu à son service le même domestique que j'avois perdu en l'envoyant à Venise, me chercher mes lettres. M. Macauley m'assura qu'il n'avoit jamais eu personne à son service, dont il fut plus satisfait, et qui réunit plus de qualités; il étoit mort, depuis quelque temps, à Calcuta.

lieu où étoit autrefois le village de Govindpour; on évalue sa population à 500,000 habitans, pour le moins; sa citadelle, nommée le fort Guillaume, est la plus forte et la plus régulière de l'Inde, mais trop étendue. On porte à deux millions de livres sterlings les sommes qu'elle a coûté.

Comme au moment où je quittai Calcuta , la saison n'étoit point favorable pour voyager par mer, et que ces parages sont alors très-orageux, je me rendis par terre à Madras; je m'arrêtai, en passant, à Vizagapatnam, où je restai quelques jours chez M. Russel, qui commandoit dans cette place.

En quittant Vizagapatnam, je longeai la côte et arrivai à Masulipatam, où j'appris la fin malheureuse du général Mathieu; cet événement me causa le plus grand chagrin; les bons traitemens que j'y reçus de M. Daniel, ne purent me rendre ma gaieté; à mon arrivée à Madras, j'eus la douleur de trouver cette fâcheuse nouvelle officiellement confirmée.

Il fallut de nouveau me rendre à Bombay, autant pour communiquer à Hyat-Sahib les instructions qui m'avoient été données par le conseil supérieur, que pour aviser ensemble aux moyens de réparer les derniers revers; je quittai Madras et je continuai ma route directement jusqu'à Palamcotah. Là une indisposition causée par la fatigue et sur-tout par les différens contre-temps que j'avois éprouvés, me retinrent au lit cinq ou six semaines. Dès

que j'eus repris mes forces, je me rendis comme je pus à Ajengo. Je descendis chez M. Hutchinson qui me fit le meilleur accueil; j'attendis là une occasion pour me rendre à Bombay; enfin un navire européen ayant touché à Anjengo dans sa route pour Bombay, je me remis de nouveau en mer.

A Bombay je trouvai Hyat-Sahib qui avoit jugé prudent de s'éloigner de la province de Biddanore, dès qu'il eut su que Typoo s'avançoit avec des forces considérables. Comme la paix se négocioit entre ce prince et les Anglois, et que ma présence n'étoit plus fort utile sur cette côte, je pris le parti de retourner au Carnate; j'éprouvai de nouveau en ce moment, combien l'action la plus innocente et la plus simple, peut souvent être travestie sous les plus noires couleurs, et exposer un homme d'honneur aux reproches les moins mérités.

Au moment où j'allois quitter Bombay, une jeune dame, fille d'une personne qui avoit tenu le premier rang dans l'Inde, et qui est aujourd'hui membre du parlement, mais dont il est inutile de citer le nom, désiroit retourner au Carnate: à sa prière et à celle

d'une autre dame chez qui elle vivoit, je me chargeai inconsidérément de l'accompagner dans ce voyage. Avant mon départ, je leur représentai l'inconvenance d'une pareille démarche; mais au lieu d'écouter mes avis, elles me pressèrent de remplir mes promesses; il ne m'étoit plus possible de leur refuser ce service, sans manquer à toute bienséance.

Pendant la route, cette jeune dame s'ouvrit à moi sur l'injustice et les rigueurs qu'elle avoit éprouvées de son père, à l'instigation d'une belle-mère; elle me fit l'aveu que, poussée par le désespoir, elle s'étoit laissée aller aux séductions d'un parent de la dame qui prenoit soin d'elle, et que c'étoit pour cette raison qu'elle l'avoit pressé de partir avec moi. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit se faire aux manières de l'Inde, qu'elle étoit résolue de retourner en Angleterre, et me pria instamment de vouloir bien la seconder dans l'exécution de ce projet.

Je lui représentai que le parti qu'elle prenoit me paroissoit peu réfléchi; je lui donnai les avis que je crus les plus sages, lui faisant entendre que son honneur lui faisoit un devoir de ne

point prendre congé de sa famille, sans la consulter. A Palamcotah où elle passa quelque temps, ainsi qu'à Madras où elle fixa depuis sa résidence, plusieurs négocians respectables ont été témoins de la délicatesse de ma conduite envers cette dame et de l'intérêt que je ne cessai de prendre à tout ce qui pouvoit contribuer à assurer son bonheur.

Il n'y avoit eu rien en tout cela, qu'un homme d'honneur ne pût avouer; cependant mes ennemis prirent prétexte de là pour répandre contre moi toutes sortes de calomnies, et pour me noircir dans l'esprit de mon père auprès de qui j'eus beaucoup de peine à me justifier. Ce qui m'affligea le plus, ce fut de trouver dans mes proches parens mes plus virulens détracteurs; ils oublièrent qu'ayant été en butte à des inculpations beaucoup plus graves, je les avois défendus avec chaleur et même au péril de ma vie; en me supposant des torts réels, il eût été de leur devoir de les taire; leur conduite me parut atroce; car, que ce fût affection ou amour-propre, j'avois toujours cru devoir en toute occasion faire cause commune avec eux; j'étois en droit d'at-

tendre les mêmes procédés de leur part. Mais ce qui sera difficile à croire, c'est que ceux-là-mêmes se montrèrent les plus acharnés à me nuire, à qui mon père et moi avions rendu quelque temps auparavant, les plus éminens services.

Lorsque après la mort de mon père, je visitai ses papiers en présence de ma famille et du Sheriff d'Argyl, nous trouvames une lettre du père de cete jeune dame, qui renfermoit, contre moi, les plaintes les plus amères. Je lui écrivis sur-le-champ, pour lui rendre compte de la conduite que j'avois tenue, et lui demandai qu'il voulût bien désavouer les reproches injustes que cette lettre contenoit. Il reconnut qu'il avoit été induit en erreur, et qu'il avoit trop légèrement ajouté foi à des rapports qui n'avoient aucun fondement; il fut d'autant plus empressé à me rendre cette justice, que la lettre dont je me plaignois avoit acquis une sorte de publicité par la lecture qui en avoit été faite en présence de ma famille et du Scheriff d'Argyl; enfin il me témoigna ses sincères regrets de tout le tort qu'il avoit pu me faire, en se livrant à un ressentiment que je n'avois nullement provoqué. C'est ainsi que je parvins heureusement à

échapper aux fâcheuses impressions que la malignité s'étoit empressée de répandre sur mon compte. J'appris par-là à me mettre en garde contre ces liaisons inconsidérées, qui, le plus souvent, sont, de nos meilleures qualités, l'instrument de nos peines, et nous entraînent presque toujours dans les plus grands malheurs.

Avant de m'éloigner de la côte de Malabar, je fis un tour à Surate (1), où je fus parfaitement bien reçu par M. Seton.

Depuis mon arrivée dans l'Inde, j'avois fait dans l'intérieur du pays plus de donze cents lieues; après être revenu à Madras, sentant ma santé singulière-

(*) Cette ville est dans une charmante position; elle seroit la plus commerçante des Indes, si elle étoit sur la mer; mais elle en est éloignée de quatre lieues, et le mouillage se trouve à trois lieues de la côte. La ville de Surate a environ cinq lieues de tour. Les Anglois, les François, les Hollandois y ont des log-s. Le commerce des premiers y est très-considérable: en 1758, ils s'emparèrent du château; et le Nabab, qui réside à une lieue de Surate, est leur tributaire.

ment affoiblie, je résolu de retourner en Angleterre; j'avois parcouru toutes les possessions de la Compagnie; j'eus curieux de voir la Chine, avant de retourner en Europe. Le Lord Makartney, voulant ajouter une nouvelle marque d'amitié à toutes celles dont il m'avoit déjà comblé, me donna une lettre de recommandation pour M. Pigou, principal subrecargue de la Compagnie à Canton; elle étoit ainsi conçue :

» Cette lettre vous sera remise par
 » le capitaine Campbell qui appartient
 » à notre résidence; cet officier s'est
 » toujours signalé par son zèle pour
 » les intérêts de la Compagnie; nous
 » devons à sa dextérité et à son cou-
 » rage, la reddition du fort du Bidda-
 » nore où il étoit détenu prisonnier.
 » Un voyage en Chine et peut-être en
 » Europe, lui devient nécessaire pour
 » le rétablissement de sa santé qui a
 » beaucoup souffert; s'il reste quelque
 » temps près de vous, je vous serai
 » obligé de le traiter avec les plus
 » grands égards; je saisirai avec em-
 » pressement la première occasion qui
 » se présentera pour vous témoigner
 » ma reconnoissance de tout ce que

» vous aurez fait en faveur d'un officier de ce mérite. «

MAKARTNEY.

Je me procurai aussi une lettre pour M. Fryman qui étoit un autre préposé de la Compagnie, et qui me fit, ainsi que M. Payou, l'accueil le plus gracieux, M. Fryman se trouvant obligé d'aller à Macao pour le rétablissement de sa santé, m'engagea de l'y suivre ; ce que j'acceptai.

Pendant mon séjour à Canton, nous eumes avec les Chinois un différent qui faillit opérer une rupture ; un navire anglois qui se trouvoit dans la rade de Wampoa, en donnant le salut, avoit brisé une chaloupe chinoise ; deux hommes furent blessés grièvement ; un d'eux mourut des suites de sa blessure ; on expliqua aux Mandarins que ce n'avoit été qu'un accident et ils parurent satisfaits. Quelques jours après les Chinois vinrent se saisir du subrecarogue du navire et l'emmenèrent dans l'intérieur de la ville. Les Anglois tinrent conseil ; on résolut d'employer la force, pour contraindre les Mandarins

à rendre l'officier qu'ils avoient arrêté; on rassembla les matelots; et à la nuit tombante, à l'aide de quinze ou seize chaloupes montées par quatre ou cinq cents hommes, on tenta de pénétrer dans Canton; on reçut en passant le feu du fort et des chaloupes chinoises; on eut beaucoup de blessés et on fut obligé de faire retraite; le conseil étoit dans la plus grande consternation, et ne savoit à quel parti s'arrêter; les Mandarins demandoient qu'on leur livrât le canonner qui avoit été cause de la mort des deux hommes tués sur la chaloupe chinoise. Après des pour-parlers inutiles, on ne put les apaiser qu'en accédant au sacrifice qu'ils exigeoient.

Le 29 décembre, je m'embarquai pour l'Angleterre, sur un navire de la Compagnie, qui m'avoit conduit de Madras en Chine; après une traversée de cinq mois et deux jours, j'entrai au port de Falmouth, impatient de revoir ma famille et mes amis qu'une absence de quatre années ne m'avoit point fait oublier.

F I N.

